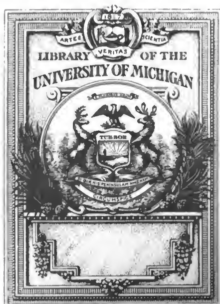


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME IX.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.
ASIE.

LIVRE SIXIÈME.
SIBÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.
Voyage de Gmelin en Sibérie.

Autrefois les géographes étendaient le nom de Sibérie jusqu'aux parties de la Russie européenne situées à l'est du Volga. Aujourd'hui ce nom, plus restreint dans sa signification, comprend néanmoins toute la partie boréale de l'Asie. La chaîne des monts Oural la sépare de la Russie d'Europe, et

forme sa limite à l'ouest; elle est bornée au nord par la mer Glaciale, à l'est par l'Océan oriental et le détroit de Behring, qui la détache de l'Amérique septentrionale; au sud, par les chaînes des monts Altaï, Sayaniens et Daouriens, qui marquent la frontière de l'empire chinois; au sud-ouest, par les monts Altgydin et Chalo, au-delà desquels est la Tartarie indépendante. Cette contrée immense a plus de 1200 lieues de longueur, de l'est à l'ouest, et entre 600 et 700 de largeur, du nord au sud; elle est comprise entre les 55e et 75e degrés de latitude septentrionale.

Nous suivrons, pour la décrire, trois voyageurs modernes d'un ordre très-distingué. Gmelin, médecin allemand et professeur de botanique; de Lille de La Croyère, et Muller, tous trois membres de l'académie de Pétersbourg, et versés dans les sciences naturelles; tous trois envoyés, en 1733, par l'impératrice Anne-Ivanovna, pour parcourir la Sibérie et reconnaître le Kamtschatka.

Mais laissons parler nos voyageurs, en ne conservant que les détails les plus importans de leur relation, écrite en allemand, et traduite en extrait dans l'*Histoire générale des Voyages*.

« La première ville remarquable dans la Sibérie, est Catherinenbourg : cette ville, fondée en 1723, par Pierre Ier, et achevé en 1726, sous l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom, est de la province de Tobolsk; mais elle a sa juridiction particulière. On peut la regarder comme le point

de réunion de toutes les fonderies et forges de Sibérie, qui appartiennent au collége suprême des mines; car ce collége y réside, et c'est de là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent ont été bâties aux dépens de la cour; aussi sont-elles habitées par des officiers impériaux, ou par des maîtres et des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, et les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande : il y a des fortifications que le voisinage des Baschkires rend très-nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville, et ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondemens d'une église en pierre. Il y a dans cette ville un basar bâti en bois; mais on n'y trouve guère que des marchandises du pays : il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'Irbit, y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg. On retirerait même volontiers cette permission, parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passe-ports, et qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté; mais comme les marchands seraient obligés de faire un trop grand détour, si on leur défendait cette route, on préfère le bien public, et l'on apporte seulement toute l'attention possible pour empêcher la fraude.

« Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, etc., il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont bien faits, et les ouvriers travaillent avec autant d'application que d'habileté ; aussi la police y est-elle admirable. On empêche, sans violence, ces ouvriers de s'enivrer, et voici comment. Il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie, dans d'autres temps que les dimanches après midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet d'en vendre qu'une certaine mesure, et l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien : ils touchent leur paye régulièrement tous les quatre mois, et les vivres sont à très-bon marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très-bien soigné, dans un hôpital bâti exprès pour eux et dirigé par un bon chirurgien-major. On y apporte même les malades des mines et fonderies des environs.

« Dans la nuit du 31 décembre, continue Gmelin, nous fûmes régalés d'un spectacle russe, où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire : notre appartement se remplit tout à coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisait la troupe : il était armé d'une faux qu'il aiguisait de temps en temps, et c'était la Mort qu'il représentait ; un autre faisait le personnage du Diable. Il y avait des musiciens et une grande suite d'hommes et de femmes. La Mort et le Diable, qui étaient les principaux acteurs de

la pièce, disaient que tous ces gens-là leur appartenaient, et voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux en leur donnant pour boire.

« Au commencement de janvier, M. Muller et moi nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polevai, situées à cinquante-deux verstes (1) de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baschkires; nous descendîmes par un escalier bien construit; et, pour y pénétrer, nous n'essuyâmes pas, à beaucoup près, les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable : cependant il faut, pour le briser, de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas par couches : elle est distribuée par rognons, et donne, l'un portant l'autre, trois livres de cuivre par quintal. La terre qui la tient est noirâtre et un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde, on a rarement besoin de pousser les galeries au-delà de cent brasses de profondeur; aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs sont chassées par des pompes que la rivière de Poleva fait agir.

« De la mine nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer le minerai et en retirer le cuivre; dans le même endroit sont les forges avec les marteaux. Tous ces

(1) Quatre vertses font une lieue de France.

ouvrages sont mis en mouvement par la Poleva, qu'un batardeau fait enfler.

« Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 février. Le carnaval, nommé en Russie *la semaine du beurre*, qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites, et le peuple faisait mille extravagances : on ne voyait et l'on n'entendait jour et nuit dans les rues que des courses et des cris ; la foule des passans et des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit, passant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige, qu'on avait élevé exprès. On y chantait, et l'on y buvait sans relâche ; la provision finie, on renvoyait au cabaret. On invitait tous les passans à boire, et personne ne songeait au froid qu'il faisait. Les femmes se divertissaient à courir les rues, et elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traîneau.

« A Pechler, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares du Casan pour la politesse et la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette malpropreté provient vraisemblablement de leur pauvreté : c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, et qu'ils ne boivent que de l'eau.

« Autant la ville avait été tumultueuse dans la semaine du beurre, autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 mars à la cathédrale, et qui fut célébrée par l'archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les czars morts en odeur de sainteté, et de leurs familles, des plus vertueux patriarches, et de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut Yermak, qui avait conquis la Sibérie : ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'Église contre tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, c'est-à-dire contre les mahométans, les luthériens, les calvinistes et les catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux Églises. Pendant tout le carême on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

« Le 15 mars, nous eûmes avis qu'il se faisait une noce tartare au village de Sabanaka ; nous fûmes curieux de la voir, et nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka sept vieux verstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises

pour nous recevoir. Nous y trouvâmes les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares ; ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis ; on y avait servi un gâteau et des fruits secs. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière russe, et ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares, de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié que du côté de la mariée, et le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié était une pièce de kamka rouge, une peau de renard, une pièce de cham vert, une pièce de tschandar (ces deux dernières étoffes sont de coton, et tirées de la Kalmoukie), et une peau rousse de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de dareï, étoffe de Boukharie, rayée rouge et blanche, moitié soie et moitié coton ; une peau de loutre, une pièce de kitaïka rouge, et une peau rousse de cheval ; ce qui faisait en tout dix prix destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, et étalés devant la maison des mariés.

« Vers les 11 heures, on vit arriver trois cava-

liers. C'étaient deux jeunes garçons russes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares ou de jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers; mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité, et qu'ici particulièrement il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles était un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot couvert d'un cuir bien tendu, sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse : cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher.

« Après la distribution des prix, nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différens sons ; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche : l'autre râclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais : nous fûmes surtout attentifs à la chanson ou romance d'Yermak, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier

conquit la Sibérie, et que leurs ancêtres furent soumis à la domination russe.

« De là nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphes et par ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta, des fenêtres de celle-ci, des morceaux d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or, et de la même couleur. De la cour, il se rendit dans une chambre, où l'agouns (prêtre égal en dignité à un évêque), deux abouss, ou abiss, et deux hommes qui représentaient les pères du marié et de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'agouns si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra : les paranymphes lui demandèrent *si lui N. N. pourrait obtenir N. N. pour femme.* Là-dessus, l'abiss envoya chez la mariée pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'agouns récita au marié les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardait un pro-

fond silence; mais les paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'agouns, pour lors, donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens et les amis du marié apportaient des pains de sucre pour présens de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux : on sépara les gros des petits, et on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, et les autres aux assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après midi, nous nous retirâmes, et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger.

« Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk, jusqu'au 14 avril, jour que finit le carême. Les cérémonies de Pâques, usitées chez les Russes parmi le peuple, sont ici les mêmes. Le 15, nous eûmes à peu près le même spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se fit en plein jour. Ce fut la représentation d'une pieuse farce, toute semblable à nos anciens mystères, et distribuée en trois actes.

« Il y eut ce même jour à Tobolsk une autre

solennité dont M. Muller fut témoin. A une verste de la ville, il était entré dans une maison située sur une éminence, et qui paraissait ne contenir qu'une seule chambre. Il y descendit par quelques marches basses, et il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts, et qu'on pouvait aisément ouvrir. Ce sont des cadavres de gens qui sont morts de mort violente, ou sans sacremens, et qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus ou dont la mort a été naturelle. Près de ces bières, il y avait un grand concours de monde, soit parens des morts, soit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : « Car, disent-ils, quoique nous ne soyons pas parens, les morts peuvent dire un mot en notre faveur. » Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les règles ne puissent pas être sauvés : ces morts, selon les dévots de Tobolsk, ne restent pas au-delà d'un an dans cet état, et quelques-uns même n'ont pas si long-temps à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, et est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meure le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière sans être enterré : si au contraire il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *toulpa* en langue russe; mais la plupart le nomment *sedmik*, parce que, depuis

le jeudi-saint jusqu'à celui-ci, il y a sept semaines. Ce même jour, l'archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle avec son clergé jusqu'à cette maison ; et après avoir récité quelques prières, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier à cause de leur mort subite.

« La semaine de Pâques se passa gaîment en visites respectives. La populace la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode ; mais ces extravagances n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles qui se firent dans la semaine du beurre. C'est là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville. Je n'ai vu dans aucun lieu du monde autant de gens sans nez qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cause, puisqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares. Il est donc assez vraisemblable qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires de maladies qui sont très-communes dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aisément, que, pour toute la garnison, il n'y a qu'un seul chirurgien, et qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remèdes aux habitans ; d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour ces maladies, qui doivent être plus funestes dans les climats où le froid rend la transpiration difficile.

« Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur l'Irtich, par 58 degrés 12 minutes de latitude.

Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'Irtich; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne et la rivière. Elles ont l'une et l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement *la ville*, est la forteresse, qui forme presque un carré parfait, et qui a été construite par le gouverneur Gagarin. Elle renferme un basar bâti de pierre, la chancellerie de la régence et le palais archiépiscopal. Près de la forteresse est la maison du gouverneur. Outre le basar, il y a dans la haute ville encore un marché pour les denrées et pour toutes sortes de menues marchandises.

« La ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres, enclavées dans la forteresse, et trois bâties de bois, outre un couvent. La ville basse a sept paroisses, et un couvent bâti en pierre.

« La ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il y faut faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne, hors de son palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

« On nous dit à Tobolsk que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau. En effet, l'année précédente (1733), non-seule-

ment la ville, mais tous les lieux bas des environs, jusqu'à Tioumen, étaient inondés.

« Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été et dans le printemps.

« La ville de Tobolsk est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitans. Les autres sont presque tous des Russes, ou exilés pour leurs crimes, ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si grand marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y est excessive. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très-difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guère qu'en usant de contrainte et d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, ils soient forcés, par la faim, à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine, et satisfaire leur paresse.

« Du gouverneur de Tobolsk dépendent tous les vayvodes de Sibérie; il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscou. Il reçoit,

ainsi que les sous-gouverneurs et les autres officiers de la chancellerie, des appointemens de sa majesté impériale. Il y a deux secrétaires à la chancellerie de ce gouvernement qui sont perpétuels, quoiqu'on change les gouverneurs. Ces secrétaires, par cette raison, sont fort considérés; les grands et les petits recherchent leur protection, et ils gouvernent presque despotiquement toute la ville.

« Le gouverneur célèbre toutes les fêtes de la cour : il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de l'impératrice, et même tous les négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtschatka, reçut de pareilles invitations. Nous étions toujours placés à la même table avec l'archevêque, les archimandrites, quelques autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur, et les officiers de la garnison. Le dîner était servi à la manière russe; on y buvait beaucoup de vin du Rhin et de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le temps du carême, on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac, ou s'amusaient à d'autres jeux.

« Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux, car aucun des négocians ne quitte la table sans laisser un demi-rouble ou un rouble, et c'est à qui fera mieux les choses.

« Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête

de la Sibérie, et en partie des Boukhariens, qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des tzars, dont ils ont obtenu certains priviléges. Ils sont en général fort tranquilles, et vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux : ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant. Ceux d'entre eux qui boivent de l'eau-de-vie sont fort décriés dans la nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous mahométans, et peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une.

« Les Tartares font leurs prières au lever et au coucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare qui faisait son action de grâces après le repas, pourquoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur sa bouche. Il me répondit par cette autre question : *Pourquoi joignez-vous les mains en priant?*

« Les Tartares ne changent pas aisément de religion : on en a cependant baptisé quelques-uns; mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur nation. Ceux qui s'appellent les *vrais-croyans* leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se retirer de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable.

« Le temps de notre départ approchait; nous avions fait préparer deux doschtschennikes, où l'on

avait réuni toutes les commodités possibles. Un doschtschennike est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte : lorsqu'il est destiné à remonter les rivières il a un gouvernail ; mais ceux qui les descendent ont, au lieu de gouvernail, une grande et longue poutre devant et derrière, comme les bâtimens du Volga. Dans chacun de ces bâtimens il y avait vingt-deux manœuvriers, tous Tartares : chacun était en outre muni de deux canons et d'un canonnier. Nous nous embarquâmes, et nous remontâmes l'Irtich.

« Au-delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'Irtich, nous avions à la rive orientale la steppe ou le désert des Tartares Barabins ; et à l'occidentale, celui des Cosaques. Ainsi, nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire russe ; mais le désert des Cosaques est très-dangereux, car du bord de l'Irtich, on peut arriver en trois jours jusqu'à la Casakhiahorda, horde de Cosaques ainsi nommée par les Russes, qui court de temps en temps ce désert, et qui s'est rendue redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, et emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes ; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les maltraitent, et les laissent aller : autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité ; j'en ai vu plusieurs qui en étaient sortis, et qui ne se lassent point de

parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir.

« Jusque-là notre navigation sur l'Irtich, à la lenteur près, et malgré les inconvéniens dont je viens de parler, ne pouvait être plus heureuse. Nous n'avions qu'à nous louer des manœuvriers que nous avions pris à Tobolsk. C'étaient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. Nous étions touchés de voir ces pauvres gens travailler sans un moment de relâche, sans un instant de repos la nuit, et pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment nous fit encore mieux connaître toute la bonté de ces Tartares : nous avions dans notre bâtiment une provision considérable de cochon fumé ; on sait que cette viande est en horreur aux Tartares, et qu'ils n'osent seulement pas la toucher : cependant notre navire ayant fait eau, comme il fallait que le bâtiment fût promptement déchargé, nous les vîmes, avec des mains tremblantes, aider à porter cette viande à terre. Une autre fois un cochon de lait étant tombé dans l'eau, un de nos Tartares s'y jeta sur-le-champ, nagea après l'animal et le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres : il était souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devans pour sonder la profondeur et empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour, un de ces travailleurs qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savait pas bien nager,

fut embarrassé dans un endroit profond, et près de se noyer; ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau et le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue partout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même l'usage: mais lorsqu'ils ont frappé dans la main, en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi que de tous les sermens de la plupart des chrétiens. Ils sont de plus très-religieux; je ne les ai jamais vus manger sans avoir fait leur prière à Dieu avant et après le repas. Ils ne levaient jamais la voile sans demander à Dieu, par des exclamations en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage.

« Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns, et ont les cheveux noirs : ils sont grands mangeurs, et quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois le jour : leur mets ordinaire est de l'orge qu'ils font un peu griller, et qu'ils appellent *kourmatsch*; ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés, avec nous, de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étaient point délicats. Je les ai souvent vus mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie qu'ils mangeaient de très-bon appétit.

« Nous n'eûmes, dans tout ce voyage par eau, qu'une seule incommodité à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède; c'étaient les cousins, dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes; ils pénètrent avec leur trompe jusque dans la peau, en sucent le sang jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés, et s'envolent ensuite. Si on les laisse faire, ils couvrent entièrement la peau, et causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilimsk, ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'Irtich est d'une espèce très-délicate; on ne peut guère le toucher sans l'écraser; et si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piqûre fait enfler la peau aux uns, et à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir, est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête, et qui n'ôte pas entièrement la liberté de la vue. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes ces deux moyens; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier causait une chaleur incommode qui se faisait sentir à la tête, et devenait bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet : nos lits étaient assiégés de

cousins, et nous ne pouvions, pendant la nuit, fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu, ou que le temps était couvert, les cousins redoublaient de fureur; on ne se garantissait les mains et les jambes qu'en mettant des bas et des gants de peau. Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau que sur les bâtimens, et quelque chose qu'on fasse, on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage; je ne puis exprimer tout ce que je souffris : mes mains et mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules qui me causaient une démangeaison continuelle : je regagnai vite le bâtiment, et je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les cousins qui nous tourmentaient la nuit ne venaient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montaient d'en bas entre les rideaux et le lit. Il était aisé de leur ôter ce passage : nous arrêtâmes les rideaux dans le lit, et nous n'étions plus interrompus dans notre sommeil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes il fallait y faire une fumée continuelle. Le mal était moindre quand il faisait du vent; il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent, et comme il y en avait toujours un peu sur le pont, ils étaient dispersés. Quand il faisait froid, il n'y avait plus de cousins; ils restaient dans les bâtimens, attachés aux murs et comme morts; mais la moindre chaleur les faisait revivre.

« A deux journées d'Yamouscheva, nous ces-

sâmes notre navigation, et nous montâmes à cheval avec une petite suite : notre chemin traversait directement la steppe, qui est partout fort unie.

« Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Yamouscheva ; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr ; il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il fût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures ; le sable et la poussière nous ôtaient la vue, et nous arrivâmes très-fatigués, à une heure après midi, à Yamouscheva. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement, que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage. Tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait point de fenêtres, il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, et c'était par là que le vent nous charriait ce sable incommode. Il me prit envie de me baigner, et je m'en trouvai bien ; je me sentis tout à la fois rafraîchi et délassé. En rentrant à notre logis, j'entendis le tambour de la forteresse qui donnait le signal du feu. Nous apprîmes qu'il était dans la steppe, et qu'il y faisait du ravage. Le vent chassait la flamme avec violence vers la forteresse. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications, et nous vîmes, en plusieurs endroits du désert, des feux qui répandaient une grande lumière. L'officier qui commandait dans la forteresse n'était pas fort à son aise, car le feu le plus

proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq verstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune, en cas d'accident, une mesure d'eau dans la maison, et quelques hommes furent occupés à creuser des fossés pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles : le feu s'éteignit en quelque façon de lui-même. La steppe ressemble à une terre labourée où il n'y a que du chaume; l'herbe aride y brûle très-vite. Tout ce qui se trouve combustible brûle de suite, et de proche en proche; mais dans ces steppes, outre les routes fort battues et les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, et en été, beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, et s'éteint, faute d'aliment. Les incendies des steppes ne sont point rares : nous en avons vu plusieurs, et les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, et qui, en s'en allant, n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, et s'attribue au feu du ciel; mais elle a lieu bien plus rarement.

« Le lendemain de notre arrivée à Yamouscheva, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé, dont la forteresse a pris son nom,

et qui en est éloigné de six verstes à l'est. Ce lac est une merveille de la nature; il a neuf verstes de circonférence, et est presque rond; ses bords sont couverts de sel, et le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée; et quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, et se forme tout en cristaux cubiques: il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très-peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, et que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau cinq ou six jours après. Les provinces de Tobolsk et d'Yeniséik en sont abondamment fournies, et ce lac suffirait encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac, sur une colline assez élevée, est un corps-de-garde de dix hommes, qui sont postés là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la couronne, n'emporte du sel. Ce sel, au reste, est d'une qualité supérieure; rien n'approche de sa blancheur, et l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes. »

Nos voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Irtich, tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.

« Le 23 août, nous allâmes à Kolyvankagora.

C'est au pied de cette montagne qu'on a construit, en 1728, la première fonderie avec un ostrog : on n'en voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui.

« En 1725, quelques paysans fugitifs étant venus s'établir sur l'Obi, apportèrent à un particulier russe, nommé *Dimidoff*, plusieurs échantillons de mines de cuivre qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. Dimidoff, ayant obtenu du collége des mines la permission de faire fouiller et de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches, et construisit la Savoda ou fonderie de Kolyvankagora ; elle est située dans les montagnes, et a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre et d'un fossé. C'est la résidence des officiers et des ouvriers qui travaillent aux mines. La plupart de ceux-ci sont des paysans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la couronne ; c'est pourquoi, après avoir gagné cet argent, ils s'en retournent presque tous chez eux ; ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur, pour y remédier, a établi quelques villages ; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes, lorsqu'il en faudrait au moins huit cents. Il y a pour la sûreté du lieu cent hommes à cheval.

« Le 2 septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'Obi ; nous nous y embarquâmes, sur un gros

bâtiment, avec nos bagages nos instrumens et nos ustensiles. L'Obi, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mongols; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* et *Katouna* : il ne prend le nom d'*Obi* qu'à leur confluent qui se fait à Bisk. C'est depuis cette forteresse que les bords de l'Obi sont habités, et ses rivages sont bordés de quantité de slobodes. Bisk est une forteresse de frontière contre les Kalmouks : on voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte.

« Il faut remarquer, en passant, que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des paysans qui les ont bâtis : très-peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A Oulibert, nous étions logés chez le fondateur même du village. Nous lui demandâmes son nom; il s'appelait *Kolesnikoff*, mot russe, qui signifie en général un faiseur de roues, et qui désignait particulièrement un faiseur de roues à moulins : en sorte que ce paysan portait le nom de son métier. Cet homme était assez bon railleur; il s'aperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelât point de son nom *Kolesnikoff*. « Les habitans, nous « dit-il, sont des coquins trop glorieux pour me « faire cet honneur de mon vivant. »

« Le 11, après avoir passé le Tom, sur des radeaux, nous arrivâmes le soir à Kousuetzk, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays.

« Le 16, nous allâmes à trois verstes de la ville, dans un village habité par des Éleuths. Leur religion n'a point de forme certaine, et il paraît qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils croient : ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien simple ; ils se tournent tous les matins vers le soleil levant, et prononcent cette courte prière : « Ne me « tue pas. »

« Nous avions appris que plusieurs Tartares, établis sur les rivières de Kondoma et de Mrasa, savaient extraire le fer du minerai par la fonte, et que même on n'avait dans ce lieu d'autre fer que celui qui venait de ces Tartares. Cela nous donna l'envie de voir leurs fonderies, qui n'étaient pas fort éloignées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on nous avait indiquée dans le village de Gadœva, et nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre arrivée, afin qu'ils tinssent tout prêt.

« Nous partîmes dès le matin, et après avoir traversé plusieurs villages russes et tartares, et passé deux fois la Kondoma, nous trouvâmes sur le bord de cette rivière le village de Gadœva. Notre premier soin fut de chercher une fonderie de fer; mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. On nous conduisit enfin dans une yourte ou maison, et dès l'entrée nous vîmes d'abord le fourneau de fonte : nous conçûmes même à sa structure que, pour un pareil fourneau, on n'avait pas eu besoin de construire une yourte particulière, et qu'elles pouvaient toutes

également être propres à cet usage. Les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même yourte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, et la terre y était un peu creusée. Le creux qui, dans toutes les yourtes tartares, sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre-glaise, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se rétrécissant par en haut, composait, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau. Deux Tartares font ici toute la besogne : l'un apporte alternativement du charbon et du minerai pilé, dont il remplit le fourneau; l'autre a soin du feu, et fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaissent, on fournit de nouvelle matière et de nouveaux charbons; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai; ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai, ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. En une heure et demie nous avions tout vu.

« Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le khan du lieu pour nous faire voir ses sortiléges, ce qu'ils appellent *faire le kamlat.* Il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de basque; il battait dessus avec une seule baguette. Le khan, tantôt marmottait quelques mots tartares, et tantôt

grognait comme un ours; il courait de côté et d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant, et gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart d'heure, un homme lui ôta le tambour, et le sortilége finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait; il répondit que, pour consulter le diable, il fallait s'y prendre de cette manière : que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité, et qu'il n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au khan lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le khan se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois gros comme des allumettes; il en met cinq à part et joue avec les autres, les jetant à droite et à gauche avec beaucoup de grimaces et de contorsions, puis il donne la réponse comme il peut. Le khan fait accroire à ces bonnes gens que, par ces conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident et en forme d'ours, et il lui révèle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le diable, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux les convaincre de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est

la source de tout bien. Il répondit que ni lui ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux mêmes qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer : qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fît point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, et brassent souvent de gros tonneaux de bière qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude et leur frayeur, c'est que leur âme ne soit la proie du diable. Le khan est alors appelé pour battre le tambour, et pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup; ils ne savent pas ce que c'est que leur âme, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts, ou les brûlent, ou les attachent à un arbre pour servir de proie aux oiseaux.

Ils fabriquent eux-mêmes, avec le fer dont on vient de parler, les instrumens de labour dont ils se servent. Ces instrumens consistent en un seul outil qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, et dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, et n'entament, en labourant, la terre qu'à la profondeur

de quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres.

M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le khan en marqua beaucoup de tristesse; et comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seraient tous perdus, ainsi que leur khan. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, et le tambour nous fut remis. Le khan, par une ruse tartare, pour fasciner les yeux de ses gens, et leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour.

« Kousnetzk est dans un pays autrefois habité par les Tartares, qui, se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontière des Kalmouks. Cette ville est située sur la rive orientale du Tom : elle se divise en trois parties qui font la haute, la moyenne et la basse ville. Les deux premières sont situées sur la partie la plus haute de la rive; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté : c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une citadelle de bois qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un ostrog, qui contient la maison du vayvode et la chancellerie. Le nombre des maisons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cents.

« Les habitans sont paresseux ; on a de là peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom est assez poissonneux ; cependant on ne voit point de poisson dans les marchés ; on n'y connaît pas non plus le fruit : on n'y trouve que de la viande et du pain. Chacun cultive ici le blé dont il a besoin pour son pain ; c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à blé sont toutes sur les montagnes, et non dans les vallées ; la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les hauteurs. On n'y connaît plus aucune espèce de gibier ; des habitans nous assurèrent que, quand on construisit cette ville, le canton fourmillait de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans et d'autres animaux ; mais qu'ils l'ont abandonnné depuis, et qu'ils se sont retirés dans un pays inhabité, comme l'était celui-ci avant la fondation de Kousnetzk. La plupart des villes de Sibérie sont assez commerçantes, mais celle-ci ne l'est nullement.

« Le jour de notre départ fixé, M. Muller prit la route par terre avec notre interprète et un interprète tartare ; moi je partis par eau sur le Tom avec le reste de la troupe et un interprète tartare. Malgré les obstacles de la navigation, le froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité pour arriver à Tomsk le lendemain. J'y trouvai M. Muller qui y était arrivé dès le premier octobre.

« Les fondemens de cette ville ont été jetés sous le règne du czar Féodor Ivanovitz, vingt ans avant

la construction de celle de Kousnetzk. Ce n'était d'abord qu'une forteresse pour contenir les peuples du voisinage; mais ayant été soumis peu à peu, ils s'y sont rassemblés et ont formé une ville qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons; elle est, après Tobolsk, la plus considérable de la Sibérie; l'Ouschaika la traverse, et se décharge au nord dans le Tom. On la divise en haute et basse ville. On y trouve les marchandises au même prix qu'à Pétersbourg, et tout ce qu'on peut désirer en fourrures non préparées.

« La situation de cette ville la rend plus propre au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'Irtich, l'Obi et le Tom. Par terre, la route d'Yeniseik et de toutes les villes de Sibérie, situées plus à l'est et au nord, passe par Tomsk. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmoukie, mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie, et de la Russie à la Chine, prennent leur route par leur ville; elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un magistrat particulier.

« Les vieux croyans ou non-conformistes (*staravierzis*) sont en grand nombre dans cette ville, et l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que, depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer à la chancellerie cinquante roubles chaque année que de se faire

raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces staravierzis ou roskolschtschikes; aussitôt qu'il fut sorti, le vieux croyant cassa tous les vases dont il s'était servi, ou qu'il avait seulement touchés.

« Leur indolence est telle, que, les bestiaux ayant été attaqués l'année dernière d'une maladie épidémique si considérable, qu'il ne resta que dix vaches et à peine le tiers des chevaux, aucun habitant ne chercha à y apporter du remède, fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas.

« Pendant notre séjour a Tomsk, nous fîmes connaissance avec un Cosaque assez intelligent, qui avait du goût pour les sciences. Nous fûmes d'autant plus charmés de cette découverte, que nous avions ordre d'établir des correspondances partout où nous le pourrions. Ainsi nous demandâmes à la chancellerie qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes et nous lui laissâmes les instrumens nécessaires, comme nous avions déjà fait à Casan, à Tobolsk et à Yamouscheva. Le dessein de l'Académie des Sciences était d'obtenir par là des observations sur la température de la Sibérie, afin de pouvoir calculer à peu près l'élévation du terrain de ce pays au-dessus du niveau de la mer.

« Lorsque l'archevêque de Tomsk arriva dans ces cantons, il fit chercher tous les habitans qu'on pouvait trouver : quelques-uns venaient de bonne

volonté ; mais le plus grand nombre fut amené par les dragons qu'il avait avec lui. Comme tous ces Tartares demeurent le long du Tschouloum, rien n'était plus commode pour le baptême : car ceux qui ne voulaient pas se faire baptiser étaient poussés de force dans la rivière; lorsqu'ils en sortaient, on leur pendait une croix au cou, et dès lors ils étaient censés baptisés. Pour que ces gens pussent persévérer dans la nouvelle religion, on construisit, dès l'année suivante, une église, à laquelle on attacha un pope russe ; mais ces Tartares n'ont pas la moindre connaissance de la religion chrétienne. Ils croient que l'essentiel consiste à faire le signe de la croix, à aller à l'église, à faire baptiser leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abstinence de ce qu'ils mangeaient autrefois, comme du cheval et de l'écureuil, et à observer le carême des Russes. Au reste, on ne peut en exiger d'eux davantage, parce que les popes russes, qui devraient les instruire, ignorent leur langue, et ne peuvent s'en faire entendre.

« La petite-vérole faisait alors beaucoup de ravage dans le pays. Cette maladie n'y est point habituelle : dix années se passent quelquefois sans qu'on en soit incommodé; mais quand elle commence, elle dure deux ou trois ans sans interruption.

La ville d'Yeniséik est située sur le rivage gauche ou occidental de l'Yeniséï, qui, en cet endroit, a une verste et demie de largeur. Ce fleuve a sa source

dans le pays des Mongols; et après un cours d'environ trois mille verstes, il se décharge dans la mer Glaciale. La ville est plus moderne que Kousnetzk: on n'y bâtit d'abord qu'un ostrog, comme dans la plupart des villes de Sibérie; mais l'avantage de sa situation a contribué à son agrandissement: elle est beaucoup plus longue que large, et a environ six verstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la cathédrale, la maison du vayvode, la vieille et la nouvelle chancellerie, un arsenal et quelques petites cabanes: le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruine. La ville contient sept cents maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de moines et l'autre de religieuses, un magasin à poudre et un autre de munitions de bouche; ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des moines réside l'archimandrite du lieu. Les habitans sont la plupart des marchands qui pourraient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie, la fainéantise et la débauche corrompent tout.

« Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie, n'est point exagéré; car à la mi-décembre il fut si violent, que l'air même paraissait gelé. Le brouillard ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux et autres oiseaux tombaient de l'air comme morts, et mouraient en effet, si on ne les portait sur-le-champ dans un endroit chaud. Les fenêtres, en dedans de la cham-

bre, en vingt-quatre heures étaient couvertes de glaces de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour, quelque court qu'il fût, il y avait continuellement des parhélies, et dans la nuit des parasélènes ou des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit, par la violence du froid, à 120 degrés de Fahrenheit (40°), et plus bas par conséquent qu'on l'eût observé jusqu'alors dans la nature.

« Il y a dans le territoire d'Yeniséik deux sortes d'Ostiakes, ceux de Narim et d'Yeniséï; ensuite les Tongouses, qui demeurent sur le Tongouska et sur le Tschoun; et enfin, les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Oussolka et de l'Ona. Les Ostiakes et les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misère; les premiers sont tous baptisés. Il ne restait plus qu'environ une douzaine de ces Tartares, dont à peine deux ou trois savaient leur langue. C'était autrefois une tribu très-considérable. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tongouses à la religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux.

« Krasnoyarsk est plus moderne qu'Yéniseik; c'est de Moscou qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche de l'Yeniséï; à son extrémité coule le Kastcha, dont une embouchure est au-dessous de la ville.

« Les habitans sont, pour la plus grande partie, des Slouschivies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Kirghis, qui venaient ravager les environs; mais de-

puis quelques années, ils se sont retirés vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps, les Slouschivies ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays. Ils ont trouvé à travers les steppes un chemin assez droit depuis Krasnoyarsk jusqu'à Yakoutsk et Tomsk, qui est très-commode pour voyager, surtout en été, puisque les eaux et les fourrages s'y trouvent en abondance.

« Les Slouschivies mènent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux et en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steppes; car en hiver même on y voit peu de neige; et quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, et en tirent toujours assez de racines et de plantes flétries pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, et qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du blé, et la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives, sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige pas plus de soins, ce qui convient fort à la paresse des habitans.

« Les antiquités qu'on trouve ici ont été tirées des anciens tombeaux, qui sont en grand nombre près d'Abakansk et de Sayansk. On y a autrefois déterré beaucoup d'or, preuve de l'ancienne richesse des Tartares dans le temps de leur puissance. J'ai vu chez le vayvode d'aujourd'hui une grande sou-

coupe et un petit pot, l'un et l'autre d'argent doré. Il y avait sur la soucoupe des figures ciselées, qui ressemblaient à des griffons. On trouve encore assez souvent des couteaux en cuivre, de petits marteaux de différentes formes, des garnitures d'harnois de chevaux, du bronze ou du métal de cloches, et de l'argent faux de la Chine.

« A Kanskoï-ostrog, nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils sont en général assez pauvres : les hommes, aussi-bien que les femmes, sont tout nus sous leurs robes, et n'ont jamais porté de chemise. Ceux d'entre eux qui sont baptisés se distinguent des autres à cet égard; mais ils sont en très-petit nombre; ils ont tous l'air fort malpropre, parce qu'ils ne se lavent jamais; et quand on leur demande la raison de cette négligence, ils répondent que leurs pères ne se sont jamais lavés non plus qu'eux, et qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se reposer ou dormir, ils se couchent dans leur yourte autour du foyer, dans une posture singulière : ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, et que leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi, quand un dormeur se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même temps du côté opposé, pour se trouver toujours adossé et entrelacé de la même manière; ce qui se fait très-prestement de part et d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des ognons ou d'autres espèces de plantes, et dédaignent l'agriculture. Leur exercice

continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons. Quand l'animal ne sait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, et les Tartares y mettent aussitôt le feu. L'animal, que la fumée incommode, saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour, et est tué.

« Aux environs de l'ostrog de Balakhanskoï habite un grand nombre de Bourætes, qui négligent la culture des terres, et ne vivent que du commerce de leurs bestiaux. Leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général, les Bratskis de ce canton exercent un art dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incruster dans le fer l'argent et l'étain, qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné. La plupart des harnois des chevaux, des ceinturons et des ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations.

« Dès les premiers jours de notre arrivée à Irkoutsk, nous résolûmes d'aller à Selinghinskoï par les chemins d'hiver, et de là de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avait représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible et si difficile, qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages, et nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, et il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la chancellerie d'Irkoutsk ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux,

sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cents verstes. Le sous-gouverneur ne voulut jamais écouter nos représentations. Nous déclarâmes à la chancellerie que nous étions résolus de rester à Irkoutsk une année entière à ses risques et dépens, si elle ne donnait pas ses ordres pour nous faire fournir un plus grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étaient donnés pour nous satisfaire. Ainsi tout se trouvant prêt pour notre voyage, et nos instrumens étant chargés, nous fîmes partir toute notre suite, et deux jours après, nous arrivâmes à Nikolskaya-Sastava. Ce qu'on nomme en Sibérie *Sastava* est un endroit où se lève un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine, et qui ne peuvent guère prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses, la place de receveur est très-lucrative, et il ne faut guère plus d'un an pour s'enrichir. C'est le gouverneur qui dispose de cet emploi, et ceux qui veulent l'obtenir l'achètent à force de présens. Le pot-de-vin ordinaire est de trois cents roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante, il s'était présenté trois compétiteurs, dont chacun comptait emporter la place; qu'elle avait été promise en effet à chacun d'eux séparément; qu'enfin, ayant obtenu tous trois l'agrément du gouverneur, ils avaient payé chacun

les trois cents roubles, et s'en étaient fort bien trouvés.

« Arrivés à cette station, nous nous trouvâmes sur le lac Baïkal, dont les glaces étaient encore très-fortes, et pouvaient porter nos traîneaux sans danger. Nous le traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional.

« C'est comme un article de foi chez les peuples de cette contrée de donner le nom de *mer* au Baïkal, et de ne point l'appeler un *lac*. Cette mer est déshonorée, selon eux, lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de *lac*, et c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin, et par cette raison, ils la nomment de toute ancienneté *Sviatoye-more*, c'est-à-dire *mer sacrée*.

« Le lac Baïkal s'étend fort loin en longueur de l'ouest à l'est. Sur toutes les cartes que nous avions vues jusqu'alors, ses limites à l'orient n'étaient pas marquées, parce que vraisemblablement personne n'avait encore été jusque-là. On estime communément que sa longueur est de cinq cents verstes. Sa largeur, du nord au sud en ligne droite, n'est guère que de vingt-cinq à trente verstes, et dans quelques endroits, elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes, sur lesquelles cependant, lorsque nous passâmes, il y avait très-peu de neige. Une autre particularité de ce lac, c'est qu'il ne se prend que vers Noël, et qu'il ne dégèle qu'au commencement de mai. De là nous

marchâmes quelque temps sur un bras du Selinga, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, et nous vînmes le même jour au soir à Kanskoï-ostrog, situé sur le ruisseau de Kabana.

« Ici nous commençâmes à nous apercevoir de la disette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à se procurer que dans tout ce que nous avions déjà parcouru de la Sibérie. Quoiqu'il y ait des terres labourées et de bons pâturages, les gens du pays sont dans l'habitude de ne vouloir rien vendre qu'à un prix exorbitant. On nous demanda cinquante copeks pour un poulet. Nous voulions acheter un veau; il n'y eut pas moyen d'en avoir : on nous dit que, si l'on se défaisait du veau, la vache ne donnerait plus de lait : c'est le langage que les paysans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir ou à être vendu, voici ce qu'on fait pour tromper la vache : on empaille la peau d'un veau, et quand on veut avoir du lait de la mère, on lui montre cette effigie; elle en donne alors, et non autrement.

« Partis de là, nous vîmes deux chaînes de montagnes entre lesquelles il fallut passer, et que le Selinga traverse. Nous fîmes encore, pendant deux ou trois jours, une marche assez pénible, partie à travers des montagnes, partie sur le Selinga, partie dans des steppes arides, la difficulté d'avoir des chevaux renaissant à chaque station par la mauvaise volonté des gens du pays.

« Arrivés à Selinghinskoi, nous fîmes nos dis-

positions pour le voyage que nous voulions entreprendre à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le commissaire impérial, le comte Sava Vladislavitz Ragousinski. Cette frontière était autrefois reculée jusqu'à la rive du Boura, qui est environ à huit verstes au sud : c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les ambassadeurs de Russie. Or, il est certain que cette frontière était beaucoup plus avantageuse aux Russes que la nouvelle qui est arbitraire et tirée par la steppe à travers des montagnes où l'on ne voit d'autres limites que des pierres appelées *mayakes*, et marquées de quelque chiffre. Deux slobodes, l'une russe, l'autre chinoise, sont établies sur cette frontière, dans le terrain le plus aride, puisque c'est une misérable steppe qui ne produit rien; de sorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux. Aussi tout y est d'une cherté extraordinaire.

« Les slobodes sont bâties depuis 1727. La slobode russe est au nord, et l'autre au midi : elles ne sont qu'à six cents pieds l'une de l'autre. Entre les deux postes, mais plus près de la slobode chinoise, on voit deux colonnes de bois hautes d'environ une brasse et demie; sur celle qui est en-deçà, on lit en caractères russes : *slobode du commerce de la frontière russe;* sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caractères chinois.

« Entre les deux slobodes, dans les montagnes,

il y a des gardes posées pour empêcher de part et d'autre que personne ne viole les frontières.

« Quant au commerce qui se fait ici, les marchands russes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Russie, de la vaisselle d'étain, et toutes sortes de pelleteries qu'ils vendent en cachette. Les Chinois, que les Russes appellent *naïmantchins*, marchands, y apportent différentes soieries, telles que des damas de toute espèce, des satins de toute qualité, des gazes, des crêpes, une sorte d'étoffe de soie, sur laquelle sont collés des fils d'or, à l'usage des ecclésiastiques et des comédiens; des cotonnades de diverses sortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du sucre en poudre, du sucre candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier et de soie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de soie et de porcelaine, des peignes de bois, toutes sortes de babioles pour les Bratskis et les Tongouses; du zounzoïng, que nous nommons *ginsing*; des livres chinois, imprimés sur étoffe de soie, et d'autres garnis d'ivoire; des ceinturons de soie, des rasoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux et des fourchettes; des habits chinois, des éventails, etc.

« Voilà les marchandises qui forment le commerce de cette frontière, et l'on voit que les marchandises chinoises excèdent de beaucoup celles

des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois; car les derniers, sachant que les marchands russes, qui font le voyage de la frontière, ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises, pour pouvoir s'en retourner promptement, attendent qu'ils commencent à s'ennuyer, et les amènent, par leur lenteur, à se défaire de leurs marchandises aux prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques-uns de leurs médicamens, et je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à Kiakta, nom de la slobode, sont de la plus vile condition : ils ne connaissent que leur commerce; du reste, ce sont des paysans grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de facteur envoyé du collége des affaires étrangères de Pékin; il est changé tous les deux ans. Il discute non-seulement toutes les contestations des Chinois, mais encore celles qui surviennent entre eux et les marchands russes; et dans le dernier cas, il agit de concert avec le commissaire de Russie.

« La ville de Selinghinsk, bâtie en 1666, est située sur la rive occidentale du Selinga; ce ne fut d'abord qu'un simple ostrog, selon l'usage du pays. Environ vingt ans après, on construisit la forteresse qui subsiste encore, et ce lieu lui doit son accroissement. La ville s'étend le long de la rivière, et a environ deux verstes de longueur; mais elle

est étroite. La manière de vivre des habitans diffère peu de celle des Bratskis. Ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent, et prennent surtout beaucoup de thé. Trop paresseux pour ramasser un peu de fourrage qui nourrisse leurs bestiaux, ils les laissent courir l'hiver et l'été, pour chercher à paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien; ils aiment mieux rester couchés derrière leurs poêles pendant cinquante-une semaines, que de se donner la moindre peine pour gagner quelque chose. Enfin, la cinquante-deuxième ils vont à Kiakta, et ce qu'ils y gagnent leur suffit pour vivre pendant l'année entière.

« La ville d'Irkoutsk, bâtie vers l'an 1661, est, après Tobolsk et Tomsk, une des plus grandes villes de la Sibérie. Elle est située sur la rive orientale de l'Angara, dans une belle plaine, vis-à-vis de l'embouchure de l'Irkoutsk, d'où elle tire son nom. Il y a plus de neuf cents maisons assez bien construites, et dont le plus grand nombre contient, outre la chambre du poêle et celle du bain, une chambre sans fumée, où se tient la famille; mais toutes ces maisons sont de bois. Le comte Sava Vladislavitz a fait entourer cette ville, comme les autres de ce district, de palissades en carré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifié par la nature.

La ville d'Irkoutsk a un gouverneur auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les vayvodes de Selinghinsk, de Nertschinsk, d'Ilimsk,

d'Yakoutsk, et les commandans d'Okhotzk et du Kamtschatka. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du gouverneur de Tobolsk, et les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guère à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des vayvodes qui lui sont soumis; et ne craint pas qu'on lui fasse des affaires, attendu le grand éloignement de ses chefs.

« Irkoutsk a un évêque qui ne siége pas, mais dont la résidence est dans un couvent bâti à cinq verstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devait lui bâtir incessamment une maison dans la ville. C'est de cet évêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'Irkoutzk, et tout le clergé séculier et régulier.

« La police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des gardes de nuit. Les officiers de la police font la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, et visitent de temps en temps les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expresses publiées par toute la Russie.

« Les environs d'Irkoutsk sont agréables, quoique montagneux. Il y a surtout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de blé dans le district de cette ville : tout celui qui

s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'Irkoutsk, et sur la Komda, et du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas; on trouve des élans, des cerfs, des sangliers et autres bêtes fauves. En volaille et volatille, il y a des poules et des coqs, des coqs de bruyère, des perdrix, des francolins, des gelinottes, etc. L'Angara n'est pas fort poissonneux; mais le lac Baïkal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à Kiakta, et toutes en général y sont quelquefois, surtout au printemps, dès que les eaux sont dégelées, à presque aussi bon compte qu'à Moscou et à Petersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de toutes les villes de Russie; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver, et commercent pendant toute cette saison avec les Chinois. Si, dans cet espace de temps, ils n'ont pu tout vendre, comme ils sont obligés de s'en retourner aussitôt que les rivières sont navigables, ils se défont promptement de leurs marchandises, et les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscou et à Pétersbourg. Ce qui les presse encore de vendre, c'est qu'à leur retour en Russie ils ont besoin d'argent pour payer les péages et les mariniers qui conduisent leurs bateaux. Ainsi, dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit, les marchandises qu'ils n'ont pas vendues aux Chinois, ils les laissent ordinairement à

des commissionnaires de cette ville, qui les débitent comme ils peuvent en boutique. Quelques-uns d'entre eux cependant, vont jusqu'à Yakoutsk avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois, et cherchent à les y placer. De cette façon, un marchand russe fait quelquefois un très-long voyage avant de retourner chez lui; il part au printemps de Moscou, arrive dans l'été à la foire de Makari, et au commencement de l'année suivante à celle d'Irbit. Dans la première, il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres, dont il puisse tirer un meilleur parti à Irbit. Là, au contraire, il porte ses vues sur le commerce de la Chine. Quand il lui reste une espèce de marchandise qu'il ne peut pas débiter avantageusement à Irbit, il cherche à s'en débarrasser pendant l'hiver à Tobolsk. Il part de cette ville dans le printemps, parcourt toute la Sibérie, et arrive en automne à Irkoutsk, ou bien, si les glaces ne lui permettent pas d'aller si loin, il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver. Il va pour lors à Kiakta, et le printemps à Yakoutsk; de là il tâche, en s'en retournant, de s'avancer de six à sept cents verstes pendant que les eaux sont encore ouvertes, et il pousse en traîneau droit à Kiakta, où il travaille à se défaire de ses marchandises d'Yakoutsk; il revient au printemps à Irkoutsk, et arrive en automne à Tobolsk. L'hiver et l'été suivans il visite les foires d'Irbit et de Makari. Enfin, après quatre ans et demi de courses,

il reprend la route de Moscou : or, pour peu qu'il entende le commerce, ou qu'il soit aidé de quelque bonheur, il doit dans cet espace de temps gagner pour le moins trois cents pour cent.

« La ville d'Ilimsk est située sur le rivage septentrional de l'Ilim, large en cet endroit de 200 à 250 pieds, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, et si étroite, qu'en y comprenant la rivière, elle n'a pas cent brasses de largeur : sa longueur est à peu près d'une verste.

« Toutes les maisons des habitans sont très-misérables; il ne faut pas s'en étonner, c'est le pays de la paresse : on n'y fait presque autre chose que boire et dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des piéges aux petits animaux, à creuser des fosses pour attraper les gros, et à jeter du sublimé aux renards; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, et se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre: ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, et quelquefois des Tongouses, qu'ils frustrent ordinairement de leur salaire.

« Les Tongouses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, et c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitation. Les rennes leur servent alors de bêtes de somme ou d'attelage pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites,

longues d'un pied et demi ; ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans et les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes, mais ils vont fort vite. Leur bride consiste en une sangle qui passe sur le cou de l'animal ; quelque profonde que soit la neige, il passe par-dessus sans jamais enfoncer : ce qui provient en partie de ce que le renne en marchant élargit considérablement la sole de ses pieds, en partie de ce qu'il tient cette sole élevée par-devant et ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles, le Tongouse s'attèle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de se fixer pour quelque temps, après avoir dressé l'yourte, ils chassent aussitôt dans les environs en courant sur leurs larges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier, ils passent avec leur famille dans un autre canton, et ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse est depuis le commencement de l'année jusque vers le mois de mars, parce qu'alors il tombe peu de neige, et que les traces des animaux y restent plus long-temps. En été et en automne, ils se nourrissent presque uniquement de poisson, et dressent alors pour cet effet leurs yourtes sur le bord des rivières.

« Les Tongouses se construisent des barques fort étroites à proportion de leur longueur, et dont les deux bouts finissent en pointe ; leurs

plus grosses barques ont à peine seize pieds de longueur, et une *arschine* dans leur plus grande largeur, qui est le milieu; les petites barques sont longues d'environ cinq pieds, et ont six *verschoks* (1) de largeur. Elles sont faites d'écorce de bouleau cousue; et pour qu'elles ne prennent point l'eau, les coutures et tous les endroits où se trouvent des fentes et des ouvertures, sont enduits d'une sorte de goudron: elles sont de plus bordées par en haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux: d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque, et coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis, et les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tongouses remontent et descendent les rivières dans ces barques avec une rapidité étonnante: quand une rivière fait un grand détour, ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine, ils mettent la barque sur leurs épaules, et la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes, autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts; car on rame et on gouverne en même temps, et par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

---

(1) Un verschok est la seizième partie d'une arschine: l'arschine est une mesure de trois pieds de France.

« Les Tongouses d'Ilimsk sont presque tous pauvres; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes, et ceux qui en ont cinquante sont regardés comme très-riches, parce que ces animaux forment toutes leurs richesses. Leur habillement est simple; ils portent en tout temps sur leur peau une pelisse de peau de renne, dont le poil est tourné en dehors, et qui descend un peu plus bas que les genoux : cette pelisse se ferme par-devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée en dedans. Quand elles veulent se parer, elles portent de plus une soubreveste de peau de daim, le poil tourné en dehors, qui ne descend que jusques aux hanches, et est ouverte sur la poitrine.

« Leur religion permet la polygamie, mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Ils ont des idoles de bois, et leur adressent soir et matin des prières pour en obtenir une chasse ou une pêche abondante; c'est à quoi se bornent presque tous leurs vœux. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse, et sur le lieu même; ce qu'ils font de cette manière : ils dévorent la viande, gardent la peau pour leur usage, et n'exposent que les os tout secs sur un poteau pour la part du diable; c'est du moins n'être pas trop dupe, et traiter le démon comme il le mérite. Si la chasse est heureuse, les chasseurs, de retour à l'yourte, en font des remercîmens à l'idole, le caressent beaucoup et lui font

goûter du sang des animaux qu'ils ont tués. Si la chasse, au contraire, n'a pas bien réussi, ils s'en prennent à l'idole, et la jettent de dépit d'un coin de l'yourte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, et l'on est un certain temps sans lui rendre aucune sorte de culte, sans lui marquer aucun respect; ou quand on est bien piqué contre elle, on la porte à l'eau pour la noyer.

« Les Tongouses ont une façon particulière de prendre les muscs et les daims. Quand les petits de ces animaux sont égarés, ils ont un cri particulier pour appeler leurs mères : cette découverte, faite par les Tongouses, leur donne la facilité de prendre ces animaux, ce qu'ils font toujours dans l'été. Ils plient un morceau d'écorce de bouleau avec lequel ils imitent le cri des jeunes muscs et des petits daims, et les mères accourant à ces cris, ils les tuent sans peine à coups de flèches.

« On voit rarement des pierres figurées dans la Sibérie; je ne sais si c'est parce qu'on n'a pas assez fouillé les montagnes, ou si en effet il n'y en a point. Je lis dans l'excellent ouvrage de Witzen sur la Tartarie, qu'on rencontre sur la Toura quelques glossopètres; mais je n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibérie. Il est vrai que, quand nous y arrivâmes, et surtout au commencement, les habitans eurent grand soin de nous cacher tout ce qu'ils croyaient pouvoir exciter notre curiosité; mais nous trouvions de temps en temps quelques officiers qui se faisaient un plaisir de nous instruire

de tout ; et les entretiens familiers que nous avons eus depuis avec des nationaux de toute espèce nous ont mis au fait de bien des choses, ou plutôt ne nous ont laissé presque rien ignorer de vraiment curieux. Excepté des pétoncles, dont la matière intérieure était sélénitique, et qui étaient blanchâtres en dehors, je n'ai rien vu de remarquable en ce genre dans la Sibérie, qu'une grosse corne d'ammon qui me fut donnée à Yeniséïk par un colonel de Cosaques ; il me dit qu'elle avait été trouvée par un Cosaque du pays, sur la rive droite de l'Yéniséï, dans une montagne.

« La manière dont se fait la chasse des zibelines a quelques circonstances singulières. Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent : avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leur butin : ils choisissent entre eux un chef à qui toute la compagnie est tenue d'obéir ; ce chef est appelé *peredovschick*, c'est-à-dire conducteur, et ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les lois les plus sévères pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles : il est même en droit de lui donner des coups de bâton, et ce châtiment se nomme, ainsi que la simple réprimande, une *leçon* ou *tschenié*. Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est

défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas ; il est obligé de se tenir debout, et de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois, et fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement et debout, tandis que les autres mangent assis.

« Dès qu'on a pris une zibeline, il faut la serrer sur-le-champ sans la regarder ; car ils s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a prise, c'est la gâter. Un ancien chasseur poussait si loin cette superstition, qu'il disait qu'une des principales causes qui faisaient manquer la chasse des zibelines, c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moscou, parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares ; ce qui n'était point du goût des zibelines. Une autre raison de leur disette, c'était, selon lui, que le monde était devenu beaucoup plus mauvais, et qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachaient leurs prises, ce que les zibelines ne pouvaient encore souffrir.

« Les habitans du district de Kirenga et des bords du Léna, hommes et animaux, comme les bœufs, les vaches, sont sujets aux goîtres. On croit ici communément que les goîtres sont héréditaires, et que les enfans naissent avec ces sortes d'excroissances, ou du moins en apportent le germe ; mais

ce sentiment n'est pas général : il n'est pas adopté surtout par ceux qui ont des goîtres et qui cherchent à se marier.

« A l'occasion de quelques déserteurs de notre troupe, qu'avait effrayés l'expédition au Kamtschatka, et qui nous abandonnèrent, j'appris une superstition des Sibériens que j'ignorais. Lorsqu'on ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs que l'on avait arrêtés, on y trouva entre autres choses un petit paquet rempli de terre. Je demandai ce que c'était : on me dit que les voyageurs qui passaient de leur pays dans un autre étaient dans l'usage d'emporter de la terre ou du sable de leur sol natal, et que partout où ils se trouvaient, ils en mêlaient un peu dans de l'eau qu'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette précaution les préservait de toutes sortes de maladies, et que son principal effet était de les garantir de celles du pays. En même temps on m'assura que cette superstition ne venait pas originairement de Sibérie, mais qu'elle était établie depuis un temps immémorial parmi les Russes mêmes.

« Sur les bords du Vitim, j'eus envie de visiter, dès le jour même de mon arrivée, les mines de mica qui étaient dans le voisinage, et tous mes compagnons ayant la même curiosité que moi, nous nous mîmes en route : nous ne vîmes pourtant point de mines, mais seulement quelques ouvertures faites dans un rocher qui s'élevait sur les bords du ruisseau, et où l'on ne travaillait que

depuis trois semaines. Le mica se trouve dans une pierre grise, mêlée de quartz jaune pâle. Il ne s'étend pas par veines; il est dispersé par blocs de différens diamètres et plats, quelquefois entiers, et quelquefois fendus par des veines qui les traversent.

« Ce n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rapporter les premières recherches du mica faites sur les bords du Vitim; comme il fut trouvé d'une qualité supérieure, les mines les plus célèbres, exploitées jusqu'alors sur d'autres rivières, furent entièrement négligées. Cependant l'exploitation des meilleures mines du Vitim ne dure pas long-temps, soit que la génération du mica ait besoin de l'effet de l'air, et qu'il s'en trouve peu dans la profondeur de la mine, soit qu'il devienne trop pénible à des gens qui n'ont que des marteaux, des ciseaux, et d'autres ferremens pour rompre le roc, de pénétrer plus avant. Le mica le plus estimé est celui qui est transparent comme de l'eau claire; celui qui tire sur le verdâtre n'a pas, à beaucoup près, la même valeur. On considère aussi principalement la grandeur des blocs : on en a trouvé de considérables, et qui avaient près de deux aunes en carré; mais celles-ci sont très-rares. Les blocs de trois quarts ou d'une aune sont déjà très-chers, et se payent sur le lieu un ou deux roubles la livre. Le plus commun est d'un quart d'aune; il coûte huit à dix roubles le poud (36 livres). La préparation du talc consiste à le fendre par lames, avec un

couteau mince à deux tranchans; en faisant glisser le fer entre les lames, le talc se fend comme on veut. On s'en sert dans toute la Sibérie, au lieu de vitres, pour les fenêtres et les lanternes. Il n'est point de verre plus clair et plus net que le bon mica. Dans les villages de la Russie, et même dans un grand nombre de petites villes, on l'emploie au même usage. La marine russe en fait une grande consommation; tous les vitrages des vaisseaux sont de mica, parce qu'outre sa transparence, il n'est pas cassant, et qu'il résiste aux plus fortes détonations du canon. Cependant il est sujet à s'altérer : quand il est long-temps exposé à l'air, il s'y forme peu à peu des taches qui le rendent opaque, ou bien la poussière s'y attache, et il est assez difficile d'en ôter l'impression de la fumée sans altérer sa substance.

« Les Yakoutes supposent deux êtres souverains, l'un cause de tout bien, et l'autre du mal. Chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes et enfans. Tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, etc. Certains démons habitent les nuées, et d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protégent les hommes, etc., mais ils résident tous fort haut dans les airs.

« Un endroit du Léna, fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du

fleuve, qui forment comme des espèces de colonnes élevées dans des directions différentes, attire l'attention de tous les voyageurs. On l'appelle *Stolbi.* Je fis arrêter notre bâtiment à deux verstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes, tant pour les voir de près que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis un an pour la compagnie de Kamtschatka. Ces montagnes colonniformes font un spectacle aussi singulier que curieux. Depuis leur pied jusqu'à leur sommet, de grandes pièces de rochers s'élèvent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées carrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de 50 à 75 pieds : on s'imaginerait voir les ruines d'une grande ville. Plus on en est éloigné, plus le coup-d'œil est beau, parce que les blocs de rochers, placés les uns derrière les autres, prennent toutes sortes de formes, selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles augmentent encore la beauté du coup-d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq verstes; elles diminuent par gradation, et se perdent enfin tout-à-fait. La pierre dont les colonnes sont formées est en partie de grès et de toutes sortes de couleurs, et en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin, à une certaine distance, ces montagnes pyramidales ou colonniformes, représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes, tours, clochers, pé-

ristyles et autres édifices. Entre les rochers, ainsi figurés en colonnes, on trouve épars un bon minérai de fer, et l'on voit au pied de la montagne, où commence la perspective, deux cabanes construites avec des broussailles en forme d'yourte, où les ouvriers se retirent la nuit et les jours de fête. Je me rendis à cette montagne, dont la hauteur est d'environ trois quarts de verste, et j'y trouvai les ouvriers travaillant : je n'avais encore vu nulle part exploiter si lestement une mine.

« Le minerai est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse, jaune ou rouge, et on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont en état de ramasser quatre à cinq cents pouds de minerai dans un jour. On le jette dans une caisse de bois, et quand elle est pleine, on la couvre de plusieurs gros morceaux de bois, et l'on y met le feu. Quand le tout est brûlé, le minerai se trouve suffisamment rôti, et l'on en remplit des sacs de cuir. Chacun de ses sacs a une sangle, par laquelle un homme l'attache à son dos, et il descend ainsi la montagne en courant avec une vitesse étonnante : un long bâton qui pend à la sangle lui sert à se retenir lorsqu'il rencontre un endroit glissant. La descente de la montagne est une affaire de quatre minutes ; aussi chaque porteur la monte-t-il et la descend-il huit à dix fois par jour.

« Notre troupe académique se réunit à Yakoutsk, en septembre. L'hiver avançait. Le 19 septembre 1736, le Léna commença à charrier de la

glace, et elle augmenta tellement de jour en jour jusqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert le lendemain : on le passait partout en traîneaux. La glace devint si épaisse en peu de jours, que l'on pouvait en tirer des morceaux considérables pour l'usage des habitans ; car on fait ici de la glace unie un usage dont on n'a point d'idée ailleurs ; elle sert à calfeutrer les maisons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne sauraient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves mêmes dans lesquelles on garde la boisson, comme bière, hydromel, vin, etc., ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, telles que de bonnes portes, du fumier de cheval, etc. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, et dans laquelle il n'y ait point d'ordure : on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres et des ouvertures, et on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles châssis de verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau, qui, en se gelant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière : lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des châssis de verre ; et quelque vent qu'il fasse au dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres,

appliquent les vitraux de glace par-dedans, et par là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves, quand leurs ouvertures ou soupiraux sont garnis de ces sortes de châssis. Ceux même qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glace s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle est fermé : cependant les nationaux ne prennent guère cette précaution.

« La ville d'Yakoutsk est située dans une plaine sur la rive gauche du Léna, qui se jette à deux cents lieues plus loin dans la mer Glaciale. L'hiver y est ordinairement très-rude, mais les forêts qui sont au-dessus et au-dessous de la ville fournissent suffisamment de bois.

« Quant à la végétation des grains, le climat n'y paraît pas propre. Il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terrains d'orge, qui, dans certaines années, a mûri ; mais comme elle manquait dans d'autres temps, cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire que, outre l'orge, aucun autre grain soit parvenu à sa pleine maturité ; mais c'est la qualité du climat plutôt que celle du sol qui s'oppose au succès des grains, car le terrain est noir et gras ; il s'y trouve même de temps en temps des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable.

Après tout, que peut produire la terre, quelque bonne qu'elle soit, lorsqu'elle manque de chaleur? Et quelle chaleur peut-elle avoir, quant à la fin de juin elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds, ou même plus?

« Quoique dans les environs d'Yakoutsk il y ait encore quelques montagnes, on n'y trouve que peu ou point de sources, et c'est vraisemblablement parce que la terre est gelée à une certaine profondeur.

« Le séjour de toutes les personnes réunies à Yakoutsk, pour le voyage du Kamtschatka, rendait cette ville fort active, et nous n'y fûmes point désœuvrés : la brièveté des jours dans un climat rigoureux, sous la latitude de 62 degrés 2 secondes, n'encourageait pas beaucoup au travail. Il faisait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent qui faisait tomber une poussière de neige, on ne pouvait rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, et par un temps serein on voyait déjà les étoiles avant deux heures après midi. La plupart des habitans profitent de ce temps oiseux pour dormir : à peine sont-ils levés pour manger, qu'ils se recouchent encore, et quand le jour est tout-à-fait sombre, souvent ils ne se réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avait à s'abandonner au sommeil, et du risque que l'on courait de gagner le scorbut : nous nous arrangeâmes en conséquence, et nous partagions notre temps entre le travail et la dissipation, sans

en donner beaucoup au sommeil. Je m'amusais beaucoup d'une sorte de marmottes très-communes dans le pays, et que les Russes nomment *yevraschka*. Ce joli petit animal se trouve dans les champs aux environs d'Yakoutsk, et jusque dans les caves et dans les greniers, aussi-bien dans ceux qui sont creusés sous terre que dans ceux qui sont au haut des maisons; car il est bon de remarquer que, dans tout le district d'Yakoutsk, il y a autant de greniers à blé sous terre qu'au-dessus, parce que dans les premiers les grains sont à l'abri de l'humidité et des insectes. Tout ce qui est sous la surface de la terre, à la profondeur de deux pieds, y gelant presqu'en toute saison, ni l'humidité ni les insectes n'y pénètrent guère. Les marmottes des champs restent dans des souterrains qu'elles se creusent, et dorment pendant tout l'hiver; mais celles qui sont friandes de blé et de légumes sont en mouvement l'hiver et l'été pour chercher partout leur nourriture. Lorsqu'on prend cet animal et qu'on l'irrite, il mord très-fort, et rend un son clair comme la marmotte ordinaire. Quand on lui donne à manger, il se tient assis sur les pates de derrière, et mange avec celles de devant. Ces animaux s'accouplent dans les mois d'avril et de mai, et font depuis cinq jusqu'à huit petits. On trouve en différens endroits de la Sibérie de véritables marmottes, mais qui diffèrent, selon les lieux, tant de grosseur que de couleur. Les Russes et les Tartares les nomment *souroks*.

« L'hiver de cette année fut très-doux, relativement au climat; cependant on éprouva de temps en temps des froids excessifs. J'en pensai porter de tristes marques un jour que je courus en traîneau pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques personnes. Nous sortions d'auprès d'un poêle bien chaud; nous étions bien garnis de pelisses; nous n'avions mis que six minutes à faire le trajet: nous trouvâmes, en arrivant, une chambre bien chaude, et nous avions tous le nez gelé.

« Un homme qui a fait beaucoup d'observations de physique, principalement sur le baromètre, m'écrivit un jour que le mercure du lieu était gelé. Je me rendis chez lui sur-le-champ pour voir cette merveille qui me paraissait incroyable. Sa maison était plus éloignée de la mienne que celle où j'avais pensé laisser mon nez; cependant le froid ne me fit pas tant d'impression: ce qui d'abord me fit douter de la congélation qu'on m'annonçait. A mon arrivée, je vis en effet que le mercure n'était pas réuni, mais divisé en plusieurs petits cylindres qui paraissaient compactes, et je remarquai entre les globules du vif-argent de petites parcelles de glace. Il me vint aussitôt dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec du vinaigre et du sel, comme on fait ordinairement pour le nettoyer, ces gouttes glacées pouvaient provenir de ce qu'il n'avait pas été bien essuyé. Le maître du baromètre m'avoua que le mercure avait été lavé avec du vinaigre, mais que, pour cette circonstance, s'il avait été bien ou mal

essuyé, il n'en savait rien. Sur mon observation, le mercure fut ôté du baromètre, et si bien essuyé, qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable, on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis, pendant la continuation du froid et pendant toute la durée d'un autre, beaucoup plus vif, qui survint ensuite, on exposa du mercure à l'air dans des vases plats, bien ouverts et tournés au nord; mais on ne s'aperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation du mercure, comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats. De plus, les habitans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchait pas de celui qu'ils avaient essuyé dans certaines années : on raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel degré, qu'un vayvode, en allant de sa maison à la chancellerie, qui n'en était éloignée que d'une centaine de pieds, quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse, et qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvrait toute la tête, eut les mains, les pieds et le nez gelés, et qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Yakoutsk, le thermomètre marquait quelquefois 240 degrés au-dessous de zéro, selon la division de M. de Lisle : ce qui faisait environ 72 degrés de même au-dessous de zéro, selon le thermomètre de Fahrenheit. On juge bien que, sous un pareil ciel, les hommes sont souvent sujets à avoir des membres gelés :

voici les indices du mal et les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé n'a plus aucun sentiment; il n'y reste aucune trace de rougeur, et il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'apercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais au lieu de neige, on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps, et n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt est de bien frotter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Yakoutsk, et je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès; mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable, les frottemens avec la neige, avec l'eau froide et avec la laine, ne servent à rien. Il faut, dans ce cas, plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, et l'y tenir très-long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Yakoutes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache, ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même temps. On prétend que ce remède dissipe peu à peu l'inflammation du membre gelé, et lui rend la vie : il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Yakoutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent toutes

les parties dont on craint la congélation; et tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que le Suédois Strahlenberg a débitées sur leur compte; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Yakoutes ont des mortiers faits de fumier de vache, consolidés par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre et du sel.

« La manière de vivre des Yakoutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie, mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemple chez aucun autre peuple du monde : lorsqu'une femme yakoute est accouchée d'un enfant, la première personne qui entre dans l'yourte donne le nom au nouveau-né; le père s'empare du placenta, le fait cuire, et s'en régale avec ses parens ou ses amis.

« Quoique nous fussions las de voir des sorciers et des sortiléges, on nous parla d'une jeune sorcière, dont on racontait des prodiges, et M. Muller la fit venir; elle avoua d'abord qu'elle était sorcière, et nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état, avec le secours du démon, de se plonger un couteau dans le corps sans en être blessée le moins du monde. Le jour et l'heure pris pour ce grand spectacle, elle se rendit exactement à l'yourte où l'on devait se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie, qui furent longs,

après nous avoir fait entendre, par le seul organe de sa voix, les cris de différens animaux, elle se mit à converser familièrement avec les démons qu'elle seule voyait : nous l'attendions au coup de couteau ; on lui en donna un fort tranchant, et elle parut réellement se l'être plongé dans le corps ; de manière que la lame sortait de l'autre côté : elle opérait si adroitement le prestige, que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'était frappée, pour sentir si le couteau était effectivement dans le corps ; mais sans se déconcerter, elle me dit sur-le-champ que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois, et qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée, il fallait bien aller jusqu'au bout : nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain au soir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans son corps, tous les Yakoutes crurent le contraire ; ils s'imaginaient que les diables lui avaient ordonné de cacher la vérité du fait par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, et le coup de couteau fut mieux assené que la veille ; elle se le plongea réellement dans le ventre, et le retira plein de sang. Je tâtai la plaie, je l'en vis retirer un morceau de chair qu'elle se coupa, fit griller sur le charbon, et mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise et l'admiration des Yakoutes. La sorcière n'était nullement émue, et semblait n'avoir rien fait d'extraordinaire ; elle se

rendit à la maison de M. Muller, où elle était hébergée, mit sur la plaie un emplâtre de résine de mélèse avec de l'écorce de bouleau, et se banda le corps avec des chiffons. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, et par lequel elle déclarait : « Qu'elle « ne s'était jamais enfoncé de couteau dans le corps « avant d'avoir travaillé devant nous; que son in- « tention même d'abord n'était point d'aller jusque- « là, qu'elle s'était seulement proposé de nous « tromper, aussi-bien que les Yakou.. s, en faisant « glisser adroitement le couteau entre la peau et « la robe; que les Yakoutes n'avaient jamais douté « de la vérité du prestige, mais que nous l'avions « trop bien observée; qu'au reste, elle avait en- « tendu dire à gens du métier que, quand on se « donnerait effectivement un coup de couteau, on « n'en mourrait pas, pourvu que l'on mangeât un « petit morceau de sa propre graisse; qu'elle s'en « était souvenue la veille, et qu'elle s'était armée « de courage pour ne pas décréditer son art devant « nous; que maintenant, qu'on l'engageait aimable- « ment à dire la vérité, elle ne pouvait cacher que « jusqu'alors elle avait trompé les Yakoutes pour « mettre son art en réputation. » Sa plaie, qu'elle ne pensa que deux fois, fut entièrement guérie le sixième jour, et vraisemblablement sa jeunesse contribua beaucoup à cette prompte guérison. »

On vient de dire que la jeune sorcière signa sa déclaration; c'est ce qui mérite d'être expliqué. Les

Yakoutes n'ont point d'écriture particulière, et ne se servent non plus de celle d'aucune autre nation; chacun se choisit un caractère dont il se sert au besoin, lorsqu'il s'agit d'attester par écrit quelque chose : l'interprète, qui signe en même temps, certifie que ce caractère est celui du Yakoute qui parle dans l'acte, et que son intention a été fidèlement conçue dans cet écrit : ces caractères ne sont pas réguliers; ce sont toutes sortes de figures arbitraires.

C'est à Yakoutsk que nos voyageurs devaient trouver toutes les commodités nécessaires pour se transporter au Kamtschatka ; mais malgré les ordres du sénat de Pétersbourg, qui apparemment avait peu de puissance dans un tel éloignement, la chancellerie d'Yakoutsk ne leur fournit ni bâtimens, ni équipages pour pouvoir se rendre à Okhotsk, d'où l'on s'embarque sur la mer du Kamtschatka ; ils résolurent donc de prendre la route de Pétersbourg. « Considérant qu'il y avait déjà quatre années que nous étions partis de Pétersbourg, tandis qu'on nous avait fait espérer que notre voyage ne durerait en tout que cinq ans, nous comprîmes que, quand tout réussirait à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au Kamtschatka, il y aurait déjà cinq ans d'écoulés, et qu'il fallait compter encore au moins deux ans pour le retour, outre le temps de notre séjour dans cette presqu'île. Nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la

Sibérie. M. Muller et moi nous prîmes les arrangemens nécessaires pour notre départ de Yakoutsk. »

A l'occasion d'un exilé, nommé *Glasimoff*, qui avait établi à Tayouoskaia une fabrique d'eau-de-vie, Gmelin remarque que ces sortes de gens font quelquefois fortune dans leur exil. La plupart sont des gens ruinés et accablés de dettes à la charge de la couronne. Quand on les relègue en Sibérie, on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie pour pouvoir subsister; et quiconque a quelque sentiment d'honneur, trouve encore plus d'occasions en Sibérie qu'en Russie de vivre honnêtement et de rétablir ses affaires; en sorte que, pour quelques-uns, surtout pour ceux qui ont l'amour du travail, cette contrée devient une terre de promission; mais il paraît que cette remarque ne peut regarder que les hommes de commerce.

Quand Gmelin passa à Oust-koutzkoi-ostrog, les habitans lui apprirent, comme une nouveauté, que les geais avaient hiverné chez eux. Cependant ces oiseaux, quoique ennemis du froid, se risquent jusqu'au-delà du 59e degré de latitude septentrionale; et si l'on n'en voit point, ni à une certaine hauteur du Léna, ni dans le district de Mangaséa, ni dans toute l'étendue comprise entre Oust-koutzk jusqu'à l'Océan oriental, près d'Okhotsk, ni le long de la mer Glaciale, jusqu'au-delà du cap de Tschoukttchi, on en retrouve au Kamtschatka : ce qui permet de douter que ce soit toujours le degré de froid qui les écarte, ou la température de l'air

qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

« Au passage des cataractes d'Angara, les Cosaques qui nous conduisaient trouvèrent une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, et qui lui ressemblait en effet, tant par les feuilles que par les fleurs. Ils en mêlèrent les feuilles et la racine avec d'autres herbes qu'ils faisaient cuire pour les manger, et se trouvèrent tellement ivres ou étourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient : c'était de la jusquiame. Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la bière, ou qu'on les a laissé fermenter avec cette liqueur, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou; il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit ; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés, que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques. Il prendra, par exemple, une paille pour une poutre énorme, une goutte d'eau pour une rivière, et ainsi du reste. Partout où il marche, il s'imagine rencontrer des obstacles insurmontables; il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable et prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante pour se jouer des tours les uns aux autres, et les négocians russes en emportent, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, un remède souverain contre les hémorrhoïdes fluentes.

« Les glaces de la mer fondent presque toujours

dans le même temps que l'Yénisséï dégèle à son embouchure, ce qui arrive communément vers le 12 juin. La mer est bientôt nettoyée, lorsqu'il souffle des vents de terre qui chassent les glaces. Une circonstance remarquable, c'est que même après que les vents de terre n'ont pas cessé de souffler pendant quinze jours, on retrouve encore de la glace sur le bord de la mer, quand les vents de nord et de nord-ouest ont soufflé seulement pendant vingt-quatre heures, sans même être violens : ce qui semble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée, et que le froid doit provenir ou d'une grande île ou d'un continent, et de la mer Glaciale. Cette dernière conjecture paraît confirmée par les navigations que les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au 78ᵉ degré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvaient pas pénétrer plus loin, à cause des glaces.

« Si la mer se dégèle tard, elle gèle de bonne heure. Vers la fin du mois d'août, on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée. Il ne faut, avec le calme, qu'un froid médiocre pour qu'elle soit couverte de glace dans un quart d'heure; mais quand elle est gelée de si bonne heure, il n'est pas sûr non plus, pendant tout l'automne, qu'elle reste ainsi jusqu'à l'hiver. Quoi qu'il en soit, il est certain que la mer ne se gèle jamais plus tard que le premier octobre, et qu'ordinairement elle se gèle plus tôt.

« Il pleut rarement dans le printemps à Yéniseik; et pendant l'été, le ciel y est presque toujours serein. Le tonnerre y est aussi fort rare, et l'on ne connaît point du tout les éclairs. En automne, il y a des brouillards continuels, et les murs des maisons et des cabanes distillent sans cesse dans l'intérieur l'humidité dont ils sont imprégnés; en hiver, il y a de fréquentes tempêtes.

« Depuis le commencement d'octobre jusque vers la fin de décembre, on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux espèces. Dans l'une, il paraît entre le nord-ouest et l'ouest un arc lumineux, d'où s'élèvent, à une hauteur médiocre, quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc, quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espèce, il paraît d'abord au nord et au nord-est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu, et occupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élancent avec beaucoup de rapidité, et couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir. C'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis et de saphirs, déployé dans toute l'étendue du ciel. On ne saurait imaginer un plus beau spectacle; mais quand on voit pour la première fois cette aurore boréale, on ne peut la regarder sans effroi, parce qu'elle est accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un grand feu d'artifice. Les animaux mêmes en sont,

dit-on, effrayés. Les chasseurs qui sont à la quête des renards blancs et bleus, dans les cantons voisins de la mer Glaciale, sont souvent surpris par ces aurores boréales. Leurs chiens en sont épouvantés, refusent d'aller plus loin, et restent couchés à terre en tremblant, jusqu'à ce que le bruit ait cessé; cependant ces effrayans météores sont ordinairement suivis d'un temps fort serein. »

On n'avait depuis long-temps aucune nouvelle de M. de La Croyère : les trois professeurs, depuis leur séparation, avaient presque toujours suivi des directions opposées qui les éloignaient de plus en plus les uns des autres. On reçut enfin de lui une lettre qui marquait : « Que vers la fin d'août 1737, il était parti par eau d'Yakoutsk, et qu'il avait eu le bonheur d'atteindre Simovie, situé à plus de douze cents verstes au-dessous d'Yakoutsk. Il semblait, disait-il, que le ciel et la terre fussent conjurés contre lui, qu'ils eussent suscité tous les élémens pour le traverser de toutes les façons imaginables dans les entreprises qu'il avait formées pour l'accroissement des sciences, au mépris même de sa vie. Le ciel avait été presque continuellement couvert de nuages, et le grand froid avait gâté tous ses instrumens météorologiques; en sorte qu'il ne lui restait plus aucun de ses meilleurs thermomètres, les ayant tous emportés avec lui, pour n'en pas manquer dans des lieux où il comptait pouvoir surprendre le froid presque à sa véritable source. Il ajoutait que, voulant savoir jusqu'à quelle profon-

deur la terre était gelée dans ce rigoureux climat, il s'était servi de la houe; mais que la terre, pour éluder ses recherches, avait pris la dureté du marbre; qu'elle ne s'était laissé pénétrer en aucun endroit, et que les plus forts instrumens de fer s'étaient brisés sous les efforts redoublés des plus robustes travailleurs; qu'il n'avait pas, en août, trouvé l'eau plus docile qu'au commencement de février. Ayant fait creuser la glace jusqu'à l'eau courante, pour voir si l'eau, dans ces cantons, sans perdre sa fluidité, était susceptible d'un plus fort degré de froid que dans les pays où le point de la congélation est à 150 degrés, selon la division de de Lisle, son frère, et à 32 degrés, suivant la division de Fahrenheit, il avait suspendu dans ce trou le seul thermomètre qui lui restait, et que dix ou douze minutes après, tout au plus, le thermomètre était engagé dans trois pouces dix lignes de glace, et si fortement pris, qu'avec toutes les précautions qu'il mit en usage pour le détacher de ce ciment glacial, il n'avait pu l'en retirer que par pièces; que le froid alors était si vif, qu'il ne pouvait tenir sa main l'espace de dix minutes au grand air sans risquer de l'avoir gelée; que pendant tout le temps qu'il avait séjourné dans ce canton-là, les vents avaient soufflé du nord-ouest et du nord-nord-est; qu'on ne voyait ni ciel ni terre, lorsque le vent venait tout à coup à changer de direction, et qu'il amenait souvent une si forte poussière de neige, qu'en la voyant, on aurait dit que tout l'air était

converti en neige, que le feu même, dont on pouvait espérer au moins plus de service, lui avait quelquefois refusé les secours qu'il en attendait, ayant eu souvent les doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air, dans ces climats glacés, avait été si mauvais pendant son séjour, qu'environ la moitié des habitans, quoique indigènes, avaient péri par des maladies épidémiques. »

En 1722, Pierre-le-Grand ordonna à tous ceux qui pourraient trouver quelque part des dents de mammouth, de s'attacher à les ramasser, ainsi que tous les autres ossemens de cet animal, de les conserver le mieux qu'il serait possible, et de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie, et principalement à Yakoutsk. En conséquence, il se fit de tous côtés beaucoup de recherches, qui procurèrent au cabinet impérial de Pétersbourg des têtes, des dents et des ossemens, tant du prétendu mammouth que d'autres animaux inconnus.

Gmelin conjecture que les prétendus os de mammouth, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœuf, inconnue ailleurs, et qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste, ces os d'éléphans se trouvent non-seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, et surtout dans les parties méridionales, comme dans les cantons supérieurs de l'Irtich, du Tom et du Léna, mais

encore en plusieurs endroits de la Russie, et même de l'Allemagne, où ils sont connus sous le nom d'*ivoire fossile.* Ces sortes d'os, qu'en certains pays on prend pour des cornes, et en d'autres pour des dents, se sont, dit-il, amollis dans les climats un peu chauds, et changés en ivoire fossile; mais dans les contrées où la terre est continuellement gelée, comme dans les cantons inférieurs des fleuves qui se rendent dans la mer Glaciale ou sur les bords des lacs d'eau douce qui ne sont pas fort éloignés de cette mer, ces mêmes os sont souvent si frais, qu'Isbrandz Ides, et depuis Muller, de qui d'autres ont copié cette fable, disent qu'on en trouve d'ensanglantés; et comme en matière de fiction les hommes amis du merveilleux ne restent jamais en chemin, pour rendre raison du sang que l'on croyait voir sur ces os, on a prétendu que le mammouth de la Sibérie vivait sous terre, qu'il y mourait même quelquefois, et se trouvait tout inhumé. Muller décrit ainsi le mammouth : « Cet animal a, dit-il, quatre ou cinq aunes de hauteur, et environ trois brasses de longueur; sa couleur est grisâtre, sa tête fort longue et son front très-large. Il lui sort des deux côtés, au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue et croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, et de se rétrécir en un plus petit volume. Ses pates ressemblent par leur grosseur à des pates d'ours. » Isbrandz Ides est assez sincère pour avouer que, de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal,

il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammouth vivant. Quant aux os fossiles qui ressemblent à ceux de l'éléphant, on ne saurait douter qu'ils ne soient réellement des dépouilles de cet animal. Si l'on n'hésite point à reconnaître pour de vrais monumens de l'antiquité toutes ces médailles que l'on déterre de temps en temps, pourquoi refuserait-on de croire à tous ces os d'éléphans? Ces os, pour adopter ici l'expression de Fontenelle, sont des médaillons bien plus anciens, et plus certains peut-être encore que toutes les médailles grecques et romaines. Ces monumens répandus par toute la terre sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a subie autrefois. Les éléphans, continue Gmelin, pour éviter leur destruction, se sont apparemment dispersés de toutes parts. Quelques-uns ont pu, après leur mort, avoir été transportés fort loin par les seules inondations ; ceux qui, dans leur fuite, se sont trop écartés vers le nord, ont succombé nécessairement à la rigueur du climat ; d'autres, sans avoir été si loin, ont été noyés dans les eaux, ou sont péris de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle, et par une suite des seules lois naturelles, nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes, dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable ; mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par là. Les Woodward et les Scheuchzer, en voulant tout rap-

porter au déluge universel, et ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières, ont également passé le but. L'italien Moro prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. Théophraste, Pline, Agricola, Libanius, et quelques autres naturalistes, ont prétendu que l'ivoire fossile croissait dans la terre. Ce sentiment, selon Scheid, est aussi absurde, aussi contraire à la nature et à toutes ses lois connues, que si l'on soutenait que les animaux végètent et sortent de la terre comme des champignons; mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont, et que ce sont des os d'éléphans. La grosseur de ces os varie. Gmelin rapporte qu'il y a des dents d'éléphans qui ont jusqu'à dix pieds de longueur, et qui pèsent cent, cent quarante et cent quarante-huit livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui, selon Strahlenberg, avait été vu par le peintre russe Remesoff, sur le lac Tschana, ne pouvait être, selon lui, que celui d'un éléphant (1). La conservation de ces ossemens, dans les cantons voisins de la mer Glaciale, n'est pas plus surprenante que ce que

(1) Cette assertion n'est-elle pas un peu hasardée? Les proportions connues des plus gros éléphans ne nous permettent pas de croire qu'il puisse y en avoir de trente-six aunes. Ne pourrait-ce pas être un autre animal? N'y a-t-il pas des races éteintes? Et avant tout, est-il certain qu'on ait vu un squelette de trente-six aunes?

La Peyrère rapporte du Groënland, que les morts, après trente ans, y sont aussi blancs et aussi frais que s'ils étaient morts depuis un instant. C'est à l'incorruptibilité causée par le froid excessif qu'il faut attribuer la raison pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire et ceux que l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie. Il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres, ou qui jaunissent par la suite; d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos, et d'autres qui sont d'un bleu tirant sur le noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace, qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujètes à s'altérer aussi, et même à prendre d'autres couleurs, suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il serait donc à souhaiter, selon Gmelin, que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie, avec autant de certitude que l'on reconnaît l'animal à qui appartient les prétendus os de mammouth. A l'égard de ceux qui paraissent indiquer un animal du genre des bœufs, cet animal ne serait-il point, par hasard, le bœuf musqué, que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale? Ces animaux sont plus petits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable.

Les recherches ordonnées par Pierre I[er], procurèrent beaucoup de curiosités de ce genre. Un Slouschivie d'Yakoutsk trouva dans la terre, aux envi-

rons de l'Indighirsk, une corne torse provenant du narvhal. Ces cornes, reconnues depuis pour des dents, étaient anciennement fort estimées avant qu'on eût découvert que c'est la dépouille d'un animal marin. La corne, ou plutôt la dent du narvhal, a été prise long-temps pour la corne de la licorne, animal fabuleux ou dénaturé, soit par l'ignorance des hommes, soit par une équivoque de nom, telle qu'il s'en est trouvé dans toutes les anciennes langues. On faisait autrefois dans la médecine un cas singulier de cette corne; on croyait qu'elle résistait à tous les poisons, quels qu'ils fussent, et qu'elle guérissait infailliblement les maladies contagieuses. Eh! qui n'en serait presque convaincu en lisant les seuls témoignagnes des médecins d'Augsbourg, qu'a ramassés Wormius dans son Traité de la Licorne.

En 1741, on trouva près d'Anadirskoïostrog, dans une terre marécageuse, une de ces dents qui pesait onze livres, et qui fut envoyée à Irkoutsk. La question est de savoir si cette dent était venue là de la même façon que les os d'éléphans épars dans la Sibérie. Gmelin pense que l'Anadir, l'un des fleuves du pays qui se rendent dans la mer Glaciale, peut, avec le reflux, avoir apporté quelques-unes de ces dents, que l'animal quoique étranger dans cette mer, y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion, c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer Glaciale s'est étendue autrefois bien plus loin au

sud qu'elle ne l'est à présent. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer, et fort avant dans les terres.

Les morses sont fort communs vers la pointe de Schalaghinskoi, chez les Tchouktchis, qui garnissent de leurs plus grosses dents le dessous des traîneaux, et qui des dents moyennes font des couteaux, des haches et d'autres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet endroit jusqu'à l'Anadir, puisque toutes les dents de morses, dont on fait commerce à Yakoutsk, viennent d'Anadirskoi. Il y a de ces mêmes animaux à la baie d'Hudson, dans l'île Phélipeaux, dont les dents, d'une aune de longueur, sont aussi grosses que le bras, et donnent d'aussi bon ivoire que la dent d'éléphant. Les dents de morses se vendent au poids en Sibérie. La pointe et la croûte extérieure, tout autour, sont si blanches et si dures, qu'elles surpassent même l'ivoire par leur blancheur et leur dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux d'échecs. En France, en Angleterre, en Allemagne, on en fait des dents postiches. La partie marbrée de ces dents qui s'étend depuis leur racine jusque près de la pointe, est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on choisit pour garnir les petits coffres d'Yakoutsk et différens autres ouvrages.

Je n'ai pas entendu dire, observe Gmelin, que dans les cantons d'Anadirskoï-ostrog on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des morses pour avoir

de leurs dents; et cependant il en vient une grande quantité. Suivant le rapport qu'on me fit, les gens du pays trouvent ces dents sur la côte, à la basse mer, et par conséquent ils n'ont pas besoin de tuer auparavant l'animal. Il faut donc, ou que les morses refassent leurs dents en certaines saisons de l'année, et qu'ils choisissent certains endroits de la mer pour y déposer celles qu'ils quittent, ou qu'ils perdent leurs dents par hasard, et peut-être en se battant entre eux, ou qu'on les trouve après leur mort. J'ai appris des Cosaques d'Yakoutsk, continue Gmelin, qu'il y a pareillement chez les Tchouktchis certains endroits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité, que non-seulement ils en font toutes sortes d'ustensiles, mais qu'ils en forment des amas considérables pour en faire des offrandes à leurs dieux; en quoi ils ressemblent beaucoup aux Lapons qui font le même usage de leurs os de rennes.

Gmelin ayant fait beaucoup de recherches sur la chasse des rennes et sur celle des renards blancs et bleus, rapporte, sur la foi des chasseurs, que ceux-ci s'éloignent souvent de leurs habitations à la distance de quarante, de cinquante et de cent verstes, pourvu qu'ils aient quelque espérance de faire une bonne chasse : ainsi ces sortes de chasses sont de vrais voyages. Dans l'hiver, où elles sont plus fréquentes, il s'élève quelquefois des tempêtes si furieuses, qu'on ne voit point devant soi les moindres traces de chemin, et qu'on est forcé

de rester dans l'endroit où l'on se trouve jusqu'à ce que l'ouragan soit passé. Comme chaque chasseur est pourvu d'une petite tente qu'il porte partout, pour lui et pour son chien, il la dresse alors et se met à couvert des injures du temps. Aucun ne s'expose, à ces longues traites, sans avoir des vivres pour quelques jours; et quand la tempête dure trop long-temps, ils diminuent chaque jour quelque chose de leur portion, pour en prolonger la fin. Ces chasseurs sont encore munis chacun d'une boussole, pour pouvoir retrouver leur chemin, quand les ouragans en ont confondu les traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables, ils ont une sorte de chaussure avec laquelle ils glissent sur la neige sans y enfoncer. La boussole que vit Gmelin était de bois, et l'aiguille aimantée marquait assez bien : elle indiquait huit vents principaux qui avaient chacun leur nom. Les autres vents y étaient marqués, sans être désignés nommément; les autres rumbs ou vents intermédiaires étaient distingués par des lignes ou des points.

A Mangaséa, sur un bras de l'Yeniseï, le soleil était fort chaud, et dès le 14 juin il n'y avait plus aucune trace de neige, ni dans les rues, ni dans les champs. L'herbe venait à vue d'œil. Le 15, on vit fleurir des violettes jaunes, qui ne viennent guère que sur les montagnes de Suisse et sur quelques autres aussi élevées. Ici, ces violettes croissaient en quantité sur un terrain bas entre les buissons. L'herbe, à la fin du mois de juin, avait

un pied, et dans quelques endroits, jusqu'à un pied et demi de hauteur. Depuis le 11, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour et la nuit pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi par un temps couvert dans les pays plus méridionaux. Pendant toute la nuit, le soleil était visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir entièrement le disque du soleil; mais en montant sur la tour, qui n'était pas même fort haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment regarder cet astre sans en être ébloui : les rayons ne commençaient à se rendre bien sensible qu'à plus de minuit passé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit Gmelin, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne d'eux n'avait vu, et que, selon toutes les apparences, ils ne devaient jamais revoir. On se mit à table dans la rue, le visage tourné au nord; tout le monde fixait le soleil, sans en détourner un instant les yeux, et l'on changeait de situation à mesure que cet astre avançait. On jouit de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenait insensiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder.

Gmelin ayant avec lui un interprète fort versé dans les différens idiomes des Tartares, voulut avoir une idée de la musique et de la poésie de ces peuples. Après avoir fait chanter devant lui quelques

chansons des Bratskis et des Katchinzis, des Kamachinzis et des Kotovzis, il en fit noter une de chaque nation, en fit copier quelques-unes, et se les fit expliquer. Voici une chanson des Bratskis.

Kemnikhe borgossine nakholchadsi baineze,
Kollebakhem beemmene arikhin do galsaba,
Dallanaien adon doni zara serdi belele,
Abe tone baritsche koogotschine, mordonai,
Urtu zakhai termedene epzinoulam kou-yagbe:
Edsche tone baritsche koogotschine, mordonai,
Baron tala ollotone yerensibe belele.
Abe tone gargaidsche koogotschine, mordonai.

TRADUCTION.

Là, sur le lac, se promènent des roseaux agités,
Et moi, jeune homme, je suis terrassé par l'eau-de-vie.
Parmi cinq fois trente chevaux, il en est un de couleur de renard (c'est-à-dire roux).
Père, prends-le; le fils monte ce cheval.
Dans le coin, derrière la grille, est, parmi les hardes, une ceinture rouge;
Mère, donne-la moi; le fils monte à cheval.
Près de la porte, dans le coin, il y a soixante flèches;
Père, donne-les moi; le fils monte à cheval.

Chanson des Katckinzis.

C'est une veuve dont le mari a été tué qui parle : elle feint que son esprit est entré dans une canne.

1. *Koulge touschken hoghing di der oi senem, Djenargousch!*
2. *Koroub ater merghing di der oi senem, Djenargousch!*
3. *Dischinnaimnang kalbas olbang oi senem, Djenargousch!*
4. *Dschevarlirghe barbasogan, oi senem, Djenargousch!*

5. *Chantetourghe outschedarbem, oi senem, Djenargousch!*
6. *Kartagousch touschei derben, oi senem, Djenargousch!*

TRADUCTION.

Sur le lac il s'est abattu une canne de Mars, ô mon cher Djenargousch!
Si je l'avais vue, je l'aurais tirée, elle était à moi, ô mon cher Djenargousch!
Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher Djenargousch!
Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher Djenargousch!
Je prendrais mon vol dans les airs, ô mon cher Djenargousch!
Si je pouvais voler comme un épervier, ô mon cher Djenargousch!

Ces chansons paraissent fort simples, comme les mœurs de ceux qui les chantent; elles disent peu de choses, parce qu'ils ont peu d'idées : mais on voit que l'usage des refrains, si anciens dans les chansons, s'est établi naturellement partout.

Il y a une espèce de moutons sauvages, nommés en langue mongole *argali*, qui se trouvent dans les cantons méridionaux et montagneux au-delà de l'Irtich, tant au sud-ouest, vers la Kalmoukie et le long du Boutchourma, que vers l'orient dans les montagnes de l'Obi, de l'Ieniseï, du lac Baikal, même jusqu'à la mer et au Kamtchatka. Ces animaux sont si estimés dans cette presqu'île, et dans les îles voisines, que, quand on veut désigner un mets excellent, on dit qu'il approche, pour le goût, de la graisse de ces animaux.

Ils sont extrêmement vifs : qualité qui semble les exclure de la classe des moutons. L'argali, par sa forme extérieure, c'est-à-dire par la tête, le cou, les jambes, et la queue qu'il a très-courte, ressemble au cerf, si ce n'est qu'il est encore plus farouche. Les plus gros argalis sont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit Gmelin n'était guère âgé que de trois ans suivant l'estime des chasseurs, et cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur était d'une aune et demie de Russie, et sa longueur, depuis la naissance des cornes, était d'une aune trois quarts. Ses cornes sont placées au-dessus des yeux; elles se courbent d'abord en arrière, reviennent ensuite en avant, et forment plusieurs circonvolutions comme celles de nos béliers. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays, toute sa force consiste dans ses cornes. Les béliers de cette espèce se battent souvent, et quelquefois avec tant d'acharnement, qu'ils se brisent ou s'abattent les cornes; c'est ce qui fait qu'il n'est point rare d'en trouver dans la steppe, dont l'ouverture près de la tête est assez grande pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la force qu'il faut pour abattre une corne qui, tant que l'animal est vivant, augmente continuellement d'épaisseur, de longueur et de dureté. Une de ces cornes bien venue, mesurée selon sa courbure, a jusqu'à deux aunes de longueur, pèse entre trente et quarante livres de Russie, et à sa naissance, a deux pouces ou deux pouces et demi d'épaisseur. Les cornes de

l'argali, vues par Gmelin, était d'un jaune clair; mais plus l'animal vieillit, plus ses cornes brunissent. Ses oreilles sont pointues, assez larges, et il les porte fort droites; il a le pied fourchu, les jambes de devant hautes de trois quarts d'aune, et celles de derrière un peu plus. La couleur de tout le corps est grisâtre et mêlée de brun. Il a le long du dos une raie jaune ou rousse, et la croupe, le dedans du pied et le ventre marqués de la même couleur. Cette couleur dure depuis le commencement d'août, pendant l'automne et l'hiver, jusqu'au printemps, et à l'approche de cette saison, l'animal mue et devient partout d'une couleur fauve. Sa seconde mue arrive vers la fin de juillet. Les femelles sont plus petites, et quoiqu'elles aient des cornes, ainsi que les béliers, ces cornes sont très-minces en comparaison de celles que l'on vient de décrire, et elles ne grossissent guère avec l'âge; lorsqu'on le prend jeune, il s'apprivoise.

Le canton de Tassévskoï-ostrog, sur la rive droite de l'Oussolka, est sujet à de violens orages; mais de mémoire d'homme, on n'en essuya jamais de semblable à celui qui, le 27 mai 1739, désola ce pays. On vit deux nuages chargés d'eau, l'un venant du midi, l'autre de l'ouest, se réunir, et ne former bientôt qu'une seule nuée, qui, en s'élevant, prit la forme d'une colonne. Cette nuée était extrêmement sombre dans toute sa circonférence, mais transparente au milieu comme le mica, ou verre de Moscovie. Dans le même temps on entendit retentir

l'air d'un sifflement et d'un bruit affreux : un épais tourbillon de poussière répandit une telle obscurité, qu'on ne voyait pas devant soi. L'ouragan ne dura pas plus d'uu demi-quart d'heure; mais il fit dans ce peu de temps les plus grands ravages. Un petit bois, d'environ cent brasses de largeur, fut entièrement rasé; le vent en avait déraciné tous les arbres : de gros mélèses très-sains et très-hauts avaient été enlevés de terre, et portés les uns à la distance d'une verste, d'autres plus loin, et d'autres à un tel éloignement, qu'on n'a jamais pu les retrouver. Deux acres de terre, qu'un Cosaque avait ensemencés de seigle, furent couverts des arbres que le vent y avait jetés. On remarqua que les seuls arbres que l'ouragan avait épargnés étaient des arbres faibles et pourris qui se trouvaient au milieu des autres. Personne ne put observer ce qui se passa pendant l'orage, ni la direction que suivait le vent, parce que chacun était rentré chez soi, et qu'on se cachait même sous les bancs ou sous le plancher, soit pour se mettre à l'abri des accidens, soit pour n'en pas être témoin. Le vent découvrit beaucoup de maisons, et en emporta la couverture : il en abattit même un grand nombre, dispersa le blé des magasins et des granges, brisa ou enleva une infinité d'ustensiles et de meubles, enfin saccagea toute la contrée, et fit seul autant de désordres qu'en aurait pu faire la horde la plus nombreuse et la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, et dans leqnel était un enfant, fut

d'abord couvert de poussière, puis environné de toutes parts des poutres de la maison, qui s'était entièrement écroulée, sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne, qui se trouvait alors dans le bain avec ses enfans, fut blessée par la chute d'une planche; mais quoique le bain fût presque entièrement détruit, les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux et d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route, près de Tassevskoï-ostrog, fut enlevé de son cheval, et jeté à plus de vingt brasses; heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air, il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jeté bien plus loin. Le sang lui sortait par la bouche, les oreilles, le nez, les yeux, et il eut le front enfoncé; son cheval fut jeté loin de lui presque en aussi mauvais état. Une jeune paysanne qui, pendant l'orage, était sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent et jetée à la distance de cinq brasses, couverte de tous côtés des poutres que l'ouragan avait arrachées des maisons, et dangereusement blessée.

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on reçut les dépositions de tous ceux qui avaient souffert quelque dommage. C'est de là que Gmelin tira sa narration.

Suivant une tradition des Tartares qui habitent les déserts, trois familles de castors étaient établies

il y a environ un siècle, sur les îles de Bobrovies, dans la rivière de Mana; ce qui peut faire conjecturer qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie. On dit presque partout qu'il y avait autrefois des castors. Comme il était fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières et quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer. Ainsi l'on a totalement détruit un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme, et qui pouvait lui devenir très-utile. On en trouvait encore dans les cantons supérieurs de l'Yéniseï et sur l'Obi, mais le nombre en diminuait tous les jours. On a donc presque éteint la race de l'animal le plus doux et le plus admirable, tandis que tout fourmille d'animaux cruels et voraces, d'oiseaux de proie, d'ours, de gloutons et de loups.

Le glouton ou goulu est un animal très-méchant, qui ne sort que pour piller, et qui ne vit que de proie. Cet animal se tient caché sur les branches, dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim ou un lièvre; il s'élance alors tout à coup comme un trait, fond sur sa proie, et la saisit avec ses dents au milieu du corps: il continue de le déchirer jusqu'à ce que l'animal ait cessé de vivre; ensuite il le mange tout entier, avec la peau et le poil. Un vayvode, qui gardait dans sa maison un goulu, pour son plaisir, le fit un jour jeter dans l'eau, et lâcha deux chiens après

lui. Le goulu en saisit un par la tête, le plongea dans l'eau, et l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur-le-champ à l'autre, qui certainement aurait eu le même sort, sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes, ce qui donna de l'embarras au goulu, et au chien le temps de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit est confirmée par tous les chasseurs, avec cette seule différence que, selon quelques-uns, le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, et que le tenant une fois par le cou, il en est bientôt le maître. A l'égard des cerfs, on assure qu'il n'en attaque guère au-dessous ni au-dessus d'un an. Il préfère le renne et le porte-musc; mais il dévore également toute espèce d'animal vivant ou mort.

Gmelin questionna souvent des gens qui passaient les jours et les nuits parmi les bêtes sauvages, pour savoir d'eux s'il est bien vrai que le glouton se mette entre deux arbres fort serrés, pour faire sortir, par la pression, les excrémens qui le surchargent, et faire place à de nouvelle nourriture : personne n'a pu lui confirmer ce fait, qui a bien l'air d'une fable.

Gmelin, à son retour à Krasnoyarsk, trouva une lettre d'Irkoutsk contenant la relation d'un affreux tremblement de terre, arrivé le 6 décembre 1737, dans le pays des Kouriles et dans les îles voisines. Cette relation était datée d'Okhotzk, du 28 no-

vembre 1738. Elle portait que plusieurs rochers sur les bords de la mer avaient été brisés en morceaux; que les secousses du tremblement avaient été senties sur la mer même; qu'on y avait vu divers météores de feu qui s'étendaient fort loin; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étaient bâtis sur des pilotis, avaient été renversés; que les eaux de la mer s'étaient horriblement gonflées, et jusqu'à la hauteur de trente brasses audessus du niveau des autres eaux; que la mer avait jeté des pierres du poids de cent livres et davantage, jusque dans l'intérieur des terres; que les flots avaient non-seulement entraîné les magasins des idolâtres, mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la chasse des castors et des autres animaux marins du Kamtchatka, et que chez les Kouriles, ainsi que dans les îles voisines, il n'était presque point resté de bateaux ni de filets de pêcheurs.

Cependant la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre. Le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti, est Krasnoyarsk; mais ils ont été rares, ou peu sensibles. Les plus fréquens et les plus forts sont arrivés à Irkoutsk; on y a vu tomber quelquefois des cheminées, et les cloches se faisaient entendre. Il y en a eu à Bargousink, à Selinghinsk, à Nertschinsk, à Argounsk, et dans tous les endroits intermédiaires, ainsi que sur le lac Baïkal et aux environs. Au reste, ces tremblemens de terre arrivent dans tous les temps

de l'année : celui de la province d'Argounsk, dont on a parlé, est périodique, puisqu'il arrive tous les printemps. Ils sont fort rares sur le Lena et sur la Nischnaia-tongouska.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie semblent tirer leur source des terrains qui sont au-dessous et aux environs du lac Baïkal. 1°. On ne les sent bien que dans les environs de ce lac ; 2°. ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac que plus loin ; 3°. il y a des sources de soufre autour du lac Baïkal comme dans le voisinage de Bargousinsk, sur le lac même près du ruisseau Tierka, d'où l'eau sort toute chaude, et sur le ruisseau Kabania. Le lac Baïkal, dans les environs de la rivière de Bargousinsk, jette aussi beaucoup de naphte, que les habitans brûlent dans les lampes.

L'interprète tartare que Gmelin avait laissé à Krasnoyarsk, pendant son voyage sur la Mana, voulut le régaler à son retour de quelques chansons tartares qu'il s'était procurées. Gmelin en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares font le plus de cas, et qu'ils chantent le plus volontiers.

I.

Chanson des Tartares de Sagai.

Agatem Djilne berkou tsack, zona idou,
Agar la souga salkisten, zona idou
Ol ber salna kess besem
Balkhem og bargai khölloutschen

Atteck la bene tingnet keng.
Al kem neng da hotschire
Agaber toungma derbetken.
Al bot bengneng eschege.

TRADUCTION, *vers pour vers.*

Le crin d'un cheval est épais,
Sur la rivière qui coule je veux faire un radeau;
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau,
Je soumets ma tête à l'esclavage.
Le cheval (entier) et la jument sont venus des deux côtés
De la rivière où sont les fleurs de sel.
Le grand et le petit frère rôdent
A la porte du vayvode.

Cette chanson n'est pas fort claire; mais quand on demandait à l'interprète d'y donner au moins quelque sens, il répondait que le caractère de la chanson tartare était toujours d'être énigmatique. Il ajoutait seulement que celle-ci avait été faite pour une fille amoureuse qui avait donné un rendez-vous à son amant dans un endroit où la terre produisait des fleurs de sel, et que le cheval qu'elle montait avait une forte crinière.

II.

Chanson des Tartares tchatzki.

Aï Oesol, Oesol, Oesols emme osolkhari kou si mele
Kousimbile ankhaschemme da Oesokhe gealder den
Kouschoun outikher ousche khada torna touscher touschaka,

Orous borat dja-a seda oi gakire tjetscheder
Oi neschbolgan djan anma da ib ga leb nansandak.

TRADUCTION.

Chez Oesol, Oesol, Oesol, j'ai les regards attentifs.
Oesoche t'a donné ses yeux et ses sourcils,
Moi, Corbeau, je veux voler loin, *pour voir* si la grue tombera dans le filet.
Tandis que les Russes et les Bourœtes ennemis
Se massacrent dans la vallée,
En badinant *avec toi*, mon cœur, je te prendrais dans l'yourte, et je t'emmènerais au plus vite.

Cette seconde chanson est l'ouvrage d'un Tartare amoureux d'une fille dont le père ne pouvait la souffrir. Un des plus forts gages de l'amour chez les Tartares, c'est de se donner réciproquement ou de se promettre les yeux et les sourcils.

Un soir, vers les huit heures, on se rendit près du Djvolych, ruisseau qui se jette dans la Kiya, Ses bords étaient fort élevés et couverts d'une herbe épaisse et si haute, que Gmelin ne trouvait point d'endroit pour poser sa tente. Il ordonnait donc aux gens de sa suite de couper l'herbe et de nettoyer la place, lorsque l'interprète tartare, surpris d'un pareil ordre, pria le professeur de le laisser faire. Il choisit aussitôt la place qui lui parut la plus convenable, se jeta sur le dos à terre, et s'y roula comme s'il eût été en convulsion. En moins de deux minutes, la place fut unie comme si on l'eût fauchée;

l'herbe était couchée partout également; elle ne formait plus qu'une espèce de tapis excellent pour se reposer, et une fort belle pelouse.

Gmelin visita la grande montagne d'aimant dans le pays des Baschkires. C'est, à proprement parler, une chaîne de montagnes dont l'étendue est de trois verstes du nord au sud, et dont le revers occidental est coupé par huit vallons de différentes profondeurs, qui la partagent également. Au revers oriental est une steppe assez ouverte, qui se prolonge à l'ouest jusqu'à cinq à six verstes de l'Yaïk : du même côté, et au pied de la montagne, passe encore un ruisseau sans nom, qui, à deux verstes au-dessous, va se jeter dans l'Yaïk. La septième partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, et sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre cent cinquante pieds. C'est celle qui produit le meilleur aimant, non pas au sommet, qui est d'une pierre blanche tirant sur le jaune, et tenant du jaspe, mais à environ quarante pieds au-dessous. On y voit des pierres qui pèsent 2500 à 3000 livres, qu'on prendrait de loin pour des blocs de grés, et qui ont toute la vertu de l'aimant. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier à la distance de plus d'un pouce. Les côtés exposés à l'air ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre en ont beaucoup moins. D'un autre côté, les parties les plus exposées à l'air et aux

vicissitudes du temps, sont moins dures, et par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant de la grandeur que l'on vient de décrire, est composée de quantité de petits aimans, qui opèrent en différentes directions. Pour les bien travailler, il faudrait les séparer en les seiant, afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité ; on obtiendrait vraisemblablement, de cette façon, des aimans d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, et il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout, soit parce qu'on abat un morceau de pierre qui n'a point de vertu magnétique, ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle ; soit que dans un seul morceau il y ait deux ou trois aimans réunis. A la vérité, ces morceaux ont une vertu magnétique ; mais comme elle n'a pas la direction vers un même point, il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'aimant de cette montagne, à la réserve de celui qui est exposé à l'air, est d'une grande dureté, taché de noir, et rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses, comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine, dont il ne diffère que par la couleur ; mais souvent, au lieu de ces parties anguleuses, on ne voit qu'une espèce de terre ocreuse. En général, les aimans qui ont ces petites parties anguleuses, ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne où sont

les aimans est presque entièrement composé de minerai de fer qui a l'aspect de l'acier, et qu'on trouve par petits morceaux entre les pierres d'aimant. Toute la partie la plus haute de la montagne renferme une pareille mine; plus elle s'abaisse, moins elle contient de métal. Plus bas, au-dessous de la montagne d'aimant, on rencontre d'autres pierres ferrugineuses, qui rendraient fort peu de fer, si on les faisait fondre. Les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal, et sont très-lourds. Ils sont inégaux en dedans, et ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez, par l'extérieur, aux pierres d'aimant, mais ceux qu'on tire à quarante pieds au-dessous du roc n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres, on trouve d'autres morceaux de roc qui paraissent composés de très-petites particules de fer, dont ils ont en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante, mais fort molle; les particules intérieures sont comme si elles étaient brûlées, et ne possèdent que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de temps en temps un minerai brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale, ou la huitième partie de la montagne, ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse. Les aimans de cette dernière partie n'ont pas été trouvés d'une aussi bonne qualité. Toute la montagne est couverte de plantes et d'herbes, qui sont presque partout

assez hautes. On voit aussi par intervalles à mi-côte et dans les vallées, de petits bosquets de bouleaux. Cette montagne n'offre, au reste, à l'exception de cet aimant, qu'une roche brute, si ce n'est qu'en certains endroits on rencontre de la pierre à chaux.

SUPPLÉMENT

AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Samoïèdes et Ostiaks (par un anonyme).

« Il n'y a guère plus d'un siècle que le nom même de *Samoïède* était presque inconnu dans l'Europe. Depuis, plusieurs voyageurs, et particulièrement Oléarius, Isbrantz-ides, le célèbre Witzen et Corneille de Bruyn, se sont appliqués à faire connaître les mœurs et le génie de ces peuples, et ils ont donné au public ce qu'ils en ont pu apprendre ; mais leurs relations sont très-défectueuses et souvent erronées.

« Comme mon sort a voulu que je fisse un assez long voyage à Arkhangel, dans le voisinage des Samoïèdes, j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir qu'à examiner de près leurs usages et leurs mœurs. Après avoir consulté tout ce qui avait été publié sur ce sujet, j'ai fait un recueil abrégé des particularités les plus intéressantes que j'y ai trouvées, en m'attachant à discerner avec soin le vrai du faux, et en y joignant les idées particulières que je me suis faites du caractère et du naturel de ces peuples sauvages, après les avoir étudiés d'un œil attentif et impartial.

« Quand je parle de la ville d'Arkhangel comme d'un lieu voisin de ces peuples, je ne prétends point accréditer ce qui est rapporté dans la plupart des relations de voyages faits en Russie, qu'on trouve les premiers établissemens des colonies samoïèdes aux environs de cette ville. Il est très-certain qu'on n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cents verstes. Si l'on a vu de temps en temps quelques Samoïèdes à Arkhangel, c'est en hiver, et ils n'y viennent que pour y amener, avec le secours de leurs rennes, des huiles de poisson et d'autres marchandises, pour le compte de quelques marchands ou paysans, qui ont soin de les entretenir eux et leurs rennes.

« Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est qu'il y a eu autrefois, et même encore au commencement de ce siècle, quelques familles samoïèdes aux gages des habitans d'Arkhangel, qui, suivant la coutume de ces peuples, campaient aux environs de cette ville, pour chercher de la pâture à leurs rennes. Quelques voyageurs en ayant vu en cet endroit, particulièrement Corneille de Bruyn, qui est entré à ce sujet dans un grand détail, ont assuré positivement que c'est près de la ville d'Arkhangel que commencent la Samoïèdie et les établissemens des Samoïèdes. Au reste, depuis plus de trente ans, il n'y a plus aucune famille samoïède établie aux environs d'Arkhangel; il est constant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la mer Blanche, et n'ont jamais été employés par les

Russes à la pêche des phoques, des morses et des autres animaux dont on tire de l'huile, comme le portent plusieurs relations.

« Le véritable commencement des habitations des Samoïèdes, si l'on en peut supposer chez des peuples qui n'ont pas de résidence fixe, ne se trouve que dans le district de Mézène, au-delà du fleuve de ce nom, à la distance de trois ou quatre cents verstes d'Arkhangel.

« La colonie qui s'y trouve actuellement, et qui vit dispersée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, sans former de villages ou de communautés d'aucune espèce, ne consiste que dans trois cents familles environ, qui descendent toutes de deux tribus différentes, l'une appelée *Laglou*, et l'autre *Vanoute*, distinction exactement observée entre eux.

« Ce peuple sauvage occupe entre les 66e et 70e degrés de latitude boréale, une étendue de plus de trente degrés le long des côtes de la mer *Glaciale*, à compter depuis la rivière de Mézène, tirant vers l'est, et au-delà de l'Obi, jusqu'à l'Yéniseï, et peut-être plus loin, parce qu'on ne sait pas encore bien quelles sont les bornes précises de leurs habitations.

« Tous ces Samoïèdes, dispersés dans des déserts d'une si vaste étendue, ont, sans contredit, une origine commune, ainsi que le démontre évidemment la conformité de leur physionomie, de leurs mœurs, de leurs manières de vivre, et même

de leur langage, quoiqu'ils soient partagés en différentes tribus ou familles, plus ou moins éloignées des habitations russes.

« Je suis bien loin d'adopter le sentiment de ceux qui supposent que les Lapons et les Samoïèdes ne font qu'une seule et même nation. Buffon, qui s'est justement acquis le plus grand nom dans la république des lettres, se trompe évidemment lorsqu'il avance d'une manière aussi positive qu'il le fait dans son *Histoire naturelle*, que les Lapons, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïèdes et tous les Tartares du nord, sont des peuples qui descendent d'une même race. Il faut remarquer d'abord, en passant, qu'il parle d'un peuple qui n'existe qu'en idée, lorsqu'il fait mention des Zembliens, puisqu'il est certain que le pays qu'on appelle *Nouvelle Zemble* ou *Novaia Zemla*, ce qui signifie, en langue russe, *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paraît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des Borandiens, dont on ignore jusqu'au nom même dans le nord, et que l'on ne pourrait d'ailleurs que difficilement reconnaître à la description qu'il en donne. Il fait encore une supposition absolument hasardée, lorsqu'il prend pour une même nation les Lapons, les Samoïèdes, et tous les peuples nomades du nord, puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs et du langage de ces peuples, pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente.

« Les Samoïèdes sont, pour la plupart, d'une

taille au-dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde, en général, par une suite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en avait même qui passaient la taille moyenne, et qui avaient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps robuste, nerveux et trapu, les jambes courtes, et les pieds petits, le cou très-court et la tête grosse à proportion du corps, le visage aplati, les yeux noirs et médiocrement ouverts; le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très-forte et très-proéminente, la bouche grande et les lèvres minces : leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs et forts, leur pendent sur les épaules et sont très-lisses; leur teint est d'un brun jaunâtre; leurs oreilles sont grandes et hautes.

« Les hommes n'ont que fort peu ou presque point de barbe; et leur tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé, qui, leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher partout où il en paraît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entr'autres, ont un très-grand intérêt à ne point laisser subsister du poil sur leur corps, quand la nature leur en donnerait, puisque, sui-

vant l'usage de ces peuples, un mari seroit en droit de rendre à ses parens la fille qu'il aurait prise pour femme, et de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi, parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des mères-enfans de onze ou douze ans, au plus; mais, par compensation, ces mères précoces cessent de l'être après trente ans. Ne serait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des Samoïèdes, et peut-être de la petitesse de leur taille?

« La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, la jambe plus courte, et le pied encore plus petit. D'ailleurs il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits, qui ne sont presque pas différens.

« Les hommes et les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes dont le poil est tourné en dehors et cousues ensemble : ce qui fait un

habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très-bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes et les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays l'ont adopté. La seule distinction qu'on reconnnaisse aux habits des femmes consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses, qui leur pendent derrière la tête.

« Ceux qui ont prétendu que les femmes samoïèdes ne sont point sujettes aux évacuations périodiques se sont trompés : c'est une particularité sur laquelle j'ai pris des informations très-exactes ; mais il est vrai que l'écoulement est très-faible.

« Une autre particularité physique des femmes samoïèdes, qui m'a paru très-curieuse, et dont mes recherches m'ont également assuré, c'est qu'elles ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout temps, lors même qu'elles sont encore vierges, et que le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourrait croire que cet accident est l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'était constant que cette particularité leur est commune avec les Laponnes, quoique les dernières ne se marient jamais avant l'âge de quinze ans. Il faut donc en chercher quelque autre raison, soit dans la con-

stitution physique, soit dans la nourriture de ces peuples.

« Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre, cousus ensemble et couverts de quelques peaux de rennes, sont dressées en forme pyramidale et appuyées sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée et pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, et de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est, sans contredit, la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener; car le sol ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

« C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre, car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre; et comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

« En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche; mais

ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société.

« Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu, et d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière étalés sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

« La chasse en hiver, et la pêche en été, leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire : ils sont également habiles à ces deux exercices ; et comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs, quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, et ne répugnent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraisse ce goût des Samoïèdes, ils ne sont

pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on sait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accommodent aussi de charognes.

« Les Samoïèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent, les chiens, les chats, l'hermine et l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : ils sont très-friands du sang de ces animaux : ils prétendent même que le boire tout chaud leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

« Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelque espèce qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent de les faire cuire, et comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes sur le feu qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

« A l'égard du nom de Samoïède, on n'est communément pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'anthropophage, donné anciennement à ces peuples, parce qu'on les avait vus manger de la chair crue que l'on prenait pour de la chair humaine : d'où l'on avait inféré qu'ils mangeaient les corps morts de leur propre espèce, aussi-bien que ceux de leurs enne-

mis, à la façon des Cannibales; mais il y a longtemps qu'on est revenu de cette injuste erreur, et l'on sait même, par la tradition de ces peuples, que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux.

« Dans les chancelleries russes, les Samoïèdes sont désignés par le nom de *Sirogneszi*, mangeurs de choses crues. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples.

« Pour ce qui regarde le temps où les Samoïèdes ont passé sous la dénomination russe, presque tous les historiens s'accordent à en fixer l'époque au règne du czar Fedor Ivanovitz; c'est sous ce règne qu'on prétend que les rapports d'un certain Onecko, qui faisait un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avaient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le règne de son successeur, le czar Boris, et qu'on y parvint en y faisant construire des forts, et même quelques villes. Cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe sur ce point; car j'ai vu des ordonnances publiées dans les premières années du règne de l'empereur Pierre Ier concernant les arrangemens à prendre pour la perception des tributs des Samoïèdes, où il est expressément fait mention de lettres-patentes accordées à ces peuples plus de soixante ans avant le règne du czar Fedor Ivanovitz, et par lesquelles on leur accorde la permission de recueillir eux-mêmes le tribut qu'ils devaient payer en pelleteries; d'ailleurs, il est certain qu'il n'a jamais été

question de construire aucune ville ni aucun fort pour assujettir les Samoïèdes, et qu'actuellement même il n'en existe point dans la contrée qu'ils habitent. C'est dans de petites villes situées aux environs de leur pays, et habitées par des colonies russes, que l'on reçoit leur tribut appelé *Yeslak*. Il consiste en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copeks, que tout homme capable de se servir de l'arc doit livrer tous les ans, et chaque sorte de pelleterie se trouve évaluée un certain prix.

« Les Samoïèdes qui vivaient dans les marais, ou dans les déserts voisins, donnant de l'inquiétude aux colonies russes, on bâtit la petite ville de Poustöser, pour se mettre en état de défense contre les étrangers qui pourraient aborder de ce côté-là par mer, comme le portent leurs anciennes traditions. C'est aussi pour le même objet qu'en 1648 on y établit cinquante soldats avec leurs femmes et leurs enfans, qui s'y rendirent de Colmogor, aux environs d'Arkhangel. Actuellement il y a toujours une compagnie de soldats, tirés de la garnison d'Arkhangel même. Ainsi, malgré la stérilité du pays, le petit nombre et la misère de leurs habitans, l'industrie de ces gens-là rend le poste de vayvode de Poustoser très-lucratif pour l'officier qui en est revêtu.

« Poustoser, le seul endroit dans le pays des Samoïèdes à qui l'on donne le nom de *ville*, quoique ce ne soit proprement qu'un village, est situé à cent verstes, ou environ, des bords de la mer

Glaciale, à peu de distance du détroit de Veigatz. L'air y est si froid, et le terroir si ingrat, qu'il ne produit aucune sorte de blé ni de fruit; mais le lac qui lui donne son nom est très-poissonneux. C'est à quoi se réduit tout ce qu'il y a de remarquable dans une contrée inconnue au reste de la terre.

« La religion des Samoïèdes est fort simple : ils admettent l'existence d'un Être suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant: qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte, et de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, et même qu'il n'en a pas besoin; ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible, très-puissant, quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas des conseils de leurs kœdesnicks ou tadèbes, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet esprit malin, se soumettant d'ailleurs, avec une espèce d'insensibilité, à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner.

« Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes : c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Être suprême leur fait part de ses

faveurs ; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches, qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs kœdesnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles, et s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les kœdesnicks sont les dépositaires et les interprètes. Le manichéisme et l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages.

« On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme, et d'un état de rétribution dans une autre vie ; mais tout cela se réduit à une espèce de métempsycose.

« C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent les habits du défunt, son arc, ses flèches, et tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, et qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par là que, si le dogme de l'immortalité de l'âme fait partie de leur religion, ce n'est que comme une simple possibilité à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

« Enfin, on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs kœdesnicks, ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de

leurs enfans, ni aux enterremens : tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis et des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très-difficile d'amener ces peuples au christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, et qu'ils croient leur sort trop heureux pour y désirer quelque changement.

« Les Samoïèdes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, et ignorent même jusqu'aux noms de *vice* et de *vertu*. S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature; il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, et d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté, jusque-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques écrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

« Tous ces usages, qu'ils observent religieusement entre eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et l'on pourrait, avec fondement, regarder cette tradition

comme une loi ; mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'assassiner, de voler, ou de se mettre par la force en possession des filles et des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui pût les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement qu'il est très-aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, et qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais peut aussi bien contenter leurs désirs naturels qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient posséder que par la violence.

« On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire la nourriture, l'usage des femmes, et le repos.

« Comme ils sont d'un goût grossier et très-facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes, leur tient lieu de principe, et les fait agir conséquemment, sans même le savoir.

« Leurs sens et leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être et d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très-fine, et la main sûre ; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, et sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités, qui leur sont naturelles et d'une nécessité absolue pour pourvoir à leurs besoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont au contraire le goût grossier, l'odorat faible, le tact émoussé ; ce qui vient de ce que les objets qui les environnent sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

« On conçoit aisément que l'ambition et l'intérêt, ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre humain, et qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaises, ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite, comme l'envie, la dissimulation, les intrigues, les injures, les desseins de vengeance, la médisance, la calomnie, le mensonge, n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples ; au moins est-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différens vices, qui font tant de ravage dans les sociétés les plus policées.

« On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions, et à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs assurent que les Samoïèdes ont des princes, des juges, ou maîtres, auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumis-

sion, il est certain qu'ils n'en ont jamais connu, et qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils payent sans répugnance le tribut qui leur est imposé en pelleteries, sans connaître d'autre sujétion envers le souverain. Ils se soumettent à ce payement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères, et qu'ils savent qu'en cas de refus on saurait bien les y forcer.

« Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres, et s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, et pour les kœdesnicks, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux.

« Quand on dit que les rennes sont les seules richesses des Samoïèdes, il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnaies, et la différence qu'il y a entre le prix et le valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles dont ils font leurs femmes; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères, il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, et la plupart se bornent à deux. Il y a des filles pour lesquelles on paye cent et jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de les renvoyer à leurs parens, et de reprendre ce qu'ils ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être

pas contens. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité, et d'avoir eu commerce avec quelque étranger dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est là principalement le cas où ils les battent et les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute : si la femme confesse le fait, ils la renvoient aussitôt à ses parens, et s'en font rendre le prix. Quoiqu'on trouve précisément le contraire dans des écrivains même récens, ces faits n'en sont pas moins certains. Buffon assure, comme une chose avérée, que non-seulement ils ne connaissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles et leurs femmes aux premiers venus. Cet habile naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des Samoïèdes ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifice pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, et ne se lavent jamais le corps ; ce qui les rend très-sales et d'une très-mauvaise odeur.

« Cette manière de vivre si misérable fait sans doute horreur à tout homme né et élevé dans la société : cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin, et très-contens de leur sort. J'ai connu quelques Samoïèdes qui avaient vu les villes de Moscou et de Pétersbourg, et qui, par conséquent, avaient pu

remarquer les avantages et les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant et de plus voluptueux au milieu des Russes, tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, et pour tout ce qui peut interrompre leur repos, ou leur penchant déterminé pour la paresse.

« Ils aiment à fumer du tabac et à boire des liqueurs fortes quand ils en trouvent chez l'étranger; mais ils en quittent l'usage sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle, qu'aucun objet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très-légèrement. Il peut bien réveiller leur attention pour un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs désirs.

« J'ai fait l'expérience de leur apathie : je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samoïèdes des deux sexes pour les examiner de plus près. Mais quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits et des liqueurs fortes, dont je leur avais fait goûter, et tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leurs désirs; et quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion, ayant fait retirer mes domestiques, et m'étant retiré moi-même dans un coin, d'où je pouvais les observer sans être vu, ils ne sortirent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre,

les jambes croisées, sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise; mais un moment après ils ne paraissaient plus y faire attention. »

Les Ostiaks, peuple voisin des Samoïèdes, méritent aussi d'être connus. Aucun voyageur n'a donné de détail un peu circonstancié sur ces peuples, si ce n'est Muller, officier allemand, exilé en Sibérie; mais comme sa relation n'est encore qu'un tableau très-imparfait de cette nation, nous avons cru devoir y ajouter beaucoup de traits empruntés des meilleurs écrivains qui ont parlé de la Sibérie, et surtout du baron de Strahlenberg, officier suédois, qui fut long-temps prisonnier dans ce pays.

Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation et l'étendue du pays qu'habitent les Ostiaks, parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur nourriture, soit par la pêche, soit par la chasse. Nos cartes d'Europe représentent communément ces peuples comme habitant les bords occidentaux de l'Obi, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été donnée à Pétersbourg en 1758, pour servir à faire connaître les découvertes des Russes, place les Ostiaks en deux endroits différens de la Sibérie, 1°. entre le 59ᵉ et le 60ᵉ degré de latitude, et les 174ᵉ et 180ᵉ de longitude, dans une île formée par les rivières de Tschoulim et de Ket; celle-ci passe à Yeniseïk, et se jette, ainsi que la première, dans l'Obi;

2°. entre les 61e et 62e degrés de latitude, et les 181e et 185e de longitude, sur les rives orientales de l'Obi, et non loin de Sourgout.

Dans leur langue, les Ostiaks s'appellent *Chou-tichis*, et nomment leur patrie *Gandimich.*

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux, dont les effets sont d'engourdir la nature ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre; leur taille est cependant assez bien proportionnée, et leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes : leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours, de rennes et d'autres animaux, leur servent de vêtemens pour l'hiver; en été, ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, et surtout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas et leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par-dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; et pour désigner un hiver très-rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens : ils emploient les dépouilles

des animaux sans prendre la peine de les passer, et sans y donner aucune préparation. Un Ostiak a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ, et se fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes, chez les Ostiaks, ainsi que chez tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens dont le désir de plaire leur inspire le goût, et qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coiffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête de façon que leur visage est presque entièrement caché; celles qui portent le drap rouge ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine : elles ont aussi, comme les Tougouses, l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoïèdes, en de petites huttes carrées, dont la couverture et les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au dedans de ces habitations et le long des parois, s'élève un peu au-dessus de l'aire une espèce d'estrade ou de banc en forme de coffre, et rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit

d'une ouverture suffisante pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent et mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux, et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer ou un pareil instrument.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiaks, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, et leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche : ils mangent la viande avec des racines et à demi cuite, mais ils mangent le poisson cru, frais ou sec, et ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent un renne, un ours ou tout autre quadrupède, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures et de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage. Ils attèlent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse, les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler et d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, et se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson sec, et après ce léger repas, ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très-bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie, on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.

Quoique les filles des Ostiaks soient généralement laides, et qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes par la malpropreté des haillons qui leur servent de vêtemens, elles se piquent cependant de coquetterie, et le désir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes, de leur côté, ressentent aussi le pouvoir de l'amour, et n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en

prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, et ils ne l'approchent plus. Cependant, au lieu de renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir soin du ménage et servir la jeune femme qui est devenue la compagne et la femme du maître. Lorsqu'un Ostiak a le cœur pris, voici de quelle manière se font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles : on porte cette parole, on marchande ; si l'amant consent au marché, il propose de donner en payement différens effets, comme, par exemple, son bâteau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, etc., jusqu'à ce que, suivant son estimation qui est toujours fort haute et à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un temps marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux, car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père et la mère, il entre à reculons, pour ne pas les regarder en face : s'il leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté, pour marquer son respect et sa soumission.

Au temps dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui

livre en présence des parens et des amis assemblés; il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union, et de s'aimer comme mari et femme : c'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie : c'est le sceau d'une parfaite union.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari : celui-ci consomme son mariage lorsque la nature en a marqué l'instant.

Une différence bien remarquable de ces peuples aux Samoïèdes, c'est que les degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères sans doute sont déjà vieilles lorsque leurs enfans sont nubiles; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, et des frères épouser leurs sœurs.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer et d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvemens déréglés de leurs désirs.

Ils ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non-seulement pendant tout le temps de leurs couches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs indispositions périodiques.

Ces femmes ne paraissent avoir aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement ; elles ne prennent par conséquent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend et les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, et elles accouchent sans paraître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie; alors la mère prend son enfant dans son sein et continue sa route avec les autres femmes. Il serait curieux de savoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant qui, de la chaleur du sein maternel, passe à l'impression d'un air tel que celui de la zone glaciale.

Dès que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, et il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde et de compagne pendant quatre ou cinq semaines; au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, et l'ac-

couchée saute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse et la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, et la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige et par les glaces, les Ostiaks vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font plusieurs tours en cérémonie, comme pour honorer ces dépouilles; ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie?* lui demandent-ils tous en chœur; et ils répondent : *Ce sont les Russes.* — *Qui t'a coupé la tête?* — *C'est la hache d'un Russe.* — *Qui t'a ouvert le ventre?* — *C'est le couteau d'un Russe.* — *Nous t'en demandons pardon pour lui.*

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples : ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'apaiser et de lui faire cette espèce de répa-

ration, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage et de la cuisine, qui ne regardent que les femmes, elles s'occupent encore à préparer et à filer d'une manière particulière de certaines orties; elles en font de la toile et des rideaux, pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons, qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, surtout dans les forêts et aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs pour mettre sur leur tête, et on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes que de fumer du tabac; mais leur méthode est très-différente de celle des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, et tirent le plus qu'ils peuvent de fumée pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils humé la fumée trois ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connaissance; ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume et de sérosités qui distillent des yeux, de la bouche et du nez : on croirait voir un épileptique dans les convulsions.

Quelquefois ces malheureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres, se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac ou près du feu, se noient ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer; et il semble que cette habitude pourrait leur être utile en effet, si elle était modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson cru et la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique, généralement parlant, la propreté paraisse inconnue aux Ostiaks, et que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout temps sur elles, avec une ceinture de la même forme que celle que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule : cette matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce, et elles en ont toujours une provision avec elles, surtout dans les temps critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite aussi-bien que dans nos contrées; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, et les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel; car, comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un et l'autre cas elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Os-

tiak tourmenté de cette passion coupe du poil de la peau d'un ours, et le porte à celui qu'il soupçonne occasionner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, et convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle que le premier répudie, et que l'autre épouse. Ils agissent tous de bonne foi dans ces circonstances; et de manière ou d'autre, le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Ils se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère serait assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'âme de l'ours dont il provient ne manquerait pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, et met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiaks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps et de compter les années est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige long-temps et régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent, *je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons, *j'ai tant d'années*. Au reste, cette manière de parler se trouve parmi tous les peuples qui

habitent les cantons septentrionaux de la Sibérie.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiaks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver; encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent, disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler et qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Quant à l'avenir, il est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiaks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très-médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la verroterie, des ustensiles et des outils de fer, tels que des haches, des clous, des couteaux, etc.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire, et que cependant ils désirent quelquefois se procurer des objets dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté aux marchands, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, et promettent de livrer, dans le temps préfixe, ce qu'on leur a demandé en échange de ce qu'ils reçoivent. Jamais on ne voit

un Ostiak manquer à ses engagemens. Aux termes convenus, ils apportent, avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries, et ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont conclu : ils font voir en même temps les marques qu'ils portent aux mains ; on les efface, et tout est terminé.

Si les Ostiaks sont paresseux, leur caractère excellent rachète bien ce défaut : c'est parmi eux qu'il faut chercher l'humanité la plus simple et la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très-obscures et très-imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux et pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiaks ni libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers si communs même parmi les nations policées : on trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiaks dégénérés qui vivent avec les Russes corrompus, et qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un officier suédois rapporte cet exemple : « En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la paix était conclue dans le nord entre la Suède et la Russie, je partis de la ville de Crasnoyarsk sur l'Yeniseï, sans autre compagnie que celle d'un jeune domestique suédois, de l'âge de quatorze ou quinze ans. Le commandant de Crasnoyarsk m'avait donné un conducteur russe qui devait m'accompagner ; mais il s'était enfui, et je me trouvai réduit à traverser

seul, avec mon jeune homme, de vastes contrées, qui n'étaient habitées que par des païens.

« J'avais fait construire un train de bois sur lequel je descendis la rivière de Czoulim jusque dans l'Obi; j'étais muni d'un ordre du commandant de Crosnoyarsk, qui m'autorisait à prendre de distance en distance cinq Tartares païens pour ramer. Étant ainsi seul et abandonné de mon guide russe, qui devait aussi me servir d'interprète, je montrai mon passe-port aux Tartares, qui me donnèrent sur-le-champ tous les secours qui dépendaient d'eux, et me conduisirent paisiblement d'une habitation à l'autre. Il faut que je dise à leur louange que je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût bien facile de me voler, puisque je dormais la nuit sur mon train de bois, et que souvent ils s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que je fusse éveillé.

« J'avoue en même temps que je n'aurais pas voulu risquer de voyager aussi solitairement entre Tobolsk et Moscou, où les Russes Rosboniches, quoique baptisés et chrétiens, n'auraient certainement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets.

« Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter pendant quinze jours chez les Ostiaks, qui habitent le long de l'Obi. Je logeai dans leurs cabanes; le peu de pelleterie que j'avais, resta, pendant tout mon séjour, dans une tente ouverte, habitée par une nombreuse famille, et je ne perdis pas la moindre chose.

« Voici encore un trait de la probité de ces peuples, qu'un marchand russe m'a raconté.

« Ce marchand, allant de Tobolsk à Beresof, ville située à douze journées au nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiaks. Le lendemain matin, il perdit, à quelques verstes de sa couchée, une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles. Les routes de ces cantons ne sont guère fréquentées; mais le fils même de l'Ostiak qui avait donné l'hospitalité au Russe, allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit où cette bourse était tombée, et la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent, et qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passans, et qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui à qui elle appartenait, si jamais il venait la chercher. La bourse resta donc à cet endroit pendant plus de trois mois. Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Beresof, il alla loger encore chez le même Ostiak, et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour même qu'il était parti de chez lui. L'Ostiak, charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien, lui dit : « C'est donc toi qui as perdu une bourse? Eh « bien, sois tranquille ; je vais te donner mon fils « qui te conduira sur la place où elle est : tu pour« ras la ramasser toi-même.» Le marchand, en effet,

trouva sa bourse au même endroit où elle était tombée. »

A l'exception des vayvodes, que le gouvernement de Russie établit chez les Ostiaks pour les gouverner et pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de supérieurs reconnus dans la nation, et l'on n'y fait aucune distinction de rang, de naissance et de qualité. Quelques-uns pourtant parmi eux prennent le titre de *knés*, et s'approprient le domaine de certaines rivières; mais malgré ces prétentions, ils sont fort peu respectés des autres, et ces knés n'exercent aucune sorte de juridiction.

Chaque père de famille est chargé de la police de sa maison, et termine seul à l'amiable les petits différends qui peuvent y survenir. Dans les affaires graves ils ont recours aux vayodes, ou ils appellent les ministres de leurs idoles pour les juger. La contestation se termine ordinairement par une sentence que le prêtre prononce, comme si elle lui était inspirée; mais l'idole, dont il est l'organe, n'oublie pas ses intérêts; car il y a une amende de pelleterie imposée, et le ministre, comme de raison, est chargé de la recevoir pour l'idole.

La religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles, et ils en ont de deux sortes : de publiques, qui sont révérées de toute la nation; de domestiques, que chaque père de famille se fabrique lui-même, et dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux espèces d'idoles ne sont communément

que des troncs d'arbre, ou des bûches arrondies par le haut, pour représenter une tête dont les yeux sont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par un relief quelconque; le tout si grossièrement façonné, qu'il n'y a que des yeux d'Ostiaks qui puissent y voir une divinité.

Ordinairement un père de famille est à la fois prêtre, sorcier et fabricant d'idoles, et il en distribue à ceux qui en veulent. Lui seul a le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter et de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chasse et à la pêche, l'idole est consultée, et l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

Lorsqu'une femme a perdu son mari, dit Muller, elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des vêtemens du défunt. Elle la couche ensuite avec elle, et la place pendant le jour devant ses yeux, pour se rappeler la mémoire du mort, et pour s'exciter en même temps à pleurer sa perte. Cette cérémonie se continue pendant une année entière, et chaque jour doit être marqué par des larmes.

L'année du deuil étant révolue, l'idole est dépouillée et reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'observerait pas cette pratique serait déshonorée; elle passerait pour n'avoir pas aimé son mari, et sa vertu serait violemment soupçonnée.

Strahlenberg rapporte que, voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyaient que leurs âmes allaient après la mort, et qu'ils lui répondirent : « Que ceux qui mouraient d'une mort violente, ou en faisant la guerre aux ours, allaient droit au ciel ; mais que ceux qui mouraient dans leur lit ou d'une mort naturelle, étaient obligés de servir long-temps sous terre près d'un dieu sévère et dur. »

Ceci pourrait faire présumer que les Ostiaks descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie ; car Valère Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser, lorsqu'il écrit qu'ils sautent de joie dans une action, comme allant à une mort glorieuse, et qu'au contraire, lorsqu'ils sont malades, ils se désolent comme se croyant ménacés d'une mort ignominieuse.

Les Ostiaks, quoique voisins des Samoïèdes, diffèrent beaucoup par le langage, et ces peuples ne peuvent s'entendre sans interprètes.

Les Ostiaks étant soumis à l'empire, chaque fois que la Russie change de maître, il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité ; c'est le vayvode établi chez eux qui reçoit ce serment, et en voici la formule.

On rassemble les Ostiaks dans une cour, où est étendue par terre une peau d'ours, avec une hache et un morceau de pain, dont on leur distribue à tous une petite partie.

Avant de le manger, ils prononcent les paroles

suivantes : « Au cas que je ne demeure pas toute « ma vie fidèle à mon souverain, si je me révolte « contre lui de mon propre mouvement, et avec « connaissance; si je néglige de lui rendre les de- « voirs qui lui sont dus, ou si je l'offense en quel- « que manière que ce soit, puisse cet ours me dé- « chirer au milieu des bois; que ce pain que je « vais manger m'étouffe sur-le-champ; que ce cou- « teau me donne la mort, et que cette hache m'a- « batte la tête! » On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiaks au christianisme, on n'a pu faire parmi eux qu'un très-petit nombre de vrais chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, et qui rend inutile l'établissement des prêtres et des églises; les anciennes habitudes de leurs pères, soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, et que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur Philotée, archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres sibériens doivent le baptême (si c'est conférer ce sacrement que de faire jeter dans l'eau, par des dragons, des païens attachés à leur croyance), visita les Ostiaks dans les années 1712, 1713 et

1714, pour les convertir. Quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des soldats russes fut heureusement employé : moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiaks ont donc retiré de la mission de l'archevêque de Tobolsk, c'est que, depuis ce temps, ils se disent chrétiens; mais le sont-ils en effet? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs cérémonies religieuses; enfin, par l'idée qu'ils avaient des récompenses de la vie future, lorsque, huit à dix ans après leur conversion, ils firent à Strahlenberg la réponse que nous avons rapportée.

Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur et d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

L'excessive malpropreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre, et si terribles, qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes, pour les rendre attentifs à leur conservation; cette horreur, qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce

qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'âme d'un Ostiak. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre, et ronger petit à petit les autres parties du corps; ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, et qui doit d'autant plus surprendre, qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion, tel que celui dont se paraient les philosophes stoïciens.

Les enterremens des Ostiaks se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble; on habille le cadavre, et on l'enterre, en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une flèche, et les ustensiles de ménage qui lui appartenaient. Si c'est en hiver, on le cache dans la neige; et lorsque l'été est venu, on fait une fosse, et on l'y dépose en présence de tous ses parens.

CHAPITRE II.

Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie. (1)

Après le long et pénible voyage de Gmelin dans la Sibérie, un court extrait de celui de l'abbé Chappe ne saurait déplaire aux lecteurs. Cet apôtre de la philosophie, qui en a été trop tôt le martyr, a joint, dans sa relation, la pénétration à l'activité, des résultats savans à des anecdotes plaisantes, et l'envie d'instruire au désir de plaire.

L'abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, part de Paris à la fin de novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Varsovie, où il remarque de belles femmes, des hommes d'une grande taille, des danses ennuyeuses, un souverain sans autorité, un état sans défense, une noblesse propriétaire des terres, des paysans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier, qui les conduit à la charrue, un fouet à la main; enfin cette anarchie qui, révoltant

(1) L'extrait de ce voyage, inséré dans la Continuation de l'abbé Prévost, est de De Leyre, homme de lettres d'un mérite distingué, auteur de l'Analyse du chancelier Bacon, et de quelques autres ouvrages estimés.

le peuple contre la tyrannie des grands, expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins, et ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux despotes qui se disputent le droit de l'asservir, sous prétexte de la protéger; destinée inévitable d'une aristocratie aussi folle qu'injuste, et de tout gouvernement où le peuple est esclave.

De la capitale de la Pologne, Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve, depuis Varsovie jusqu'à huit lieues de Bialistok, une plaine couverte de cailloux de granits de toute couleur. A Bialistok est le château du grand-maréchal de la couronne, palais superbe, où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux-arts, où l'architecture est allée, à grands frais, construire deux corps-de-logis à la romaine, où l'on voit au dedans des appartemens et des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse et toute l'élégance du goût; au dehors, un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie; enfin, les délices de l'Asie et les ornemens de l'Italie au milieu des neiges du nord.

Le 30 janvier 1761, le thermomètre était à 11 degrés au-dessous de zéro. Au sortir de Ménel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neiges : c'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cime, et les chevaux ne sont point ferrés; il en fallait dix pour une seule voiture; encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne où les voyageurs grimpaient à pied, faisant de fréquentes chutes,

non sans quelques contusions. Ils retournèrent donc au hameau de Podstrava, avec leurs dix chevaux, que tous les paysans du village, tenant une torche d'une main, un fouet de l'autre, poussant en même temps la voiture et l'attelage, n'avaient pu faire parvenir jusqu'au sommet de la montagne. Ces obstacles se renouvelèrent plus d'une fois jusqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 février, après deux mois et demi de route. Un de ses plus grands embarras fut la forme et la charge de ses voitures qui ne pouvaient rouler dans la neige, et qui pesaient trop pour aller sur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laisser à Dorpt, et de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg, l'astronome trouva que l'académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ses membres pour Tobolsk, où d'autres astronomes de Russie devaient aller observer, comme lui, le passage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois. L'académicien français avait encore huit cents lieues à faire avec des vivres, des ustensiles, et même des lits. On craignait que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation en quelque endroit plus accessible et moins éloigné. Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, et partit le 10 mars avec un bas-officier pour escorte, un interprète

pour la langue, et un horloger pour raccommoder les pendules en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur au sortir de Pétersbourg, est de voir de petits enfans tout nus jouer sur la neige par un froid très-rigoureux; mais on les y endurcit ainsi pour qu'ils n'en soient jamais incommodés, et qu'ils passent alternativement des poêles au grand air sans aucun risque.

Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscou. Quoiqu'il y ait deux cents lieues de cette ville à Pétersbourg, on fait souvent cette route en deux jours; mais les traîneaux de l'académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins : il en commanda de nouveaux. Ils pouvaient retarder son départ; il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, et il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poêles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin s'ils continuaient. Cette menace et l'eau-de-vie donnée aux postillons firent cesser tous les retards. Les traîneaux volaient sur la neige, et plus vite encore sur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le nord, et leur surface en est plus unie; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais, même quand la glace est à trois pieds d'épaisseur. L'auteur, cherchant la cause de ce phénomène, dit qu'il ne vient point vraisemblablement des sources d'eau chaude qui peuvent se trouver au fond des rivières. Une de ces ouvertures, qu'il observa sur la rivière d'Oc[illegible]a, avait, dit-il, plus de cent toises. « Cette

rivière étant d'une très-grande profondeur, quelque légèreté spécifique qu'on suppose à ces eaux de source, elles auraient le temps de contracter un degré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la surface. » L'auteur donne une explication plus probable de cette singularité. Les grandes rivières ne gèleraient jamais, à cause de la rapidité de leur courant, si les glaçons ne commençaient à se former par leurs bords, où les eaux sont plus tranquilles. Cependant ils s'accroissent bientôt, au point que la rigueur des froids du nord les fixe presque tous à la fois. Cet effet doit rendre la surface des rivières glacées parfaitement unie; mais la différence de la figure des glaçons laisse nécessairement entre eux quelques espaces vides. On objectera que les nouveaux glaçons que la rivière charrie sous sa surface gelée devraient remplir ces intervalles. Aussi ces trous ne sont-ils pas fort grands pour l'ordinaire. Mais dans le nord, où le froid est tout à coup excessif et durable, les rivières charrient peu de glaçons. La preuve en est que, sur la rivière d'Ocka et sur le Volga, Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre, faites exprès par les paysans, pour y placer des filets, qui se rompraient bientôt s'il y avait des glaçons sous la surface des rivières gelées. Cette observation vient à l'appui du système des physiciens, qui veulent que la mer ne soit pas glacée autour des pôles, parce que les montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouche-

ment des rivières et des rivages mêmes de la mer.

L'académicien, observant et voyageant toujours en poste, arrive le 20 mars à Nijnovogorod, où l'Ocka, se jetant dans le Volga, forme une nappe d'eau très-belle à voir en été. Cette ville, au second rang par son étendue, au premier rang par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays. Là, le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vite qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisaient, se heurtaient et se renversaient souvent. Les chevaux qui tirent ces sortes de voitures sont petits, maigres et faibles au coup d'œil, mais durs à la fatigue, et d'une légèreté qui n'attend pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entretient pendant toute la route avec ces animaux, qui, sans parler, montrent autant d'intelligence que leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au-delà de Nijnovogorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une journée de cette dernière ville, on passe le Volga à Kousmodeniansk, et l'on entre dans une forêt qui a trois cents lieues et plus de longueur; mais ce ne sont que des pins et des bouleaux. Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équinoxe du printemps, au milieu d'une neige épaisse de quatre pieds, et par un froid qui tenait un thermomètre à 18 degrés au-dessous de zéro. Cependant le froid et la neige augmentèrent tous les jours pour le voyageur français, à mesure qu'il avançait vers Tobolsk. Il arriva

dans un hameau. Au bruit de la clochette de son train, qui annonçait la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uniforme de son guide, tous les gens du village se sauvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait que six chevaux ; on arrêta les traîneaux qui passaient ; les paysans s'enfuirent, laissant leurs chevaux. Le Français demanda pourquoi ; c'est que souvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des chevaux, et maltraitent les hommes au lieu de les payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de l'argent ; aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui le servirait, à qui le conduirait.

Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus insupportable que la manière dont on s'y chauffe. Dans toutes les maisons, l'appartement de la famille est chauffé par un poêle de brique fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une soupape. On allume le poêle à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poêle est consumé, l'on ouvre la soupape, et la fumée se dissipant, ne laisse qu'une forte chaleur qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle, que le thermo-

mètre de Réaumur y monte le matin à 36 et 40 degrés, et s'y soutient dans la journée jusqu'à 16 et 18 au-dessus de zéro.

Chappe, qui plaint le sort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils souffrent et par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur superstition qui augmente la misère de leur climat par des jeûnes et des pratiques funestes. Les lampes et les bougies qu'ils allument à toutes leurs chapelles intérieures, et qu'ils laissent brûler toute la nuit, sans précaution, occasionnent de fréquens incendies ; et la dévotion pour le saint qu'on invoque amène les malheurs qu'on le prie d'éloigner. Le culte des schismatiques sibériens pour les images est aveugle et insensé. « J'ai su, dit Chappe, par un Russe épris des charmes d'une jeune femme, sa voisine, dont il était aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occasionne un mari jaloux et incommode, il était enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme. Elle se rappelle le saint de la chapelle, dans les momens qu'on regarde en amour comme les plus précieux; elle court aussitôt faire la prière au saint, et revient entre les bras de son amant ». Qu'on se rappelle les courtisanes d'Italie qui retournent l'image de la Vierge pendant qu'elles exercent leur métier, et l'on verra que les mêmes superstitions se représentent dans les climats les plus différens.

Solikamskaia n'est remarquable dans le voyage

de Chappe que par la description des bains qu'on y prend pour suer. « Je me levai, dit-il, le 31, de très-grand matin, pour prendre les bains avant de sortir ; on me les avait offerts la veille.... Ils étaient sur le bord de la rivière. » On l'y conduisit en traîneau : il arrive, il ouvre une porte ; aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer.... « Cette fumée n'était que la vapeur des bains, qui formait un brouillard des plus épais, et bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid. » Il voulait se retirer ; on lui dit que ce serait désobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit, exprès pour lui. « Je me déshabillai promptement, poursuit-il, et me trouvai dans une petite chambre carrée : elle était si échauffée par un poêle, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyait à côté de ce poêle une espèce de lit de bois, élevé d'environ quatre pieds : on y montait par des degrés. La légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher ; de façon que par le moyen de ces escaliers, on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. » Le voyageur, qui n'était pas prévenu sur toutes ces précautions, voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé, pour être plus tôt quitte des bains ; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher ; elle s'évapora à l'instant. En quelques minutes, son

thermomètre monta à 60 degrés. La chaleur lui portant à la tête, il en eut un violent mal de cœur : on le fit asseoir; il roula au bas de ce lit de bois, avec son thermomètre qui fut brisé de sa chute. Dès qu'il eut repris ses sens, il regagna son logement, enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé pour le faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie : on les prend deux fois par semaine ; presque tous les particuliers en ont dans leurs maisons; les personnes du bas peuple vont dans des bains publics; les deux sexes y sont séparés par des cloisons de planches; dans les hameaux pauvres, ils sont ensemble au même bain. « J'ai vu, dit l'auteur, dans les salines de Solikamskaya, des hommes qui y prenaient des bains; ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes. »

L'appartement des bains est tout en bois; il contient un poêle, des cuves remplies d'eau, et une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. « Le poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires : la plus basse sert à mettre le bois dans le poêle, et la deuxième soutient un amas de pierres contenues par un grillage de fer; elles sont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poêle.... En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou au deuxième

degré.... On est bientôt en sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête. » On monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre, en se vidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps..... Un homme placé devent le poêle jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges ; dans l'instant, des tourbillons de vapeurs sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher, et retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme d'un nuage qui porte une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des plus souples, en les présentant à cette vapeur au moment qu'elle sort du poêle. On se couche sur l'amphithéâtre, et le voisin vous fouette avec une poignée de verges, en attendant que vous lui rendiez le même service. Dans beaucoup de bains, les femmes sont chargées de cette opération. Pendant que les feuilles sont attachées aux verges, on ramasse, par un tour de main, un volume considérable de vapeurs : elles ont d'autant plus d'action sur le corps, que les pores de la peau sont très-ouverts, et que les vapeurs sont poussées vivement par les verges. »

Chappe voulut éprouver une fois toutes les opérations de ces bains. « Après avoir été fouetté, dit-il, on me jeta de l'eau sur le corps, et l'on me savonna : on prit aussitôt les verges par les deux bouts, et l'on me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottait éprouvait une transpiration aussi considérable que moi. On jeta de l'eau sur mon corps, sur les pierres rouges, et l'on se dis-

posa à me fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant plus de feuilles, dès le premier coup je me levai avec tant de vitesse, que le fouetteur fut culbuté de l'escalier sur le plancher. Je renonçai à être fouetté et frotté plus long-temps : en quelques minutes, on m'avait rendu la peau aussi rouge que de l'écarlate. Je sortis bientôt de ces bains.

« Les Russes y demeurent quelquefois plus de deux heures..... Ils sortent tout en sueur de ces bains, et vont se jeter et se rouler dans la neige, par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant une chaleur de 50 à 60 degrés, et un froid de plus de 20 degrés, sans qu'il leur arrive aucun accident. »

C'est un remède excellent contre le scorbut, auquel tous les peuples des pays excessivement froids se trouvent sujets par le peu d'exercice qu'ils font, et la vie languissante qu'ils mènent, enfermés dans leurs poêles tout l'hiver. « Ces étuves produisent une grande fermentation dans le sang et les humeurs, et occasionnent de grandes évacuations par la transpiration. Le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs portées vers la peau, et rétablit l'unisson et l'équilibre.... Ces bains sont très-salutaires en Russie ; ils seraient certainement très-utiles en Europe, pour quantité de maladies, surtout pour celles de la classe des rhumatismes. On ne connaît presque point en Russie ces maladies ; et quantité d'étrangers en ont été guéris radicalement par le secours des bains de cette espèce. »

Solikamskaia n'a proprement de remarquable que les salines : quoique cette ville ait plus de soixante fontaines salées, elle n'a que deux chaudières. La première forme un carré de trente pieds sur deux de profondeur environ ; la deuxième est un peu plus grande. Ces deux chaudières sont placées sur différens bâtimens, situés à cinquante toises des sources des fontaines. On élève l'eau salée dans un réservoir, par le moyen des pompes que les chevaux font jouer. Des tuyaux de plomb, soutenus par des supports de bois, conduisent ces eaux jusqu'aux bâtimens où sont les chaudières.

On fait une cuisson en quarante-huit heures : elle produit cinquante sacs de sel, chacun de quatre poudes, qui font cent trente-deux livres de France. On consume par cuisson dix toises carrées de bois, qui coûtent trois roubles : chaque chaudière occupe six hommes qui gagnent huit à treize sous par jour, et cinq chevaux qui coûtent vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énumération des frais, l'auteur fait monter la dépense de ces salines à 1600 roubles ou 8000 francs par an ; et le produit à 166,000 fr., en supposant que le sel vaut cinquante copeks par poude, c'est-à-dire environ dix-huit deniers la livre, et que chaque année rend plus de douze mille quintaux de sel. L'auteur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentait pas le revenu de la couronne en multipliant les chaudières, on lui répondit que le bois commençait à manquer. Le froid, qui en fait consommer beaucoup, en reproduit

peu. Ces deux effets du climat s'opposeront toujours au défrichement et à la population de la Sibérie.

Pour la chasse des ours, les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal. Dans son enceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait un lit de glace, il serait trop fort; on l'attire dans la neige molle et profonde, où, tandis qu'il s'occupe à s'en débarrasser, on le perce à coups de pique. L'ours est terrible dans ce climat, surtout l'ours blanc, qui, maigre et décharné, court plus vite que l'homme.

Chappe franchit les glaces et les neiges fondues, passe les rivières, malgré l'obstination de ses guides qui craignaient la débâcle, et le 10 avril il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cents lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année par les alternatives des fontes et de la gelée. Il emploie encore un mois à préparer un observatoire et à dresser ses instrumens. Cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé sur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. « A la vue d'un quart de cercle, dit l'auteur, des pendules, d'une machine parallactique, d'une lunette de dix-neuf pieds..... ils ne doutèrent plus que je ne fusse un magicien. J'étais occupé toute la journée à observer le soleil pour régler mes pendules et essayer mes lunettes : la nuit, j'observais la lune et les étoiles.....» Bientôt on regarda l'astronome comme l'auteur du débordement de l'Yrtich. Cette rivière s'enfle tous

les ans à la fonte des neiges ; mais cette année elle avait submergé une partie de la basse ville de Tobolsk, débordé jusqu'au-dessus des toits, renversé les maisons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le sel des magasins. Jamais on n'avait vu de semblables ravages : ce n'était plus l'éclipse prochaine du soleil qui devait être la cause de ces désastres, mais l'arrivée de l'observateur français. Lui seul troublait le cours de la nature ; ses instrumens, sa figure étrangère, le désordre de son habillement, faisaient peur aux astres contre lesquels il braquait ses lunettes. On murmurait tout bas ; on faisait des vœux pour son départ ; on menaçait son observatoire, et sa personne n'était pas en sûreté. Des Russes l'avertirent de ne point aller sans garde au milieu d'une populace insensée. Il prit le parti de coucher dans son observatoire jusqu'au moment du passage qu'il attendait.

Six mois de courses, mille six cents lieues de route par terre, un phénomène annoncé depuis un siècle, un résultat décisif pour déterminer la parallaxe du soleil, et mesurer la distance et la grandeur de cet astre; la curiosité de tous les savans éveillée par un objet de cette importance ; l'empressement de plusieurs souverains à concourir au succès d'une observation qui devait faire époque dans l'histoire de l'astronomie; tout redoublait l'impatience de l'auteur pour voir éclore le jour qui devait payer des études de plusieurs années, des périls et des fatigues de plusieurs mois. La nuit

du 5 au 6 juin, le ciel se couvre d'un nuage universel : voilà tous les projets et tous les travaux de l'astronome confondus ; il tombe dans un sentiment profond de désespoir : tout dort autour de lui, dans une tente voisine de son observatoire ; il s'agite, il entre et sort à chaque instant pour voir le ciel et s'attrister ; enfin, le jour vient, et le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité ; ce voile s'éclaircit, s'entr'ouvre, et disparaît. Cependant tous les habitans s'étaient enfermés dans les églises, ou dans leurs maisons, à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé ni même su voir. L'astronome avait transporté ses instrumens hors de l'observatoire pour les mouvoir plus facilement. « J'aperçus bientôt, dit-il, un des bords du soleil ; c'était le temps où Vénus devait entrer sur cet astre, mais vers le bord opposé : ce bord était encore dans les nuages..... : ils se dissipent ; enfin, j'aperçois Vénus déjà entrée sur le soleil, et je me dispose à observer la phase essentielle, l'entrée totale.... J'observe enfin cette phase, et un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs ; mais je jouis en ce moment de celui de mon observation, et de l'espérance qu'après ma mort, la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. »

C'est là sans doute de l'enthousiasme ; mais n'en faut-il pas avoir pour acheter, par le sacrifice de son repos, et par le risque de sa vie ou de sa santé,

un moment de contemplation? Tant d'erreurs font parcourir le globe; la vérité seule n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les âmes jusqu'à l'oubli des périls? Des armées innombrables, des sociétés entières se dévouent à la mort, et pourquoi?.... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un conquérant; et respectons, honorons au moins de l'estime publique le courage à qui nous devons la propagation des lumières et des connaissances utiles au monde.

Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences qu'un académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, surtout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cents lieues de longueur, sur cinq cents de largeur. Cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert et dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges, et inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse; où le printemps même est hérissé de brouillards épais qui se gèlent avec l'haleine des voyageurs; où les sapins en été n'offrent qu'une verdure sombre et pâle, dont la tristesse

qu'inspire leur aspect est encore augmentée par un long gémissement des vents qui sifflent à travers leur feuillage; où les bords des fleuves et de la mer ne sont parsemés que de branchages morts et de troncs déracinés. Cependant la terre détrempée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reste pas gelée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en assurer, Chappe la fit creuser aux environs de Tobolsk jusqu'à dix pieds. Faute de trouver des manœuvres dans un empire où le paysan, né esclave, ne peut pas même vendre ni louer le travail de ses mains, il prit des malfaiteurs enchaînés que lui prêta le gouverneur. Ces malheureux n'avaient pour vivre qu'un sou par jour. Le charitable abbé voulut augmenter leur paye de quelque argent; ils en achetèrent de l'eau-de-vie, soûlèrent leur garde, et se sauvèrent pendant qu'il dormait. « Je trouvai quelques jours après, dit l'auteur, leurs fers dans les bois. Le gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage. » Mais ils avaient creusé la terre jusqu'à quatorze pieds, et Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé son épée jusqu'à la garde, trouva toujours la terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y maintient pas en été, quoique des voyageurs, même physiciens, l'aient rapporté. C'est au lecteur à juger si l'observation de Chappe auprès de Tobolsk, dans un terrain qu'on avait fouillé, suffit pour contredire formellement les assertions de

Gmelin et de plusieurs autres savans. Il semble qu'on en pourrait conclure simplement que la terre n'est pas également gelée partout.

A Solikamskaia, le froid de 1761 fit descendre le thermomètre de Delisle à 280 degrés, qui répondent à 70 environ de celui de Réaumur. Celui-ci descend jusqu'à 30 degrés sur les frontières de la Sibérie et de la Chine, sous le parallèle de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de 15 degrés un quart : telle est la prodigieuse différence des climats.

A Astrakhan, sous la latitude de 46 degrés 15 minutes, le froid du 16 janvier 1746 fit descendre le thermomètre de Réaumur à 24 degrés et demi; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant qu'on éprouvait ce froid rigoureux à Astrakhan, l'hiver était très-doux dans les parties boréales de l'Europe. Le froid n'est pas aussi vif vers l'occident de la Russie qu'à l'orient de la Sibérie. Le thermomètre de Réaumur ne descend que de 17 à 30 degrés à Pétersbourg; mais Moscou, quoique plus méridional de 4 degrés, éprouve des froids aussi rigoureux : l'eau qu'on y jette en l'air retombe souvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie est d'une terre noire, grasse, et propre à produire du blé, si l'été y était assez long pour le faire mûrir. L'autre moitié, depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer orientale, est inculte, aride et déserte. En général, la Sibérie confirme l'observation reçue, « que plus on avance vers l'est sous le même paral-

lèle, en partant d'Europe, et plus le froid augmente. On a cru trouver, dit Chappe, la cause principale de ce phénomène en Sibérie, dans la prodigieuse hauteur qu'on a supposée au terrain de cette contrée, et dans la quantité de sel qu'on y trouve. La disposition du terrain de la Sibérie a encore été envisagé sous un nouveau rapport. Cette contrée forme un plan incliné depuis la mer Glaciale jusque vers les frontières de la Chine, où le terrain est plus élevé, parce que des chaînes de montagnes y séparent ces deux empires. Le soleil, situé vers l'horizon de ces montagnes, ne peut donc, lorsqu'il éclaire cet hémisphère, échauffer que faiblement ce terrain incliné. Ses rayons ne font qu'effleurer la surface du globe. La combinaison de ces différentes causes démontre parfaitement que cette contrée doit être très-froide. »

Chappe ne pouvait rendre compte de son voyage en Sibérie sans parler de la Russie, à laquelle appartient cet immense désert. Quoique cet empire ait des liaisons avec l'Europe, il est cependant assez loin de nous, et en partie assez sauvage et assez mal connu pour n'être pas exclu de l'*Histoire des Voyages*, qui jusqu'ici n'a guère représenté que les pays séparés de notre continent par de vastes mers.

Les évêques et les moines, dit-il, jouissent en Russie de toutes les richesses du clergé. Les prêtres sont très-pauvres et sans considération. Les évêques nomment aux bénéfices, qui sont amovibles au

gré du caprice de ces prélats. Aussi les prêtres ne forment plus qu'un corps de vils esclaves, toujours aux genoux des évêques. Les moines sont leurs supérieurs. « L'ignorance, l'ivrognerie et la débauche sont l'apanage du clergé de Russie. Les évêques et les prêtres sont les moins déréglés : les premiers, à cause de leur âge, et les derniers, parce que leurs femmes leur font aimer la sagesse de bonne heure. » Du reste, tout le clergé est ivrogne comme le peuple, qui n'en est pas moins fanatique. Ils ont vu s'élever au milieu d'eux une secte de frères réunis paisiblement dans des hameaux, mais sans prêtres, sans églises. Dès lors ils les ont traités en ennemis, et ces malheureux, pleins d'horreur pour les Russes, se donnent la mort pour l'amour de Jésus-Christ. Ils s'assemblent dans une maison quand on les persécute, y mettent le feu, et périssent dans les flammes. « Cette persécution a privé la Russie de plus de cent mille familles, qui se sont réfugiées chez les Tartares, plus sauvages et moins barbares que les Russes. » Ceux qui sont restés dans leur patrie ont mieux aimé mourir que de recevoir la bénédiction du clergé russe. On n'a jamais converti un seul rasbonike ; c'est le nom de cette secte.

Pierre Ier, quoique dur lui-même, sévère, et quelquefois féroce, délivra ces infortunés de la persécution du clergé, et sévit contre l'intolérance qui produisait le fanatisme ; mais après sa mort, les bûchers se rallumèrent, et les cachots se remplirent de ces innocens. « Pendant mon séjour à

« Tobolsk, dit Chappe, plusieurs de ces malheu-« reux étaient dans les prisons. » Quelques années plus tard le voyageur philosophe aurait tenu un langage bien différent, s'il eût pu lire la loi de tolérance portée par l'impératrice Catherine II, dans tout l'empire de Russie, qui a remédié à tous les abus qu'il déplore ici avec trop de raison. Il blâme ailleurs l'usage de faire communier les enfans dès l'âge de cinq ou six mois, malgré leurs cris qu'il faut apaiser par le téton, en leur donnant l'eucharistie.

Chappe parle des femmes de Sibérie; elles sont, dit-il, généralement belles : on dirait que la neige influe sur leur teint, tant elles sont blanches. Cet éclat est relevé par des yeux noirs, mais languissans et toujours baissés, comme les aura dans tous les temps un sexe timide chez un peuple esclave. Leur chevelure noire et leur teint blanc reçoivent un nouveau lustre du vermillon dont elles peignent leurs joues; usage qu'elles semblent tenir plutôt de tous les peuples sauvages qui les environnent, que des nations policées du midi, dont elles sont trop éloignées. Ces femmes sont bien faites jusqu'à vingt ans, mais elles ont les jambes grosses et les pieds grands, comme pour servir de base à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. Chappe veut que les bains, dont elles usent deux fois la semaine, contribuent à leur déformer la taille par le relâchement qu'ils occasionnent dans tout le corps. Mais ne serait-ce pas plutôt le grand nombre

d'enfans qui est cause qu'elles sont flétries à l'âge de trente ans? Le froid excessif rétablit vraisemblablement le ressort des fibres que les bains chauds servent à relâcher. La propreté est rare chez les femmes de Tobolsk; elles ne changent pas souvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de rideaux, et au lieu de traversins on y voit sept à huit oreillers. Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk; cependant ils restent peu avec elles : les maris vont s'enivrer, et les femmes s'ennuient chéz elles. On croirait que le climat dût refroidir leurs sens; cependant on dit que, plus livrées à la débauche qu'à l'intrigue, elles demandent à leurs esclaves ce que l'ivrognerie de leurs maris leur refuse.

Dans les grands repas qui se donnent entre parens pour fêter le saint de la famille, on invite les hommes et les femmes; mais les deux sexes ne sont pas à la même table, ni dans le même appartement. On sert tous les mets à la fois; le potage est composé de tranches de viandes au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les santés : elles se portent presque toutes à la fois par les convives, qui se lèvent, crient, boivent, se coudoient, renversent leur boisson, et s'enivrent tous ensemble; mais cet inconvénient a des suites moins funestes pour eux que le scorbut qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe d'un demi-pied, soit de diamètre, soit de hauteur. Au sortir de cette table, on

passe dans un autre appartement où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine, et des hommes qui présentent de l'hydromel, de la bière et des eaux-de-vie de toute espèce.

Toute la nation, depuis Moscou jusqu'à Tobolsk, ne connaît d'autre plaisir de société que la table. Il faut que le paysan russe soit bien misérable, puisque Chappe lui préfère l'esclave polonais; car où peut-on voir un peuple plus malheureux que celui qui vit sous l'esclavage d'une noblesse libre? Le despotisme n'est pas aussi cruel, aussi injuste qu'une aristocratie où les grands sont les tyrans nés du peuple. Le sentiment d'une sorte d'égalité console le paysan russe des outrages d'un seigneur esclave. Il peut recourir au despote contre son maître; il peut être vengé d'une tyrannie par l'autre; mais, dans l'aristocratie polonaise, le paysan souffre en même temps la tyrannie de fait et celle de droit. L'indépendance de la noblesse redouble en lui l'horreur de l'esclavage : il connaît la liberté. La comparaison qu'il fait de son état avec celui du seigneur éveille au fond de son âme le ressentiment de l'injustice; il ne peut aimer un pays où il n'est lui-même qu'un objet de propriété, comme les troupeaux qu'il soigne et les terres qu'il cultive; aussi l'on ne voit guère le paysan polonais défendre une patrie qui n'est pas la sienne, mais celle de la noblesse. Il fuit ou il plie devant un ennemi qu'il n'a presque aucun intérêt de repousser. Il va servir chez les princes étrangers qui le paient et le nour-

rissent, préférant la condition mercenaire du soldat à celle d'un cultivateur esclave. Cependant Chappe donne un grand dédommagement au paysan polonais; c'est qu'il possède quelquefois des terres en propre : c'en est un, sans doute, mais non assez grand ni assez commun pour attacher vivement le paysan à son pays. Qu'est-ce qu'une propriété de biens lorsqu'on n'a pas celle de sa personne?

L'esclavage semble avoir détruit dans le peuple russe tous les droits de la nature et tous les principes de l'humanité. « A mon retour de Tobolsk à Pétersbourg, dit Chappe, étant entré dans une maison pour m'y loger, j'y trouvai un père enchaîné à un poteau au milieu de sa famille : c'était une victime de l'inhumanité du gouvernement. Ceux qui recrutent ses troupes vont dans les villages choisir les hommes pour le service militaire. Le fils de ce malheureux avait été désigné pour servir, il s'était sauvé...... Le père était prisonnier chez lui; ses enfans en étaient les geôliers, et on attendait chaque jour son jugement. J'éprouvai à ce récit un sentiment d'horreur qui m'obligea d'aller prendre un logement ailleurs.

Parmi les animaux domestiques, les bœufs et les chevaux sont très-petits. En revanche, les animaux sauvages sont plus gros et plus communs que les espèces privées. En parlant des martres, l'auteur dit que leurs queues, qu'on estime si fort en France, sont la partie la moins recherchée en

Sibérie, parce que le poil en est trop dur. Les belles martres ont même rarement de belles queues; mais, du reste, elles sont noires; ce qui sans doute en fait le prix.

Les zibelines vivent dans des trous; leurs nids sont, ou dans des creux d'arbres ou dans leurs troncs, couverts de mousse, ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent les nids de mousse, de branches et de gazon : elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures, en hiver comme en été, et le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, et surtout de lièvres; mais dans le temps des fruits elles mangent des baies, et plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de gale qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hiver, elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous quelquefois trois semaines; elles s'accouplent au mois de janvier; leurs amours durent un mois, et souvent excitent des combats sanglans entre deux mâles qui se disputent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours : elles mettent bas vers la fin de mars, depuis trois jusqu'à cinq petits qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hiver, parce que leur poil mue au printemps; cependant les chasseurs partent dès la fin d'août, du moins ceux de Vitims. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, et tout l'attirail : les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres; mais ils se munissent, au moyen de quelques roubles, de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque chasseur a, pour sa provision de trois ou quatre mois, trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, et un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, et des gants de peau; il y a de plus, pour deux chasseurs, un filet et un chien, auquel on fait une provision de sept poudes de nourriture.

La chasse dont il s'agit est celle que font les Vitims; ils remontent la rivière de Vitimsk en tirant leurs bateaux avec des cordes jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou division son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de

l'endroit où elle doit chasser, et y enterre ses provisions : elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens et les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières, on part sur des raquettes, avec un traîneau où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson; un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit, et un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien en façon de harnois. On marche avec un bâton garni par le bas d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, et d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large et façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les piéges. C'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour préparer leur manger; car, dans les montagnes où l'on chasse, il ne se trouve, durant tout l'hiver, ni ruisseau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des huttes, qu'on environne et qu'on palissade de neige. Sur la route, les chasseurs font des entailles aux arbres pour se reconnaître, et ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chasse se fait par caravanes, qui, quoique divisées en bandes, ont des marches

et des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe, les chasseurs se dispersent dès le matin, et vont tendre leurs piéges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingts piéges; chaque chasseur en dresse vingt par jour; voici comment: « On choisit un petit espace auprès des arbres; on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur, on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois; et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour l'amorcer, la baseule tombe et la tue. »

Quelquefois on tend deux piéges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de poude d'amorces, qui consistent en viande ou en poisson. A leur retour, ils visitent les piéges de chaque halte, pour les nettoyer, s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, et le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont ge-

lées, il les met dans son lit pour les faire dégeler sous sa couverture; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tongouses, ou d'autres peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verts qu'on fend et creuse exprès : on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plus tôt. On cache ces troncs dans la neige, autour des huttes où l'on a fait halte; et quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les piéges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée; il y allume du bois pourri à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, et de suite se tient deux ou trois jours aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes qui avertissent le chasseur : celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue, parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou plutôt que d'en sortir.

Si l'on aperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flèches dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut apercevoir la zibeline, on abat l'arbre, et l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les chasseurs s'éloignent de l'arbre, du côté où l'on travaille à l'abattre; et quand, après avoir courbé la tête en arrière, ils n'aperçoivent plus l'extrémité de la cime, ils étendent alors leurs filets à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux, ils se tiennent au pied de l'arbre; et lorsqu'il tombe, la zibeline, effrayée par la vue des chasseurs, prend la fuite et tombe dans le filet. Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans tous les trous de l'arbre pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à ce que les rivières soient navigables. Alors on se rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on est venu. On donne à l'église les zibelines qu'on a promises à Dieu : on paye celles qui sont dues au trésor impérial; on vend le reste, et le prix en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres peuples de la Sibérie, diffère peu de celle que font les Russes; mais avec moins de préparatifs, ils y met-

tent plus de superstition : les uns et les autres y ont beaucoup de confiance, non-seulement parce qu'ils sont ignorans et barbares, mais parce qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes qui tentent le sort et qui ont à espérer ou à craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chasseurs, les joueurs, les conquérans mêmes, sont très-superstitieux.

Chappe observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne doive trouver que dans la zone torride : ce fut le 2 juillet 1761 qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cents toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à paraître à huit heures du matin, et son passage dura jusqu'à une heure du soir ; elle suivait les bords de l'Yrtich du nord au sud. L'auteur s'assura, par plusieurs épreuves réitérées, que cette colonne parcourait vingt toises en neuf secondes, et trois lieues et demie par heure. Ainsi, puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures, l'espace qu'elle occupait devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste, ces sauterelles ressemblaient parfaitement à celles de France.

Après ce léger coup d'œil sur les animaux de Sibérie, l'auteur revient aux hommes de la Russie, et il considère l'état de l'esprit humain, c'est-à-dire des arts et des sciences. En traçant d'un crayon rapide les efforts et les travaux du czar Pierre pour

délivrer son peuple de l'ignorance, il dit que les lois mêmes de ce prince ont resserré les liens de l'esclavage. Le noble qui sert à la guerre, le jeune homme élevé dans les écoles ou les ateliers, y sont sujets au châtiment des esclaves, et ils en retiennent la condition.

Les successeurs de Pierre 1er ont suivi son plan, attiré des savans, fondé des établissemens, donné des maîtres habiles, excité et favorisé les talens.

Les Russes, dit-il, ont peu d'imagination, mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un serrurier, un maçon, un menuisier, comme on fait ailleurs un soldat. Il y a des ouvriers dans tous les régimens, et l'on décide à la taille ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent pour l'imitation, prouve que le peuple est susceptible de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espèce humaine; mais le gouvernement s'y oppose. Le despotisme détruit en Russie, l'esprit, le talent et tout sentiment noble. L'on y voit les artistes enchaînés à leurs établis...., et c'est avec de pareils ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon. Le gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueraient dans les écoles ne seraient plus esclaves de leurs seigneurs, mais enfans de l'état. Qu'en est-il arrivé? les seigneurs n'envoient plus leurs esclaves aux écoles, ou bien ils trouvent le moyen d'éluder la loi.

Si l'on doit juger du caractère d'une nation et de

l'état de sa police par ses lois pénales, rien ne peut mieux faire connaître les mœurs russes que les supplices dont leur législation est armée, moins pour le maintien de la société que pour l'impunité du gouvernement. Un article de Chappe sur cet important objet, mérite d'être rapporté tout entier.

A peine Pierre 1er eut achevé son code des lois, en 1722, qu'il défendit à tous les juges de s'en écarter, sous peine de mort. Cette même peine tombait sur les juges qui recevraient des épices, sur les gens en place qui accepteraient des présens. Mœns de La Croix, chambellan de l'impératrice Catherine, et sa sœur, dame d'atour de cette souveraine, ayant été convaincus d'avoir reçu des présens, Mœns fut condamné à perdre la tête, et sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualités de simples soldats dans l'armée de Perse; mais la sévérité des lois de Pierre-le-Grand contre les prévaricateurs a fini avec lui. Toutes les provinces de l'empire ont des chancelleries. Ce sont des tribunaux de justice qui relèvent du sénat de la capitale. « J'ai vu, dit Chappe, que, dans toutes les chancelleries éloignées, la justice se vendait presque publiquement, et que l'innocent pauvre était presque toujours sacrifié au criminel opulent. »

Les supplices, depuis l'avénement de l'impéra-

trice Élisabeth au trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues et du knout.

Les batogues sont une simple correction de police que le militaire emploie envers le soldat, et la noblesse envers les domestiques. L'auteur décrit une de ces corrections dont il a été temoin. C'était une fille de quatorze à quinze ans que deux esclaves russes traînent au milieu d'une cour ; ils la déshabillent nue jusqu'à la ceinture, la couchent par terre ; l'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient et l'étend par les pieds. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos jusqu'à ce que deux bourreaux (c'étaient les maîtres de la maison) aient crié *c'est assez*. Cette fille, belle et touchante, se releva couverte de sang et de boue. C'était une femme de chambre qui avait manqué à quelque léger devoir de son état. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques pour s'assurer de leur fidélité ; mais les maîtres, avec cette précaution, doivent vivre dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles entre le poignard de leurs esclaves et le glaive de leur despote.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, exercé sur une des premières femmes de l'empire de Russie. C'était madame Lapouchin, dont la beauté jetait un grand éclat à la cour de l'impératrice Elisabeth. Accusée de

s'être compromise dans une conspiration que tramait un ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout à coup du sein des délices et des faveurs de la cour dans les mains des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvrait le sein; on la dépouille de ses habits jusqu'à mi-corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras et l'enlève sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout; c'est un fouet fait d'une longue et large courroie de cuir. Ce barbare lui enlève à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans et pendans sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue, et la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est là que le supplice ordinaire du knout, qui ne déshonore point, parce qu'il tombe sur les premières têtes à la moindre intrigue de cour où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enlève le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence; ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend; ses deux pieds sont également liés ensemble, et l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les mem-

bres. On frémit de transcrire ces horreurs. Nations policées, renvoyez tous ces supplices aux peuples barbares; faites de bonnes lois civiles, vous n'aurez pas besoin de tant de lois vraiment criminelles. Rappelez les mœurs par la raison et par l'équité; rendez au pauvre sa subsistance, au travail son salaire, au talent sa place, à la vertu sa considération, au véritable honneur son influence, au mérite exemplaire sa dignité; rétablissez l'ordre social, souvent interverti, corrompu, renversé par l'ordre politique; et si l'homme est un être capable de raison, ne le gouvernez pas uniquement par la crainte!

L'impératrice Élisabeth a supprimé le supplice de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'accrocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au peuple, ainsi qu'à la noblesse. Elle condamne, pour les grands crimes, l'une à l'exil, et l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illustres criminels, monsieur et madame de Lestoc. Le comte de Lestoc, après avoir placé la couronne sur la tête d'Élisabeth, fut enfermé et condamné pour avoir reçu d'une puissance étrangère, qui avait porté cette princesse au trône, une somme d'argent qu'il avait eu la permission d'accepter. Quand ses juges, à la tête desquels était Bestuchef, premier ministre, et son ennemi personnel, lui demandèrent la

valeur de cette somme : *Je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le savoir, si vous le désirez*, *par l'impératrice Élisabeth*. « Malgré les intrigues de Bestuchef, l'impératrice ne voulût jamais consentir que ces prisonniers (le comte de Lestoc et sa femme) fussent condamnés au knout. Tous leurs biens furent confisqués ; ils furent exilés en Sibérie, et enfermés dans des endroits différens, sans avoir la permission de s'écrire.

« Une chambre formait tout le logement de madame de Lestoc. Elle avait pour meubles quelques chaises, une table, un poêle, un lit sans rideaux, composé d'une paillasse et d'une couverture. Elle ne changea pas deux fois de draps dans la première année. Quatre soldats la gardaient à vue, et couchaient dans sa chambre...... Elle jouait aux cartes avec eux, dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous dont elle pût disposer ». Un jour qu'elle avait pris de l'humeur contre le premier officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme était pourtant d'une famille distinguée en Livonie; elle avait été fille d'honneur de l'impératrice. Elisabeth fournissait douze livres de France par jour à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers; mais l'officier de garde, qui était le trésorier de cet argent, les laissait manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même château, où ils avaient plusieurs appartemens et un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, madame de Lestoc cultivait

le jardin, portait l'eau, faisait le pain, la bière et le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyaient du monde.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc et sa femme furent rappelés par Pierre III. Le comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg en habits de *moujic*, c'est-à-dire de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli et visité par tous les seigneurs de la cour, et par les étrangers. Comme il parlait librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Elisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisait à la cour, et qu'il s'exposait à de nouvelles disgrâces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avait pas perdu dans sa prison, un jour que Pierre III l'avait admis à sa table : « Mes ennemis, dit Lestoc « à l'empereur, ne manqueront pas de me rendre « de mauvais offices; mais j'espère de votre majesté « qu'elle laissera radoter et mourir tranquillement « un vieillard qui n'a plus que quelques jours à « vivre. »

Dans le nord de la Russie, c'est le climat qui s'oppose à la population par la stérilité des terres, qui est le plus insurmontable de tous les obstacles. Dans le midi, c'est un concours de causes physiques et morales qui dépeuple le pays. Les conquêtes de Gengis-khan et de ses successeurs l'ont dévasté. Les émigrations continuelles des Tartares en font un désert. La petite-vérole mois-

sonne près de la moitié des enfans dans la Sibérie; elle y a pénétré par l'Europe. Les Tartares vagabonds qui courent au midi de la Sibérie ne contractent guère cette maladie; ils en ont tant d'horreur, que, si quelqu'un d'eux en est attaqué, tous les autres le laissent seul dans une tente avec des vivres, et vont camper au loin. Ceux de ce peuple qui entrent dans la Sibérie sont bientôt surpris par cette contagion; et rarement y survit-on, surtout après l'âge de trente-cinq ans.

Le mal vénérien est répandu dans toute la Russie et dans la Tartarie boréale, plus que partout ailleurs; il a gagné les contrées orientales de la Sibérie. Dans certaines villes, il y a peu de maisons où quelqu'un n'en soit attaqué; des familles entières en sont infectées. La plupart des enfans naissent avec cette maladie; aussi trouve-t-on peu de vieillards dans la Sibérie : on n'y a point l'art de traiter ce mal, devenu si commun en Europe, qu'il n'y est pas plus honteux que les vices qui le donnent. Dans nos climats, c'est le luxe qui nous a familiarisés avec le fruit de la débauche; au nord, c'est la misère même qui l'a introduit. Chez le peuple russe, les hommes, les femmes et les enfans couchent pêle-mêle, sans aucune espèce de pudeur. Les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, faute de travaux et d'occupations, qui, en exerçant leurs forces journalières, détournent en même temps leurs sens des objets, et leur imagination des désirs.

L'exploitation des mines est encore une des plus grandes causes de la dépopulation. Plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail, qui n'est propre qu'aux états très-peuplés.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple par le nombre d'habitans qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste province. La Sibérie peut donc devenir aussi dangereuse à la Russie que le Pérou l'a jamais été à l'Espagne.

De toutes ces causes de dépopulation, Chappe conclut que la Russie ne contient pas plus de seize à dix-sept millions d'habitans. C'est bien peu pour une étendue de pays plus grande que toute l'Europe.

Il aborde tous les ans à Pétersbourg environ deux cent cinquante vaisseaux étrangers, dont le plus grand nombre appartient à la Hollande. La moitié des marchandises qu'on y prend consiste en pelleteries. Dans l'autre moitié, ce qu'il y a de plus utile se réduit à des voiles et à des mâts de vaisseaux, des goudrons, des cuirs et des métaux communs; tout le reste est de matières superflues, ou qu'on peut trouver ailleurs. Ce qu'on y apporte, ne fût-ce que des vins, des étoffes, des fromages et des épiceries, est plus nécessaire aux Russes que ne l'est pour nous tout ce que nous en retirons.

Les revenus de la couronne donnent d'abord au souverain une somme de 23,240,000 livres, sur la capitation de six millions six cent quarante mille hommes, qui payent 3 livres 10 sous par tête. Cette capitation est augmentée de 40 sous pour une masse

de trois cent soixante mille paysans, qui, appartenant au domaine de la couronne, lui payent cet excédant de redevance. Les péages et les douanes rendent 15,750,000 livres; les salines, 7,000,000; le commerce du tabac, 380,000; le papier timbré et le sceau, 1,000,000; le revenu de la monnaie, 1,250,000; celui de la poste, 1,650,000. Les conquêtes de la Perse produisent 1,500,000 livres; les conquêtes sur la Suède, 500,000. La bière et l'eau-de-vie valent 10,000,000 livres à la couronne, qui achète le tonneau d'eau-de-vie aux particuliers trente roubles, et le revend quatre-vingt-dix. En un mot, quelle que soit l'exactitude de ce détail, on convient, en général, que le revenu total de la couronne de Russie monte à 67,000,000 de livres, argent de France.

Avec ce fonds, l'état entretient une marine qui était, en 1756, de vingt-deux vaisseaux de ligne, six frégates, et quatre-vingt-dix-neuf galères. On sait jusqu'où Catherine II a porté les progrès et l'ascendant de cette marine victorieuse, qui s'est vue pendant plusieurs années maîtresse de l'Archipel, et qui a si long-temps bloqué les Dardanelles et menacé Constantinople.

Les troupes de terre ne forment pas moins de trois cent mille hommes, même en temps de paix; sans parler d'un corps de cent mille hommes de troupes irrégulières, composées de Cosaques, de Kalmouks et d'autres nations aussi sauvages, qui, vivant de pillage sans autre paye, servent à garder

ou à étendre les frontières de l'empire, à repousser les Tartares, à lever des tributs sur des peuples sauvages. C'est ce qu'on appelle les troupes du gouvernement : ce sont pourtant les moins dispendieuses. Toutes les troupes, soit du gouvernement, soit de la nation, coûtent 32,000,000 de livres, y compris la dépense de la marine. Cependant chaque soldat n'a que dix-huit deniers de paye; le surplus est fourni en subsistances par les provinces où les troupes passent ou séjournent.

Malgré le mot du roi de Prusse, *que les Russes sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre*, leur infanterie est très-bien disciplinée; leur artillerie est nombreuse et très-bien servie, et c'est ce qui fait la force des armées : grand avantage dans la tactique moderne.

Ainsi, quoique Chappe prétende, par le résumé qu'il fait des ressources de la Russie, rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de cette puissance, il résulte que, dans l'état actuel de l'Europe, elle est très-redoutable pour ses voisins. Elle semble intéressée à faire la guerre, pouvant gagner des pays riches, et n'ayant rien à perdre que des déserts; elle a beaucoup de soldats, que l'amour du pillage enhardira tôt ou tard à vaincre; et la rigueur de son climat semble pousser ses habitans vers des contrées plus douces. Elle a pour elle la situation politique de l'Europe, qui est toujours en guerre avec elle-même; divisée en autant d'ennemis que d'états; peu propre à une confédération générale; indiffé-

rente au sort d'une nation qu'opprimeraient les Russes; prête à les faire entrer dans toutes ses querelles; ennemie de la liberté de ses peuples, et jalouse de maintenir le pouvoir absolu de ses souverains.

Il est temps de revenir, avec Chappe, de Tobolsk en France. Ce jeune et courageux académicien se préparait à reprendre le chemin de Pétersbourg, lorsqu'il fut attaqué d'un vomissement de sang presque continuel. C'était sans doute le fruit d'un voyage de douze cents lieues, fait dans un temps où le froid redoublait chaque jour par la saison et le climat. L'auteur s'avançant vers la zone glaciale du nord, à proportion que le soleil s'éloignait vers le tropique du midi, son incommodité lui fit hâter son départ. « J'avais une apothicairerie, dit-il; mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je voulais guérir d'une légère incommodité, j'avais renoncé à la médecine. » Cet aveu est assez singulier. L'auteur, résolu de revenir par Catherinenbourg, pour en voir les mines et connaître le midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un sergent et de trois grenadiers, pour rassurer ses gens sur le bruit qui courait que cette route était infestée de voleurs. Il partit avec cette escorte et quatre voitures, dans un appareil militaire.

Les pluies succédant à la fonte des neiges, avaient gâté une grande plaine de cent lieues qu'il eut à traverser. Une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourbait souvent, au point que douze chevaux ne pouvaient la tirer des boues. Il

avait des poulets, des oies et des canards dans ses munitions de vivres. Importuné par l'embarras et les cris de cette volaille, il en fit tuer une partie, et lâcha l'autre dans les champs. Pour suppléer à cette provision, il tuait en chemin des canards sauvages, dont il régalait sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignait de Tobolsk, il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, et continua tranquillement sa marche avec une suite de huit hommes bien armés.

On avait fait cent vingt-cinq lieues dans une plaine qui n'est qu'un marais, formant un pâturage excellent sans culture. C'était au 56e degré de latitude, et dès le 3 septembre on y éprouva une nuit très-froide au milieu d'une esplanade qui fut couverte de givre. On rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes; on arrive à Catherinenbourg.

L'auteur se loue avec complaisance des politesses qu'il reçut des principaux habitans. Les villes de la Sibérie se policent à mesure qu'elles sont voisines du midi. Partout la douceur du climat se répand dans les mœurs.

Aux environs de Cazan, l'auteur retrouve la verdure, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie; des coteaux rians et couverts de bosquets, des villages opulens; enfin

tout lui retrace le souvenir et l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le 1er octobre. Un prince tartare en était gouverneur : il fit servir au voyageur français des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. Chappe le trouva si délicieux, qu'il en prit de la graine pour la semer en France, mais elle n'y a pas réussi. L'archevêque russe ne fit pas moins d'accueil que le gouverneur tartare à l'académicien étranger. « C'est le seul prêtre, dit celui-ci, que j'aie vu dans ces vastes états qui ne parut pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk pour y observer le passage de Vénus sur le soleil. »

L'archevêque de Cazan cultive les sciences et les lettres dans une ville presque barbare. Cependant celle-ci est infiniment plus policée que toute la Sibérie; il lui reste encore de l'opulence, quoiqu'elle en ait perdu la source, avec son commerce : elle abonde en denrées comestibles. Le pain y est même blanc. On y supplée au vin naturel par une liqueur artificielle faite d'eau-de-vie et de fruits, où l'on retrouve le goût et la couleur du vin. La noblesse y vit en société; les femmes y mangent à table, au lieu d'y servir les hommes. Les Tartares, qui font le plus grand nombre des habitans, y sont traités par le souverain avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur simplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un gymnase ou collége composé de huit professeurs, deux pour la langue française, deux pour l'allemand, deux pour

le latin, et un pour la langue russe, avec un maître d'armes, qui enseigne à danser.

Chappe partit de Cazan, et passa le Volga dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe peut avoir deux cents toises de largeur, sur soixante pieds de profondeur; il fut dix-sept minutes à le traverser sur un bateau de six rameurs. « On m'avait assuré, dit-il, à Tobolsk et à Cazan, qu'on y trouvait quantité de pirates, et qu'on s'amusait même à les chasser au fusil, comme des canards; mais je n'y ai jamais vu de ces pirates, quoique j'aie parcouru ses bords l'espace de cent lieues. » Le 8 octobre, l'académicien arrive à Kousmodéniansk, où il reprend la route de Pétersbourg, qu'il avait suivie en allant à Tobolsk. Il rentre dans la capitale de la Russie le 1[er] novembre 1761, y passe l'hiver, s'embarque au printemps, et se trouve en France au mois d'août 1762, près de deux ans après en être parti.

Un académicien député par une compagnie savante vers le pôle ou vers la ligne doit être regardé comme un bienfaiteur du genre humain. Quoiqu'il ne parte qu'à titre d'astronome, il fait entrer dans ses devoirs et dans ses vues tout ce qui peut être utile aux hommes. Chappe, dont la mission se bornait à voir le passage d'une planète devant le soleil, a rapporté de son voyage tout ce qui pouvait éclairer sa nation et les sciences; il a observé les cieux, mais surtout la terre, dont la connaissance intéresse l'homme de si près. Il a d'abord fixé la

position des lieux par rapport au globe entier; il a mesuré leur élévation à l'égard de la mer. Après ce double coup d'œil sur l'écorce ou la surface, il a voulu pénétrer dans l'intérieur et connaître la substance des terres. C'est dans les montagnes que la nature, plus hideuse, plus stérile qu'ailleurs, est aussi plus singulière; elle y dédommage de la disette de végétaux par l'abondance des minéraux; elle n'y produit guère de plantes nourricières, mais elle y forme des pierres et des métaux qui servent aux arts de première nécessité. C'est dans les montagnes que l'homme va déterrer les maisons qu'il élève sur les plaines. S'il ne peut y semer, y planter, c'est là du moins qu'il forge les instrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions; elles n'ont pas autant besoin d'être étudiées par le naturaliste que les montagnes, qui ne développent pas leur substance au dehors. Aussi les voyageurs curieux ont toujours observé celles-ci avec une attention plus particulière. Chappe, à l'exemple des savans qui parcourent la terre, s'est attaché à l'examen des montagnes. Sa route l'a conduit aux monts Riphées; son loisir l'a arrêté dans la partie de cette chaîne qui s'étend entre Catherinenbourg et Solikamskaia. Il en a examiné les différentes espèces de mines. Avant de les décrire, il parle de quelques gypses, dont il a apporté différens morceaux. Entre autres curiosités de cette nature, le mica, dit-il, ou verre de Moscovie, est assez commun en Sibérie pour qu'on en fasse des

vitres; il est épais d'un tiers de ligne, d'un brun clair tirant sur le jaune, assez transparent pour qu'on lise à travers. On le divise en six à sept feuillets, dont chacun se sous-divise en trois feuilles qui se roulent autour des doigts comme du papier. Il est plus tenace que fragile; il faut le plier et le replier plusieurs fois en sens contraire pour le casser.

La Sibérie a de l'aimant dont la mine est très-riche. On la trouve en différens endroits des monts Poïas. A dix lieues de la route qui mène de Catherinenbourg à Solikamskaia, est la montagne Kalazinski. Elle a plus de vingt toises de hauteur. La mine est au bas, distribuée en couches qui sont séparées par des lits de terre. Le sommet de la montagne est un rocher d'aimant. Il est d'un brun couleur de fer, dur et compacte, et il fait feu au briquet comme la pierre. Quand il est torréfié, il perd sa vertu d'attirer la limaille de fer, à moins qu'elle ne soit répandue sur un aimant cru; torréfié et pilé, sa poudre est attirée par l'aimant ordinaire, comme de la limaille de fer.

A vingt lieues de Solikamskaia, on trouve un aimant cubique et verdâtre. Les cubes en sont d'un brillant vif. Quand on le pulvérise, il se décompose en paillettes brillantes, couleur de fer, et en poussière verdâtre. Le fer paraît minéralisé dans cet aimant par l'arsenic. On ne trouve l'aimant que dans la chaîne de montagnes dont la direction est du sud au nord.

Ce même pays a des mines de fer. Chappe en compte cinquante de différentes espèces, presque toutes aux environs de Catherinenbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une de ces mines n'est disposée en filons : elles sont toutes par dépôts, dispersées sans ordre, du moins en apparence.

On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses, et sur les bords des ruisseaux. Elles sont à trois pieds sous terre; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur. La partie inférieure est au niveau des rivières. La hauteur moyenne de ces mines de fer est de deux cent vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer. On n'en trouve que rarement dans les montagnes plus élevées, et dans le milieu de la chaîne des monts Poïas.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particulière, soit doux, soit aigre et cassant. Celles dont le fer est aigre et cassant sont les plus riches : on mêle plusieurs mines de fer, en combinant celles qui sont douces et liantes avec celles qui sont aigres et cassantes. Le fer qui résulte de cette combinaison est parfait, et supérieur, pour certains ouvrages, à celui de Suède et d'Espagne. Ce fer est tenace et flexible à froid et à chaud. Si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau, on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en est si fin, qu'on le distingue avec peine à la vue. « Je pris un jour,

dit Chappe, une barre de quinze pieds de long sur trois pouces de large, et sept lignes d'épaisseur; l'ayant placée entre deux branches d'un arbre, je tournai aisément cette barre autour de l'arbre; je la retournai ensuite avec la même facilité, sans qu'il se fît dans les coudes aucune fente ni gerçure. J'en ai rapporté des échantillons; la bonté de ce fer a étonné nos ouvriers. Il n'est pas assez connu en France. » On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le transporte en hiver sur des traîneaux, et dans l'été sur des rivières. Il coûte à l'entrepreneur douze sous le poude, de trente-trois livres, poids de France. On le vend cinquante sous sur les lieux, et il en vaut trente de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent poudes de fer, on use une mesure de charbon de six pieds sept pouces de hauteur, sur autant de longueur, et quatre pieds cinq pouces de largeur.

Quelques-unes de ces forges coûtent 10,000 fr. de dépenses, et tous frais payés valent 20,000 fr. au propriétaire de la mine : ainsi la Russie produit du fer et des soldats. Il est aisé de voir ce qu'on en doit attendre avec le temps. Quand un peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert, pour porter la guerre en Orient, le chemin de la Méditerranée, où s'arrêtera-t-elle ?

Un métal presque aussi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue, et que la chimie nouvelle semble nous rendre suspect, c'est le cuivre. La

Sibérie en a des mines : elles sont réunies aux environs de Cazan, et donnent à cette ville un commerce, une sorte d'opulence qui contrastent singulièrement avec les déserts dont elle est environnée, et avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-sauvage, d'abord une marne cuivreuse, friable et sans tenacité, parce qu'elle contient peu de glaise et beaucoup de sable. Elle est composée de deux couches : l'une, d'un gris tirant sur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuse; l'autre est d'un vert d'eau, tirant sur le gris, et doit cette couleur au cuivre. Tout annonce une dissolution de ce métal, dont les parties ont été charriées et déposées dans cette marne.... Elle contient si peu de cuivre, qu'on ne l'exploite point.

Chappe parle de plusieurs sortes de marnes et de pierres calcaires qui contiennent plus ou moins de cuivre. Il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du sable pur, sans presque aucun mélange de terre calcaire. Le métal y est par couches.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite sous la forme des stalactites et des stalagmites. Celle de Sibérie est très-belle, aisée à polir, propre à toutes sortes de bijoux : elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution.

Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs jusqu'à trente lieues. Elles sont ordinairement vers la moitié de la hauteur des monta-

gnes. Leur profondeur est de 78 pieds environ.... Ces mines sont d'un produit médiocre. Les plus riches ne donnent que quatre pour cent, et les autres beaucoup moins.

La Sibérie a même des mines d'or, mais qui ne la rendent que plus pauvre. Le produit n'en vaut pas la dépense, quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture.

Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est-à-dire le passage de Vénus sur le disque du soleil. L'académicien français devait observer ce phénomène à Tobolsk, en Sibérie, pendant que d'autres astronomes l'observaient en d'autres lieux de la terre, fort éloignés de la Sibérie. La différence des temps du passage observés par ces divers astronomes, donne la distance de Vénus à la terre. Or, comme on connaît d'ailleurs le rapport entre la distance de Vénus au soleil, et celle de la terre au soleil, il est aisé de voir que la distance de Vénus à la terre étant connue, on aura celle de la terre au soleil; élément important dans l'astronomie. On ne pourrait en dire davantage sans entrer dans des raisonnemens mathématiques qui n'appartiennent point à un recueil historique des voyages.

Cette observation, qui a coûté tant de fatigues à Chappe, n'est qu'un fait, qu'un moment, qu'un point dans l'histoire des temps et des cieux; mais c'est un de ces momens et de ces points décisifs qui doivent faire époque dans l'astronomie, étendre et

perfectionner la sublime théorie des mouvemens célestes. Un jour peut-être on partira de cette observation pour déterminer la distance du soleil, qui jusqu'ici s'est dérobé aux calculs de la géométrie, pour mesurer la grandeur réelle de cet astre, pour peser son influence sur le système dont il est le centre et le mobile.

Le phénomène de l'électricité a jeté la plus vive lumière dans la science de la nature. Sans doute, il était aisé de voir que la terre se composait à elle-même son atmosphère, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, et recouvrant en un jour, par les pluies, tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois. Par la raison qu'elle était la source des nuages, elle devait être le foyer des orages; mais on n'avait pas vu que la foudre partait de la terre, au lieu de tomber du ciel. Chappe était, en 1757, dit-il, dans cette erreur, combattue en 1713 par Maffei.

« J'étais persuadé, dit-il, que les nuages orageux étaient toujours enveloppés d'une matière électrique, et qu'ils étaient des conducteurs d'où partaient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, portent l'effroi et le désordre sur la surface du globe.... Je reconnus et m'assurai bientôt, dans presque toutes mes observations, que l'inflammation s'était faite à la surface de la terre, d'où la foudre s'élevait, au lieu de se précipiter des nuages. Presque tous les physiciens sont maintenant également convaincus de cette vérité. »

La physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur à l'endroit d'où part l'éclair, par l'intervalle du temps compris entre l'éclair et le bruit, en supposant qu'une seconde répond à cent soixante-treize toises.

L'auteur avait élevé en plein air une barre de fer suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphère électrique des nuages, et les rapports des degrés d'électricité, analogues aux différentes distances où se trouvait la barre électrique, par rapport au nuage d'où paraissait sortir l'inflammation.

« Le 9 juillet, à midi, commença un orage à l'est de Tobolsk, par un ciel serein à l'ouest, presque sans électricité, jusqu'à une heure quinze secondes. Ensuite, après un grand vent accompagné d'un nouvel orage, l'électricité fut assez forte. Elle cessa à neuf minutes vingt-cinq secondes, et recommença à vingt - cinq minutes quarante secondes. On vit un éclair pour la première fois dans cet orage; l'intervalle de l'éclair et du bruit fut observé de quarante-cinq secondes, ou de sept mille sept cent quatre-vingt-cinq toises. L'orage était vers l'horizon; l'électricité fut très-forte pendant six minutes, et cessa totalement; le baromètre était à 27 pouces 8 lignes $\frac{8}{12}$, et le thermomètre à 18 degrés.

« Le 10 juillet, à sept heures et demie du matin, un orage parut à l'est, vers l'horizon. A huit heures vingt-sept minutes treize secondes, les fils s'étant entortillés autour de la barre, je voulus les

défaire, dit Chappe, et je reçus une commotion si violente, que j'en eus le bras engourdi pendant deux jours. A trente-cinq minutes trente secondes, l'électricité augmente; le milieu du nuage est au zénith, et l'on voit le ciel serein de tous les côtés. Si l'on présente du fer au bout d'un tuyau de verre, l'électricité fait un bruit semblable à du taffetas qui se déchire.

« Je vis très-distinctement la foudre s'élever de terre, dans toutes les observations où j'aperçus des éclairs. A sept heures trente-une minutes, elle me parut monter jusqu'à la partie du nuage la plus élevée sur l'horizon; cette hauteur était environ de vingt-sept degrés.

« Le 13 juillet, un orage parut au sud, à deux heures après midi; l'électricité, d'abord médiocre, devint si forte, qu'un soldat, ayant voulu toucher au conducteur, en reçut une commotion violente, sortit de l'observatoire, et n'osa plus y entrer.

« A deux heures cinquante-cinq minutes, j'aperçus très-distinctement la foudre s'élever de terre, sous la forme d'une fusée qui, à une certaine hauteur, se divisa en deux serpenteaux. »

Enfin, pour ne rien omettre d'utile et d'important dans l'ouvrage de Chappe, ajoutons aux expériences qu'il a faites sur l'électricité, un mot de ses observations sur le baromètre et la boussole. La plus grande hauteur du baromètre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 mai (1761), de 28 pouces 10 lignes $\frac{4}{11}$, par un vent du nord et un ciel serein. La plus

petite hauteur fut, au mois de juin, de 27 pouces 6 lignes.

Le thermomètre qui, comme on l'a vu, descend en hiver à plus de 60 degrés au-dessous de la congélation, est monté, le 19 juillet, dans la plus grande chaleur de l'été, à 26 degrés $\frac{1}{4}$ au-dessus de la congélation. C'est donc une différence de plus de 80 degrés entre les limites du froid et celles du chaud.

A Tobolsk, l'auteur a vu les grains poindre au 15 juin, s'élever à dix pouces le 25, sans être à leur maturité vers la fin d'août.

Quant à la boussole, Chappe dit qu'à Tobolsk il l'a vu décliner de 3 degrés 45 minutes 58 secondes vers l'orient. En 1720, dit-il, elle n'avait point de déclinaison, si l'on en croit Strahlenberg. Chappe dit qu'elle varie de 12 minutes et demie par an vers l'orient, tandis que sa variation est à Paris de 10 minutes par an vers le couchant.

C'en est assez pour les curieux ou les amateurs de phénomènes et d'observations. Les adeptes, ceux qui cherchent les causes dans une collection de faits très-nombreux, liront l'ouvrage entier de Chappe, et fixeront à son travail, par les lumières qu'ils y auront puisées, son véritable prix ; mais ce monument n'était pas le seul qu'il voulût consacrer aux sciences.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie, il voulut le revoir dans la Californie, huit ans après.

De la zone glaciale, il passe à l'équateur, impa-

tient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat; il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes et des Espagnols, qui peuvent se rencontrer et se joindre un jour par deux routes opposées, et va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 juin 1770 : il l'a faite, et il est mort le 1er août de la même année. La cendre de ce philosophe repose dans une terre sauvage, au-delà des mers; mais il a laissé à sa patrie les monumens de ses travaux, la mémoire de son courage, et la gloire de ses exemples.

CHAPITRE III.

KAMTCHATKA.

Climat. Minéraux. Animaux.

Ce serait à tort que l'on séparerait la description du Kamtchatka de celle de la Sibérie, puisque ces pays sont contigus, et que le premier forme un des cercles du gouvernement d'Irkoutsk, le troisième de ceux qui composent la partie de l'empire de Russie située dans le nord de l'Asie.

Le Kamtchatka, situé à l'extrémité la plus orientale de notre hémisphère, est une grande péninsule qui, bornant l'Asie au nord-est, se prolonge du 51ᵉ au 62ᵉ degré de latitude boréale, sur une largeur inégale de cinq degrés au plus. Cette péninsule a pour limites à sa droite, ou à l'est, la mer d'Okhotsk, et un long golfe qu'on appelle la mer de *Pengina;* et sur sa gauche, ou à l'est, l'Océan oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Vers le 60ᵉ degré, deux rivières, le Poustaya, qui se jette dans le golfe de Pengina, et l'Anapkoi, qui débouche dans la mer orientale, marquent le point où la péninsule éprouve un rétrécissement fort considérable, et une sorte d'isthme où quelques auteurs la font commencer. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de cet isthme, l'on découvre les deux mers dans un temps serein.

Depuis cet isthme, la figure de la péninsule est un peu elliptique; elle se renfle vers le milieu, et se rétrécit vers ses deux extrémités, notamment vers la méridionale. De même que la plupart des presqu'îles, elle est coupée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes qui court du sud au nord, et qui jette des rameaux à droite et à gauche. Un grand nombre de petites rivières coulent entre ces rameaux, mais la plupart ne sont ni grandes, ni navigables. Les plus considérables sont le Kamtchatka, l'Avatcha, le Bolchaia-Rieka.

La côte occidentale du Kamtchatka, dentelée par beaucoup de caps obtus et d'anses où se trouvent des embouchures de rivières, forme une courbe irrégulière. Cette côte s'étend depuis l'embouchure de la Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'au cap Lopatka, qui termine la presqu'île au midi. Des trente-quatre rivières qui se jettent dans la mer le long de cette côte, trente se trouvent dans la partie méridionale qui forme les deux tiers de sa longueur, tandis qu'il n'y en a que quatre dans le reste, qui s'avance au nord. La raison de cette différence remarquable vient, sans doute, de ce que les montagnes sont moins hautes en se rapprochant du continent, et s'élèvent, au contraire, à mesure que la péninsule s'allonge entre les deux mers. C'est par l'embouchure du Bolchaia-Rieka, ou grande rivière, que les vaisseaux russes, partis d'Okhotsk, abordaient autrefois au Kamt-

chatka. Les grandes marées s'y élèvent à la hauteur de quatre archines de Russie. Elle est navigable dans le printemps, mais difficile à remonter, par la rapidité de son cours et la quantité de ses îles.

Depuis l'embouchure du Bolchaia-Rieka, au 53ᵉ degré, jusqu'à celle du Poustaya, au 60ᵉ, la côte est basse et marécageuse, sans danger pour les vaisseaux que le hasard y jette; mais ils ne peuvent s'en approcher. Dans ce dernier endroit, elle commence à s'élever, et devient plus escarpée et plus dangereuse, à cause des rochers qui la bordent et que la mer recouvre.

La côte orientale est moins longue que l'occidentale, et offre plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes baies, des caps, des îles, des presqu'îles et des lagunes. Parmi les caps, il y en a quatre principaux, séparés par des distances à peu près égales, et dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battait uniformément sur cette côte. A peu près vers le milieu de la longueur de cette côte, se trouve l'embouchure du fleuve qui donne son nom à toute la péninsule. Au sud de cette bouche s'élèvent d'énormes rochers, qui servent de base à un volcan.

A l'embouchure de l'Avatscha se trouve la baie de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui est très vaste, et ceinte de hautes montagnes : l'entrée en est étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Au nord de l'Avatscha, une montagne

vomit toujours de la fumée, et quelquefois des flammes. Depuis cette baie, l'abord de la côte est dangereux, par la quantité de rochers dont la mer est parsemée : heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. La baie de Noutrenoï est bordée de montagnes escarpées qui mettent à couvert des vents. En continuant à voyager au nord, l'on rencontre le Kamtchatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent jusqu'à deux cents verstes au-dessus de son embouchure. Depuis les bords du Kamtchatka jusqu'à la mer d'Oloutora, qui tire son nom de la rivière du même nom, à l'embouchure de laquelle se termine au nord la côte orientale, on trouve douze rivières.

En général, la plupart des rivières du Kamtchatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées des deux côtés de rochers escarpés. Mais quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente. Steller et Kracheninnikov ont observé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes, cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans, que Bonguer a remarquée dans les Alpes. Quelles que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, il est évident que les eaux seules qui viennent de la fonte des neiges et des glaces, peuvent déformer les montagnes, et creuser ces vallons étroits et tortueux qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs qui traversent les grandes chaînes

sont obligés de suivre partout le chemin des torrens. Tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, et tantôt descendre au fond des abîmes, au travers desquels ils se fraient une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il semble d'abord qu'il suffirait, pour la formation des montagnes, qu'un terrain eût été considérablement élevé dans l'origine, parce qu'avec le cours des siècles, les caux de pluie et de neige ont pu sillonner, percer, creuser le terrain qu'elles imbibaient, et le tailler en pyramides, en aiguilles, en masses énormes, en mille formes irrégulières dont se compose l'aspect surprenant que présentent aujourd'hui les grandes montagnes. Mais les grandes plaines dont elles sont environnées, prouvent toujours une révolution prodigieuse, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former et agrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamtchatka est un nouveau monument de cette théorie. La côte orientale où l'action des eaux de la mer est plus sensible et plus directe, présente un front plus escarpé, plus menaçant que la côte occidentale. Que si l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y ressent toujours le voisinage et les traces de l'Océan qui l'a sans doute englouti, revomi, formé, détruit ou défiguré, tel qu'il est aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamtchatka, qui sépare les deux mers dont cette presqu'île est environnée, s'appelle le cap *Lopatka*, parce qu'il

ressemble à une omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Il ne s'élève que de dix brasses ou cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer : il est par conséquent sujet à des inondations qui rendent le pays inhabitable à vingt verstes du rivage. Il n'est fréquenté que par les gens qui vont à la chasse des renards, jusqu'à trois verstes du cap Lopatka. Il n'y croît que de la mousse; dans cet espace on voit des lacs et des étangs, mais il n'y a ni ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches; l'inférieure est solide, la supérieure est une tourbe spongieuse; sa surface est couverte de monticules, et ne produit rien.

Les volcans sont aussi fréquens dans les zones tempérées et glaciales, qu'entre les deux tropiques. Le Kamtchatka en compte trois. Le premier est celui d'Avatcha au nord de la baie de ce nom. C'est un groupe de montagnes à peu près isolé; sa base couverte de bois s'étend jusqu'à la baie; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, le sommet est absolument aride. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant une éruption eut lieu dans l'été de 1737; elle ne dura qu'un jour, et ne vomit que des cendres épaisses. Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 octobre suivant, renversa dans un quart d'heure toutes les huttes et les tentes des Kamtchadales. Cette secousse fut accompagnée d'un mouvement de la mer très-singulier; car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula au-delà

du point d'où elle était venue, remonta une seconde fois plus haut que la première, et se retira si loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart d'heure le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cents pieds, inonda la côte, et se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, et plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la rivière de Kamtchatka et celle de Tolbatchick. Ces montagnes n'avaient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739 elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendres, dans l'espace de cinquante verstes. Il fallut attendre qu'il retombât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Le troisième volcan est la montagne la plus haute du Kamtchatka, sur les bords du fleuve de ce nom; elle est environnée d'un amphithéâtre de montagnes jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé et fendu en longues crevasses de tous les côtés, est terminé par un cratère; il est si élevé qu'on le découvre à trois cents verstes. Aux approches d'un orage, cette montagne se couvre de nuages jusqu'au quart de sa hauteur. Elle vomit une fumée épaisse, et quelquefois des cendres à la distance de trois cents verstes. Elle a brûlé depuis 1727 jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737, le 25 septembre, et dura

l'espace d'une semaine entière. Les yeux ou l'imagination des peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrasé, comme des fleuves de feu; c'étaient des flammes ondoyantes. On entendit ou crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui soufflaient, qui allumaient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons embrasés et de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénomène prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses durèrent par intervalles depuis le mois d'octobre suivant jusqu'au printemps de l'année 1738, et causèrent d'assez grands ravages.

Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux sont presque toujours isolées; qu'elles ont à peu près la même apparence extérieure, et doivent contenir en dedans les mêmes matières; qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, et des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints; ce qui est une preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans et les eaux chaudes, comme si celles-ci venaient originairement de ces sources de feu.

On trouve des eaux chaudes dès la pointe méridionale du Kamtchatka, et l'on en rencontre constamment au pied des montagnes en avançant vers le nord.

Parmi celles que l'on trouve près de la rive méridionale du Baanio, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds dans un endroit rempli de fentes et de crevasses.

Près du Chemeth, on voit couler vers la mer orientale une source d'eau chaude qui, sur trois verstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagènes à son embouchure. Elle coule entre des rochers; son lit a quelquefois quatre pieds de profondeur: Grâces à la chaleur de ses eaux, ses bords se couvrent de verdure et de plantes qui fleurissent dès le mois de mars, quand la nature est encore morte aux environs. Plus loin, on rencontre une plaine aride couverte de cailloux grisâtres. Il en sort une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui de l'eau qui bout. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre si dure, qu'on ne peut la creuser. Les coteaux des environs exhalent de la fumée.

A leur pied se trouvent deux puits, dont l'un a cinq sagènes de diamètre sur dix pieds de profondeur, et l'autre, trois sagènes de diamètre sur une de profondeur. Ces deux puits ou gouffres ne sont séparés que par un espace de trois sagènes d'un terrain marécageux et mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagènes. Cependant, pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut

se coucher par terre : mais il reste à savoir si, lorsqu'on est dans cette attitude ; avec une oreille appliquée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une matière noire qui tache les doigts comme l'encre de la Chine, et qui surnage à sa surface. Un fait encore plus digne d'observation, c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure du Kamtchatka sur la côte orientale, et celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. Dans cet espace se trouvent les lacs et les volcans les plus considérables de toute la presqu'île ; les montagnes ont le plus subi d'altérations, dans leurs formes, par les eaux, les feux et les tremblemens de terre ; enfin, la mer y exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres alumineuses et ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer ni d'eaux chaudes. Kracheninnikov pense que dans les endroits où ces matières inflammables produisent des éruptions et des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le sol du Kamtchatka se trouve creusé ; car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, surtout du printemps, où les marées sont les plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamtchatka, l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, et une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivières, empêchent celles-ci de se geler entièrement par les plus grands froids, et de tarir dans l'été. Celles de ces sources qui, réunies, forment la petite rivière de Klioutchvka, ont le double avantage de fournir du poisson frais et d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamtchadales boivent en mangeant leur poisson brûlant et plein d'huile, leur cause des dyssenteries.

Les bords du Kamtchatka sont couverts de racines et de baies qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y produit des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux, surtout à la source du Kamtchatka, où la péninsule est le plus large et le moins sujette aux brouillards. Entre sa source et son embouchure, on a semé de l'orge et de l'avoine avec succès.

Les légumes, tels que la laitue, le chou et les pois, qui ont besoin de chaleur, ne prospèrent pas au Kamtchatka ; mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis et les betteraves, viennent partout plus abondans, plus

gros, de meilleure qualité le long de la rivière de Kamtchatka.

Au bord des rivières, dans les marais et les bois, l'herbe surpasse la hauteur de l'homme, et peut se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printemps et à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité qui conserve le foin fort avant dans l'automne, et lui donne du suc et de la séve, même en hiver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnent du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux pour être propres aux pâturages ou à la culture; mais sur la côte occidentale, l'on trouve, en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gèle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle jusqu'à l'épaisseur d'une archine et demie; plus bas, une couche de glace très-dure à briser; puis une vase délayée et liquide, enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles, les endroits élevés, et les collines qui s'en éloignent, se couvrent de bois et de cette verdure qui semble inviter à la culture. Mais la

neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne, s'oppose à la semence des grains, soit avant l'hiver, parce que venant à fondre, elle détruit les semences; soit au printemps, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de mai, temps suivi de près par les pluies qui durent jusqu'au mois d'août. Ce qu'on a semé ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux; mais comme l'été est fort court, et que le soleil reste quelquefois quinze jours sans paraître, la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, et les bords des rivières n'ont que des saules et des roseaux, même à trente verstes de la mer. Cette disette de bois gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont s'établir sur les bords de la mer pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine. La rapidité des rivières et les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de laisser flotter au gré des courans le bois que l'on a coupé, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, et le ferait chavirer et échouer contre les rochers et les bancs. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle apporte sur les côtes : mais ils sont rares; et ce bois mouillé, vermoulu, répand plus de fumée que de chaleur. Le voisinage des montagnes offre plus de ressources, surtout

dans les endroits où les rivières peu éloignées de la mer sont navigables.

Le meilleur bois est le bouleau. Il y en a de si gros, que le capitaine Spanberg en fit construire un bâtiment pour les voyages de long cours. Ce vaisseau vide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaison n'ajouta rien, ce semble, à son poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, et n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier, ou trop mal présenté, pour ne pas embarrasser un lecteur peu versé dans la physique. On a vu des vaisseaux neufs tirer d'abord beaucoup d'eau au moment qu'ils y sont lancés, puis quelque temps après se moins enfoncer. Sans doute que le bois venant à se gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer, et qu'après qu'on a vidé celle qui étant entrée dans le vaisseau l'avait fait enfoncer, il s'élève beaucoup; il se peut qu'alors la charge que sa capacité lui permet de recevoir ne lui fasse pas tirer plus d'eau qu'il n'en avait tiré d'abord. Mais ce phénomène d'hydrostatique a besoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Quelque stériles que soient les côtes du Kamtchatka, celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois, sans doute parce que les montagnes sont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fournissent de fort beaux, surtout au-dessus de l'Ioupanova, vers le 53e degré 30 minutes de latitude. On y trouve des forêts de mélèse, qui

s'étendent le long des montagnes d'où sort le Kamtchatka. Les bords de ce fleuve en sont aussi revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Elovka, qui est de même couronné de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes.

La variation de la température dépend non-seulement de la distance de l'équateur, mais de la mer d'où viennent les vents, et de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. D'un côté, les montagnes occasionnent du froid; et de l'autre, elles en garantissent. Ici, la mer entretient la chaleur par des brouillards épais, tandis qu'ailleurs elle la tempère par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique et marécageux engendre tour à tour les glaces et les vapeurs brûlantes; tantôt un sol pierreux et sec expose à toutes les rigueurs des hivers et à l'ardeur des étés. Quoique l'éloignement du pôle ou de la ligne décide constamment de la nature des saisons dans chaque climat, le sol n'a pas moins d'influence que le ciel sur l'air que respirent les habitans des différentes zones. C'est dans l'atmosphère qu'ils vivent, et celle-ci se compose des exhalaisons de la terre. La direction des vents condense ou raréfie ces vapeurs, assemble ou disperse les nuages; les résout en neige ou en pluie; fond ou glace les neiges. De là cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional est moins froid qu'un autre plus méridional. Ainsi, le Kamtchatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique; mais s'il

est modéré, il est long et constant. Le mercure du thermomètre de Delisle s'y tient pour l'ordinaire entre le 160e et le 180e degré; si ce n'est en janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il descend de 175 à 200 degrés. Le printemps est court; mais, quoique pluvieux, il est mêlé de beaux jours. L'été n'est pas plus long, mais plus inconstant et plus froid à proportion. Le voisinage de la mer et la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs que le soleil ne dissipe guère qu'à midi. L'on peut très-rarement s'y passer de fourrures. Cependant, loin de la mer le temps est constamment serein depuis le mois d'avril jusqu'à la mi-juillet. Ainsi, dans les terres on voit le thermomètre varier du 146e au 130e degré; mais au mois de juillet il monte quelquefois jusqu'au 118e degré. On éprouve peu d'orages en été.

La plus belle saison est l'automne : on a de beaux jours durant le mois de septembre; mais, vers la fin, ils sont troublés par les vents et les tempêtes, qui préludent à l'hiver. Les rivières gêlent dès le commencement de novembre : ce mois et les deux suivans offrent rarement des jours sereins. C'est en septembre et octobre, en février et mars qu'on peut voyager avec le plus de sûreté.

Les vents influent beaucoup sur les saisons dans le Kamtchatka. Au printemps, le vent du sud-est; en été, le vent d'ouest; en automne, le vent du nord-est; en hiver, le vent d'est, soufflent avec des variations le long de la mer occidentale. Le vent

d'est est souvent impétueux, dure trois jours, renversant les hommes par terre, et poussant des phoques sur des glaçons flottans contre la pointe de Lopatka. Le vent du nord donne en toute saison le plus beau temps; celui du midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre située entre deux mers, et qu'un élément s'y ressente des influences de l'autre. Le climat est plus doux, la terre plus fertile au nord qu'au midi. Près de la grande rivière, le temps est agréable et serein, tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se rencontrent et se heurtent, les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on essuie d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord et le midi du Kamtchatka s'observe à peu près entre ses côtes d'orient et d'occident : tandis que sur les bords de la mer de Pengina l'air est sombre, épais et nébuleux; sur les rives de l'orient, le ciel est pur et serein : c'est un monde différent sous la même latitude. La neige qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord : à peine en trouve-t-on un pied et demi sur les bords de la Tighil, vers le milieu de la presqu'île, prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans très-basané, et qui leur gâte la vue de très-bonne heure. Comme le froid et les vents la condensent, les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante et dure, brûlent la peau et fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très-certain : aussi les habitans portent-ils pour garde-vue des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal d'yeux ne soit très-fréquent au Kamtchatka. Steller y trouva un remède qui dissipait en six heures de temps la rougeur et l'inflammation, et guérissait de la douleur du mal ; c'était d'appliquer sur les yeux une espèce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre et du sucre.

La neige qui tombe dans la presqu'île, entre les 52e et 55e degrés, est si abondante, qu'à la fonte du printemps toute la campagne est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents et les ouragans.

Comme il existe des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes, il est assez vraisemblable qu'il s'en trouve dans le Kamtchatka. Mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en apportent, le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir, les difficultés de l'exploitation, dues à la nature du sol,

laissent ignorer si le Kamtchatka renferme de ces richesses utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril et la rivière Girovaia. De petites rivières couvrent leurs bords d'un sable ferrugineux. On trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril; une terre couleur de pourpre autour des sources chaudes; du tripoli et de l'ocre rouge le long de la grande rivière; de l'ambre jaune en quantité près de la mer de Pengina. Les montagnes renferment une sorte de cristal couleur de cerise, mais en petite quantité : on rencontre près de la rivière de Khariasova, qui se jette dans la mer de Pengina vers le 56e degré de latitude, du cristal vert en grands morceaux. Les Kamtchadales en fabriquaient jadis leurs armes et leurs outils tranchans. On trouve aussi dans cet endroit une pierre légère et blanche dont ils font des mortiers et des lampes. Partout, aux sources des rivières, ils ramassent des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines; il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses. Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge, et qui rougit au feu.

Les principaux arbres du Kamtchatka sont le mélèse, le peuplier blanc, le saule, l'aune, le bouleau et le petit cèdre.

Les deux premiers servent à construire les habitations de terre et les bâtimens de mer. Steller dit

que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la mer d'être extrêmement poreux et léger; il ajoute que sa cendre, exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre dont le poids augmente avec le temps; et que, quand on brise cette pierre après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aune, à teindre les cuirs.

Les bouleaux du Kamtchatka diffèrent de ceux de l'Europe; ils sont d'un gris plus foncé, très-raboteux et remplis de gros nœuds : le bois en est si dur qu'on en fait des plats; et l'écorce si tendre, qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelle; on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, et on la mange avec du caviar sec.

Le petit cèdre diffère du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux et rampant sur les montagnes et dans les plaines, où il croît avec peine, et toujours faible. Ses fruits, proportionnés au tronc et aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi les Kamtchadales les mangent sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude comme du thé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamtchatka deux sortes d'aubépine : l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges,

qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; passablement de genevriers, dont on néglige les baies; peu de groseillers rouges et de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de myrtilles (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures et de l'eau-de-vie. Le fruit de la camarigne, que les naturels du pays appellent *vodianitsa*, sert à teindre en couleur de cerise de vieilles étoffes de soie déjà passées : on l'emploie aussi avec de l'alun et de la graisse de poisson, à noircir les peaux de loutre de mer et les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine et de gruau, c'est la sarane, qu'on trouve principalement dans ce pays; c'est une espèce de lis. Cette plante s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied, sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers la racine, elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet; ses feuilles sont ovales et verticillées. La fleur termine la tige; elle est d'un rouge de cerise foncé. Sa racine ou son bulbe est à peu près aussi grosse qu'une gousse d'ail, et composée de plusieurs petites gousses rondes : elle fleurit à la mi-juillet,

et pendant ce temps-là elle est si abondante, que les campagnes en paraissent toutes couvertes.

La sarane, pillée avec le morocha (*rubus chamæmorus*) et avec d'autres baies, se cuit au four : c'est un mets si agréable et si nourrissant, qu'il peut faire oublier le pain.

Les Kamtchadales font des bouillons, des confitures, et les Russes, de l'eau-de-vie avec le matteït (*sphondylium*). Cette plante est semblable au panais. Sa racine, jaune en dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort et piquant comme le poivre; sa tige creuse, de la hauteur d'un homme, est d'une couleur verte et rougeâtre avec de petits duvets courts et blancs; les fleurs ressemblent à celles du fenouil.

On coupe les rameaux qui sortent du nœud le plus près de sa racine, car les tiges principales ne sont pas bonnes. On ratisse avec une coquille l'écorce de ces rameaux; on les expose quelque temps au soleil, puis on les lie en bottes. Dès qu'ils commencent à sécher, on les enferme dans des sacs faits de nattes, où ils se couvrent d'une poudre douce dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc qui produit cette poudre est si actif et si vénéneux, qu'il occasionne des enflures et des pustules sur la peau partout où il tombe. Aussi les femmes mettent-elles des gants pour manier et préparer cette plante; et ceux qui la mangent verte au printemps, la mordent sans y

toucher avec les lèvres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des baies de gimolost. On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. Cette première fermentation produit une liqueur qu'on appelle *prigolovok*. Pour en faire de la braga, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, et on y mêle encore du matteït. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, et quand il cesse de bouillir, on a de la braga. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudière, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudière est bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau. La première distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à ronger le fer. Elle n'en conviendrait que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossière et une vie laborieuse rendent les plus robustes; mais elle est trop chère pour leur pauvreté. Le marc de la chaudière est bon à faire de la braga pour le peuple, et ce qu'on en jette engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce avant de distiller la plante; mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus pernicieux; elle coagule le sang, elle cause de violentes palpi-

tations de cœur; elle enivre aisément, et son excès va jusqu'à priver un homme de sentiment. Croit-on arrêter l'ivresse de cette boisson par un verre d'eau froide, on y retombe bientôt, et si elle n'ôte pas l'usage de tous les sens, elle engourdit au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le sommeil de songes inquiétans, qui, dans les âmes superstitieuses, réveillent tous les remords du crime, et peuvent, dans le délire, leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le Vieux de la Montagne, qui savait inspirer l'audace du fanatisme par une ivresse délicieuse, aurait imprimé les terreurs de la superstition avec cette boisson. Bien des Kamtchadales n'osent manger de matteït, de peur de s'énerver. En revanche, ils s'en servent pour tuer la vermine, se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printemps.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance, et de meilleure qualité, lorsqu'au lieu d'eau pour distiller le matteït, on se sert d'une infusion de kiprei (*epilobium*). La moelle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmouks. Sa feuille verte, et son écorce broyée, s'infusent et se prennent comme du thé vert, dont cette infusion a le goût. Le kiprei sert aussi à faire du vinaigre. Les mères mâchent cette herbe, et l'appliquent sur le nombril des enfans à qui elles viennent de couper le cordon ombilical.

Le *tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espèce de mets qu'on appelle *schami*. C'est un ra-

goût froid, composé de choux, d'ognons, de cornichons, et quelquefois de poisson et de pieds de cochons. L'ail sauvage qu'on y mêle est un excellent anti-scorbutique; mais il faut, sans doute, en user médiocrement, car des Cosaques attaqués du scorbut en ayant trop mangé, furent couverts de gale et de pustules : cependant, ces croûtes tombèrent, et le mal disparut.

Parmi d'autres plantes dont les Kamtchadales font usage pour leur nourriture, on peut remarquer l'outchiktchou, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre.

Si la nature a refusé les alimens les plus communs aux Kamtchadales, elle y a suppléé par un grand nombre de racines et d'herbes, dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver et d'employer la vertu. Ils savent et l'endroit où elles croissent, et le temps de les cueillir, et l'usage qu'on en peut faire. Les nations les plus civilisées n'ont pas de botanistes plus éclairés que ces sauvages; car la faim instruit mieux que la curiosité, parce que les Kamtchadales n'ont presque rien à manger. Steller les appelle avec raison *mangeurs de tout*. En effet, jusqu'aux herbes sèches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *meukhomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé leur sont bonnes pour les maladies ou les plaies.

La racine que les Kamtchadales appellent *zgate*

est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces sauvages ont trempé leurs flèches dans le suc de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie; les baleines et les phoques atteints de ces flèches bondissent avec violence, puis vont se jeter et périr sur les côtes.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtchadales dans tous leurs besoins. Avec une plante haute et blanchâtre, qui ressemble au froment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures et de rideaux; des manteaux unis et lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, et par-dessus contre la pluie. Les femmes font, de cette espèce de jonc, des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens, et de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hiver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faulx, et qui, aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce peuple, qui manque de tout, c'est le *bolotnaïa* ou *tonchitch*, nom d'autant plus remarquable, qu'il désigne cette plante dans les usages superstitieux des Kamtchadales. Elle leur sert d'ouate pour envelopper leurs enfans quand ils viennent au monde : ils leur en mettent encore, au lieu de

langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle. Cette herbe tressée sert encore de bas, qui sont très-bien tendus sur la jambe. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, et se prépare comme le lin, que les Kamtchadales n'ont pas, non plus que le chanvre; mais ce peuple sauvage y supplée par l'ortie : il l'arrache au mois d'août, et la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hiver arrête la pêche et les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après avoir fendu la tige en deux, on tire adroitement l'écorce avec les dents; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains, et roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tort en double celui qu'on destine à faire des filets; car c'est là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guère qu'un été.

Les animaux de terre font la richesse du Kamtchatka, si le mot de richesse peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamtchadales ne font la guerre aux animaux que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce. Les peaux grossières font leurs habits; les plus belles, leur parure ou leur gain. Commençons par l'animal le plus utile : à double titre, c'est le chien.

Le chien sert à traîner l'homme pendant sa vie :

à sa mort, il l'habille de sa peau. Les chiens du Kamtchatka, grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs, noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles et plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable, à une nourriture plus légère? Ils vivent de poissons, rarement de viande. Au printemps, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, et de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, et dès que la neige couvre la terre, on les attèle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux, et de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'opana. C'est une espèce de pâte, faite de poisson, qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelques arêtes de poissons; on fait chauffer ce mélange avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets qu'on leur donne tous les soirs pour réparer leurs forces, et leur procurer un profond sommeil. Dans le jour, ils ne mangent point, de peur d'être pesans à la course. On nourrit de chair de corneilles ceux qu'on dresse pour la chasse, prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile,

on le tue, ou l'on attend qu'il meure, et l'on prend sa peau. Celle des chiens blancs, qui ont le poil long, sert à border les pelisses et les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux dont la chasse occupe les chiens sont le renard et le bélier sauvage.

Les renards du Kamtchatka ont un poil épais, si luisant et si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. On en voit de diverses couleurs; mais les plus estimés sont les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge, et ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins, et qu'un Cosaque, très-habile chasseur, poursuivit deux hivers de suite au Kamtchatka un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe: d'ailleurs, comme on ne poursuit guère avec une certaine ardeur que les plus beaux renards, et comme ceux-ci acquièrent de la ruse à proportion des piéges qu'on leur tend, il était naturel qu'un animal, plus couru qu'un autre, en devînt plus habile. C'est le fruit de l'expérience, qui étend le progrès des connaissances chez tous les animaux.

Au Kamtchatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre, et mange l'amorce. Mais l'homme, toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé à

un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piége. Dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la flèche part, et lui perce le cœur.

Les Kamtchadales du midi ont l'art de prendre les renards au filet : voici comment. Ils passent au milieu de ce filet, qui est fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le chasseur, avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, et l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége, car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs ou si affamés au Kamtchatka, qu'ils en devenaient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, et de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chèvre, et le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune, dans sa plus grande grosseur, pèse de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillers et d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi, les Kamtchadales, qui leur font la chasse, vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille,

dès le printemps jusqu'au mois de décembre. La chair de ces béliers est très-délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure qu'on leur donne la chasse.

La zibeline est l'animal le plus précieux. Celles du Kamtchatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture achève de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les meilleures sont au nord de la presqu'île; les plus mauvaises, au midi. Mais celles-ci même ont la queue si fournie et si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtchadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui, c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste, ils préfèrent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation et de lucre pour les Kamtchadales, trop paresseux au gré des Russes qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamtchatka sont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui est chaude et légère. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert comme lui des pattes de devant pour manger. Il se nourrit de racines, de baies et de cônes de pin.

Les Kamtchadales ne font point de cas de la peau des marmottes ni des hermines. Elles sont trop petites et trop soyeuses pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il estime singulièrement la fourrure du glouton, surtout la peau du glouton blanc, tacheté de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus galant pour les femmes kamtchadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier. C'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au mitchatgatchi, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant on ne prend pas beaucoup de gloutons : il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire, de donner un ou deux loutres de mer pour deux pattes blanches de glouton.

Le Kamtchatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces et de frimas, pour que les ours y manquent. Il y en a, mais qui ne sont ni aussi grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que, pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi, l'ours est plus redoutable endormi qu'éveillé. Mais au lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les

yeux du malheureux, comme s'il n'avait à redouter que sa vue. Quelquefois, dans sa fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, et le laisse en cet état. On entend souvent au Kamtchatka de ces écorchés (dranki), qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois et les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers. Ce sont là les périls de la vie sauvage, moins nombreux et moins redoutables que ceux de la société. L'ours, moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint point. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, et quand il le peut sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très-gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson. Mais quand l'hiver glace les rivières et flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards et des lièvres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamtchadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeler ours (*kèren*).

Cependant comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnassier et destructeur quand la faim le

presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèche, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtchadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière : on y entasse à l'entrée une quantité de bois, et près du trou, des soliveaux et des troncs d'arbres. L'ours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en dedans, et s'embarrasse tellement des obstacles mêmes dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamtchadales ouvrent la tanière par-dessus, et tuent l'ours avec des lanees. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours, plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds; et restant pris à l'arbre, il paye sa gourmandise de sa peau, ear c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtchadales s'en font des fourrures très-estimées et des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se eouvrent même le visage des intestins de l'ours pour se garantir du soleil.

Un animal très-commun partout, et qui ne devrait pas l'être, ce semble, dans les régions aussi peu habitables que le Kamtehatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espèces. La première, à eourte queue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe; mais elle diffère de ceux-ci, surtout par son eri semblable à celui des eochons de lait; du reste, elle ressemble à une

espèce de belette qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits. Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamtchadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première, qui se tient dans les plaines, les bois et les montagnes. L'une a des rapports avec les frelons, et l'autre avec l'abeille.

Les gros rats, qu'on appelle *tegoulicitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des cônes de pin. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent; mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamtchadales. Quelquefois les gros rats disparaissent de la presqu'île, et c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse et d'une année abondante. On annonce leur retour dans tout le pays par des exprès.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la rivière de Pengina, traversant des lacs, des golfes et des rivières à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue

sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil et le repos leur aient rendu des forces ; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux, quoique les Kamtchadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages faits en forme d'oreille qu'on trouve sur les rivages, et que les habitans ont appelés les *canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent les témoins occulaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, et l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leurs provisions de racines vénéneuses, pour empoisonner les rats frelons qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, et c'est au mois d'octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés et vidés, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtchadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leurs provisions, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou caviar ; et s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est partout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme : on est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

Les loutres se prennent à la chasse, et lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois.

Leurs peaux, assez chères parce qu'elles sont rares, s'emploient à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on serre celles-ci.

Les phoques remontent des mers de Kamtchatka dans les rivières, en si grande quantité, que les petites îles voisines de la mer en sont couvertes.

Le phoque ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles; c'est un signal du voisinage de la terre pour les navigateurs; s'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des phoques est désagréable, surtout leur grognement continuel; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent.

Parmi les différentes manières de les prendre à terre, les Kamtchadales en ont une qui leur semble particulière. Quand les petits sont sur la glace, les chasseurs mettant une serviette au-devant d'un traîneau, les poussent et les écartent de leurs trous; et quand ils en sont éloignés, on tombe sur eux et on les assomme avec des massues, ou bien à coups de carabine sur la tête, car il est inutile de les frapper ailleurs; les balles restent dans la graisse du phoque : mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens qui ne doutent de rien.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois

ou quatre endroits d'une rivière où les phoques sont entrés, et on les pousse dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y sont embarrassés, on les assomme, et l'on en prend, dit-on, dans ces sortes de pêche et de chasse, jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à tuer : j'ai vu moi-même, dit Krachenin-nikov, un de ces animaux qu'on avait pris à l'hameçon, poursuivre nos gens, quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces. Aussitôt qu'on l'eut tiré sur le rivage, il tâcha de fuir dans la rivière; mais ne le pouvant pas, il se mit à pleurer, et dès qu'on l'eut frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le temps ils fuient; et, pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espèce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Les Kamtchadales ne prennent les morses que pour en avoir les dents, qui pèsent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, et dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, est l'otarie à crinière, ou lion marin. Ce phoque pèse depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent; mais leurs mugissemens affreux, et plus forts que ceux des phoques ordinaires, avertissent les navigateurs, dans les temps de brouillard, de la proximité des rochers et des écueils où les vaisseaux pourraient échouer;

car ces animaux, quand ils sont à terre, se tiennent sur le haut des montagnes, dans les îles.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'accouplent au mois d'août, et portent neuf mois. Ils tournent et jouent sans cesse autour d'elles, et se battent avec fureur pour conserver leur possession. Du reste le mâle et la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, et ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mère, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage quand on les jette à l'eau.

Ce phoque, redoutable par sa grosseur, ses dents, ses rugissemens, sa figure et son nom même, est pourtant si timide, qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble, et tombe à chaque pas, tant sa graisse lui rend la marche pénible; mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout s'il est en mer, où, dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots et noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent lui plonger dans la poitrine, au-dessous des pattes de devant, un harpon attaché par une longue courroie, qui tient à un pieu dans le canot : les autres pêcheurs percent ensuite de loin l'animal à coups de flèches; et quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups

de lance ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés; et, comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamtchadales de tuer des phoques; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, et souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents, et ballotté par les tempêtes durant huit jours, et les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole que la lune et le soleil, à demi morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant c'est aussi pour l'utilité que les Kamtchadales vont à la pêche des otaries à crinière. La graisse et la chair en sont très-bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire : car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse de ce phoque que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers et des courroies; et c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard de l'otarie à crinière, du droit de domination, c'est-à-dire du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

L'otarie chat marin n'a que la moitié de la grosseur de l'otarie à crinière ; il ressemble du reste au phoque, qui est de la grosseur d'un bœuf; mais il est plus large vers la poitrine, et plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts et gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, suivies et fortifiées de deux défenses de chaque côté, qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain ; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre et des flancs. Les femelles deviennent grises, et si différentes des mâles, que, sans une grande attention, on les croirait d'une autre espèce.

Ces phoques se tiennent dans la baie qui est entre les caps de Chipounskoi et de Kronotskoi, parce que la mer y est plus calme que sur le reste de la côte orientale de Kamtchatka. C'est au printemps qu'on les y prend, lorsque les femelles sont près de mettre bas : dès le mois de juin, ces animaux disparaissent. On conjecture qu'ils passent dans les îles qui se trouvent entre l'Asie et l'Amérique, depuis le 50e degré jusqu'au 56e, car on ne les voit guère monter plus haut vers le nord, et ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi : c'est, ou pour déposer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes de Kamtchatka, au gré des saisons abondantes ou stériles. Les oiseaux se retirent dans les endroits

déserts au temps de la mue ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les baies profondes où les eaux sont tranquilles, pour frayer et déposer leurs œufs. Les otaries chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, et reviennent avec leurs petits dans l'automne.

Les otaries chats marins ont différens cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils heurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon; et dans la défaite, c'est le ton de la plainte et du gémissement. Leurs amours et leurs combats sont également intéressans, assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Qu'il soit permis de les décrire sur la foi de quelques physiciens.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les otaries chats marins sont séparés en troupes ou familles de cent animaux et même davantage; mais il faut supposer que le nombre des femelles excède considérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle et la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs désirs, et reviennent sur le rivage jouir de leurs amours avant le temps de la marée : c'est alors qu'ils sont le plus

aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la manière dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entre eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, et quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, et méprise les faibles ou les lâches; ceux-ci se tiennent avec leurs mères, tandis que les braves suivent le père. La femelle, quoique chérie et caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; et si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur pour courir après sa femelle: il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre et les rochers, et la laisse pour morte; ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, grince des dents jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, et ce signe de tendresse est la dernière expression d'une rage impuissante.

Les vieux otaries chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe ou

l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette; et, leur eût-on crevé les yeux et cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre. S'ils reculaient d'un pas, tous leurs voisins qui sont témoins du combat viendraient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dans ce tumulte général, que chaque animal croyant que son voisin s'enfuit lors même qu'ils marchent à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, et s'entre-tuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, et continuer leur route, ou piller et tuer à loisir.

Rien n'est plus singulier que le récit de Steller à ce sujet. « Un jour, dit-il, que j'étais avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou six à coups de pierre, et se retira du côté de l'aveugle. Celui-ci, croyant que ses compagnons qu'il entendait crier, couraient sur lui, se jeta sur ceux mêmes qui venaient à son secours. » Alors Steller, qui avait gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avait excité, vit tous ces animaux se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'était réfugié, le traîner sur le rivage, et le déchirer à coups de dents, jusqu'à ce qu'il restât mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre

deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même temps à frapper et à parer. Quand l'un des deux se sent le plus faible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que ferait un sabre; mais bientôt les spectateurs viennent au secours du vaincu pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, et que la plupart meurent plutôt dans les combats que de vieillesse. Aussi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'ossemens, comme le seraient nos champs de bataille, si les hommes n'ensevelissaient pas leurs morts.

La loutre de mer est le plus doux des animaux marins qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour leurs petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient en état de nager. Malgré la faiblesse et la timidité, qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier. Aussi le chasseur tâche-t-il d'attraper une jeune loutre, quand il veut en avoir la mère. On recherche la loutre de mer pour sa fourrure épaisse et soyeuse, qui ressemble plus à un duvet qu'à du poil.

On les prend de plusieurs façons, soit à la pêche,

en tendant des filets; soit à la chasse, avec des canots et des harpons. On les poursuit encore au printemps, avec des patins, sur les glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtchadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

La plupart des navigateurs ont appelé *vache marine* ou *manati* le rytine, que Steller a le premier décrit avec exactitude. Le manati, ou lamentin, est un animal qui ressemble à celui-ci, mais que l'on ne trouve qu'entre les tropiques. La peau du rytine, noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse et dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, le rytine n'a que deux os blancs et plats, enchâssés dans les deux mâchoires. Ses yeux, petits en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau et les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'il a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers si fortement, que sa peau s'enlève par lambeaux avant que le pêcheur lui fasse lâcher prise. Cet animal pèse deux cents poudes; sa longueur est d'environ quatre sagènes, c'est-à-dire, de vingt-six ou vingt-sept pieds, et son poids de sept à huit mille livres.

Ces animaux nagent par bandes, et si près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit Steller, leur toucher le dos avec la main. Quand on les tourmente ou qu'on les frappe, ils fuient, gagnent la mer, et reviennent bientôt. « Ces animaux, dit Kracheninnikov, ne prennent pas le moindre soin de leur conservation; de sorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux avec des canots, marcher sur le sable, choisir et tuer celui qu'on veut. »

Chaque bande est composée de quatre rytines, le mâle, la femelle, et deux petits de grandeur et d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre et de la délivrer, quand les pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance subitement vers elle aussi vite qu'une flèche, et reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jeté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente pêcheurs sur le rivage qui tirent le monstre avec le câble attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher le rytine des endroits où il s'accroche, les rameurs le percent à coups de piques. Dès qu'il est blessé, il s'agite extraordinairement; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la

rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des rytines ressemble à celle du bœuf quand ils sont vieux, et du veau lorsqu'ils sont jeune : l'une est dure, et l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

L'Histoire des Voyages est le fondement et le magasin de l'Histoire universelle. Tous les écrivains, tous les savans doivent y puiser les connaissances et les matières qui sont de leur ressort. Mais comme ils ne cherchent dans chaque pays que les particularités qui le distinguent de tous les autres, on doit s'attacher à ne rassembler dans ce dépôt que les choses les plus singulières ; ou du moins, en se contentant d'indiquer les choses communes à plusieurs pays, ou les ressemblances, il ne faut s'arrêter que sur les différences. C'est là le véritable fonds de l'histoire, soit naturelle, soit civile. La description détaillée des choses appartient aux pays où elles abondent le plus ; il en est de même en général de toutes les productions, soit ordinaires, soit rares, qu'il faut toujours étaler et développer dans le séjour que la nature semble leur avoir plus spécialement assigné. Mais comme les mêmes êtres varient selon les climats, ce sont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant plusieurs fois l'échelle des espèces qui se retrouvent la plupart dans toute

l'étendue du globe. C'est dans cet esprit qu'on va suivre l'histoire des animaux qui habitent les mers et les eaux intérieures du Kamtchatka. On ne parlera que des espèces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus nécessaires aux habitans.

Partout où l'on trouve la baleine, on ne peut la passer sous silence. Ce poisson occupe une place considérable dans l'histoire des merveilleuses productions de la nature. L'Océan oriental et la mer de Pengina voient souvent de ces monstrueux cétacées, qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils lancent à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent souvent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourrait les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier; car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagènes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivières, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamtchatka; mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jetées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées. C'est surtout au cap Lopatka que les tempêtes et les courans en amènent le plus, et plutôt dans l'automne qu'au printemps.

Les Kamtchadales ont trois manières de prendre les baleines. Au midi, l'on se contente d'aller avec des canots, leur tirer des flèches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement, et mourir avec des douleurs et des mugissemens effroyables. Au nord, vers le 60e degré, les Oliotoures, qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de morse, qui sont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des baies. Arrêtés par un bout avec de grosses pierres, ces filets flottent au gré de la mer, et les baleines vont s'y jeter et s'y entortiller de façon à ne pouvoir s'en débarrasser. Les Oliotoures s'en approchent alors sur leurs canots, et les enveloppent de nouvelles courroies, avec lesquelles on les tire à-terre pour les dépecer.

Les Tchouktchis, qui sont à cinq degrés plus au nord, font la pêche de la baleine comme les Européens et les Groënlandais, qui sont placés à la même hauteur du pôle, c'est-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante, qu'ils négligent les baleines mortes que la mer leur donne gratuitement. Ils se contentent d'en tirer la graisse, qu'ils brûlent avec de la mousse, faute de bois; mais ils ne la mangent point, comme les Kamtchadales; aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très-commun aux peuples que la paresse ou la faim portent à se gorger de ces présens funestes que la mer leur envoie.

« Je fus témoin, dit Kracheninnikov, au mois d'avril 1739, de l'horrible ravage que leur causa cette nourriture. Aux bords de la Berezova, par le 53e degré de latitude sur la côte orientale, est une petite habitation appelée *Alaoun*. Je remarquai que tous ceux que je voyais étaient pâles et défaits. Comme je leur en demandai la raison, le chef de l'habitation me dit qu'avant mon arrivée, un d'entre eux était mort pour avoir mangé de la graisse d'une baleine empoisonnée, et que, comme ils en avaient tous mangé, ils craignaient de subir le même sort. Au bout d'environ une demi-heure, un Kamtchadale, très-fort et très-robuste, et un autre plus petit, commencèrent tout à coup à se plaindre, en disant qu'ils avaient la gorge tout en feu. Les vieilles femmes, qui sont leurs médecins, les attachèrent avec des courroies, vraisemblablement pour les empêcher d'aller dans l'autre monde. La femme d'un des malades, venant par-derrière, lui prononça tout bas quelques paroles sur la tête pour l'empêcher de mourir. Tout fut inutile; ils expirèrent tous deux le lendemain, et les autres, à ce que j'appris ensuite, furent bien long-temps à se rétablir. »

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste aux Kamtchadales, ce cétacée leur est d'ailleurs utile à beaucoup de choses; ils emploient sa peau à des semelles et des courroies; ses barbes ou fanons, à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons; sa mâchoire inférieure, à des glis-

soires pour les traîneaux, à des manches de couteaux. Ses intestins leur servent de barils, ses vertèbres de mortiers, ses nerfs et ses veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que Krachenninnikov relève dans Steller. Ce naturaliste, d'après le témoignage de gens qui disaient avoir vu des inscriptions latines sur des harpons de fer qu'on avait trouvés dans des baleines mortes, jetées sur les côtes de Kamtchatka, conclut que ces baleines venaient du Japon. Mais comment se persuader, dit Kracheninnikov, que, dans une distance si longue, et dans une mer parsemée d'un si grand nombre d'îles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes? Comment les Kamtchadales et les peuples barbares qui fréquentent le Kamtchatka ont-ils pu discerner ces lettres latines, eux qui ne savent lire aucune sorte de caractères, dans quelque langue que ce soit? Car, avant notre arrivée, poursuit l'observateur russe, il n'y avait point encore eu de Cosaque qui sût ce que c'était que des lettres latines. Kracheninnikov aurait pu ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine ignorent également le latin, à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines sur des harpons de baleine. Mais alors il faut que les baleines atteintes de ces harpons voyagent du Spitzberg au Kamtchatka, par toute l'étendue de la mer Glaciale. Au reste, il

serait peut-être aussi curieux et plus important d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines, que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, et le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offrirait un moyen de connaître en partie, et l'âge des baleines, et les courses qu'elles font.

A côté de la baleine on peut mettre son ennemi l'espadon ;.mais ce n'est pas l'animal connu généralement sous ce nom ; celui-ci se nomme aussi *épée de mer* ou *dauphin gladiateur :* les Kamtchadales l'appellent *kasatka.* « Les plus gros, dit Steller, ont quatre sagènes de longueur : leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que le kasatka attaque la baleine, et non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. Il est faux que cet animal, en plongeant sous la baleine, comme plusieurs personnes le prétendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire pointue ; car, quoiqu'il ait une espèce de nageoire fort aiguë, de la longueur d'environ deux archines, et que, lorsqu'il est dans l'eau, elle paraisse comme une corne ou comme un os, cependant elle est molle, n'est composée que de graisse, et l'on n'y trouve pas un seul os. »

C'est comme par l'effet d'une antipathie naturelle que le kasatka poursuit la baleine, car celle-ci le craint et le fuit, malgré la supériorité de sa masse et de ses forces, qui semble lui donner l'empire

sur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la relance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espèce. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre, qui fait entendre le bruit de ses mugissemens à plusieurs milles, et ils le tuent sans le dévorer ni l'entamer. Les habitans du Kamtchatka profitent de cette chasse, et conservent une sorte de vénération pour le kasatka; mais ce culte est moins inspiré par la reconnaissance que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent, avec une espèce d'offrande, de ne point leur faire de mal : c'est qu'il submerge fort bien un canot.

Le *motkoïa*, qui s'appelle *akoul* à Arkhangel, est un squale. Les Kamtchadales ont tant de frayeur de ce monstre, que, lors même qu'il est coupé en petits tronçons, ils disent qu'il remue continuellement, et que sa tête roule les yeux de toutes parts pour chercher son corps.

Il y a dans le Kamtchatka, dit Kracheninnikov, autant d'espèces de saumons que les naturalistes en ont observé dans tout l'univers. Ils y abondent si fort en été, que, s'il faut l'en croire, ils font déborder les rivières en les remontant avec le flux; et quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de saumons qui restent morts sur le sable empesterait l'air de la puanteur qu'ils exhalent, sans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de harpon dans l'eau sans frapper sur un pois-

son ; la plupart des filets rompent sous le faix quand on veut les tirer ; aussi ne fait-on que les tendre.

Cependant il n'y a guère de saumons au Kamtchatka qui restent plus de six mois dans les rivières, soit parce qu'ils n'y trouvent pas assez de nourriture, soit que la difficulté de les remonter ou de s'y arrêter, faute de profondeur et d'asile, les fasse rentrer dans la mer. Cependant c'est dans les rivières où ils sont nés qu'ils ont coutume de frayer. La femelle, dit Steller, se creuse une fosse dans le sable, et se tient sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne, en la pressant, faire sortir de son sein les œufs qu'elle y contient, et les arroser du germe fécond qu'il exprime de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés et couverts dans les creux de sable jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le temps d'attendre leurs petits, ils mènent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui, n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde et couve, pour ainsi dire, le frai, jusqu'au mois de novembre, où les petits nouvellement éclos gagnent la mer à sa suite. C'est un fait dont Kracheninnikov paraît si peu douter, qu'il suppose le même instinct à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans et celui d'un an, qui les garde et les mène, a fait que les naturalistes ont divisé par erreur une seule espèce en deux.

Le naturaliste russe distingue les différentes espèces de saumons par les temps où ils remontent dans

les rivières; car ils sont si fidèles à garder l'ordre et la saison de leur marche, que les Kamtchadales ont donné les noms de ces différentes espèces aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les peuples chasseurs, pêcheurs, pasteurs ou laboureurs, ont dû commencer à distinguer les temps de l'année par les espèces d'animaux ou de productions que la nature leur offrait successivement sur la terre ou dans la mer.

Ainsi le mois de mai s'appelle chez les Kamtchadales *tchaovitcha*, parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier de la mer dans les rivières. Comme c'est le plus gros des saumons, on ne le trouve guère que dans les endroits profonds de la baie d'Avatcha et du Kamtchatka sur la côte orientale; du Bolchaia-Rieka, sur la mer de Pengina. Cette espèce de saumon, long d'environ trois pieds et demi sur dix pouces de largeur, pèse quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend est pour celui qui jette le filet. « Cette superstition des Kamtchadales déplaît fort aux Russes, dit Kracheninnikov; mais les menaces que ceux-ci peuvent faire en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auraient de commettre un grand crime, s'ils cédaient à leurs maîtres les prémices de leur pêche à quelque prix que ce fût. »

Le *niarka*, qui est proprement le saumon, vient

au commencement de juin dans toutes les rivières du Kamtchatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Cependant le niarka ne séjourne pas long-temps dans le lit des rivières, préférant les eaux des lacs, parce qu'elles sont, dit Steller, épaisses et fangeuses. Ce poisson pèse rarement au-delà de quinze livres.

Le *kaita* ou *kaïbo*, plus beau que le niarka, se montre dès les premiers jours de juillet dans toutes les rivières. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles. Sa chair est blanche, et sa peau sans aucune tache.

Le *belaïa riba*, qu'on appelle le poisson blanc, soit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, soit parce que c'est le meilleur de tous les poissons à chair blanche, ressemble au kaita pour la grosseur et la figure; mais il en diffère par des taches noires oblongues, dont il a le dos parsemé. Quand les vieux poissons de cette espèce ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vase est épaisse, où l'eau ne gèle jamais; aussi peut-on en prendre même en hiver; c'est la ressource des peuples méridionaux du Kamtchatka; mais en février il n'est pas aussi gras qu'en automne.

Quel que soit l'instinct ou le besoin qui attire ces poissons dans les rivières, cet attrait est plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter

malgré la plus grande rapidité. Quand un poisson est las de lutter contre cet obstacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la rivière pour reprendre des forces. N'en a-t-il point assez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poisson plus vigoureux qui l'entraîne à sa suite dans les passages rapides et périlleux. Aussi voit-on la plupart de ces poissons que l'on pêche avoir la queue entamée ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le sable ou sur le rivage plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la saison.

Steller dit que, lorsqu'ils sont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivières où ils sont nés, quelquefois ils en sont écartés par les tempêtes, et jetés sur le cours d'un fleuve étranger. C'est pourquoi l'on voit, dans certaines années, une rivière abonder de cette sorte de poissons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait. Quelquefois on est dix ans avant de revoir dans une rivière les poissons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorsque les jeunes poissons qui gagnent la mer en automne y sont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme, comme c'est l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond; ils y sont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne se faisant jamais sentir plus bas qu'à soixante sagènes de profondeur. Ainsi l'aigle et le saumon peuvent défier les vents: l'un est au-dessus, l'autre est au-dessous de leurs ravages.

Kracheninnikov fait une classe à part des espèces de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivières, et dans tous les temps.

La première de ces espèces est le *goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans le Kamtchatka, et, par les petites rivières qu'il reçoit, gagne les lacs d'où sortent ces rivières. C'est là qu'il séjourne et s'engraisse à loisir durant cinq ou six ans, qui font le terme de sa vie.

La première année, ces poissons croissent en longueur; la seconde, plus en largeur; la troisième, en grosseur par la tête; et les trois dernières années, deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est à peu près ainsi que doivent croître les truites, dont le goltsi fait une espèce.

Une seconde espèce est le *monikiz*, distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivières en troupes. Il aime la baie du brovnitsa, espèce de myrtille qui croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille et le fruit. C'est un très-bon poisson, mais il est rare. Comme on ne sait quand il entre dans l'eau douce ou retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivières sous la glace.

Les Kamtchadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons d'un goût si désagréable, que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir.

De trois espèces, la plus abondante est celle qu'ils nomment *ouiki*. On dit que les rivages de la mer orientale en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, et si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher en a trois à la fois.

Kracheninnikov termine l'histoire des poissons du Kamtchatka par les harengs, qu'on appelle dans le pays *beltchoucht*. Ce poisson ne se trouve guère dans la mer de Pengina; mais en revanche, il abonde dans la mer orientale, où il a une large carrière. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac Vilioutchin, qui est éloigné de cinquante sagènes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. « Quand les harengs y sont entrés, dans l'automne, ce bras ou détroit est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent. Au printemps les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable, et rouvrent aux harengs le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre, les Kamtchadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs pour amorcer les autres, et couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour voir le moment où les poissons entrent

dans les filets, en voulant passer le détroit et regagner la mer. Aussitôt il appelle ses compagnons, ôte les nattes, et l'on tire les filets remplis de harengs. On les enfile par paquets dans des ficelles d'écorce d'arbres, et les Kamtchadales les emportent chez eux sur des traîneaux. » C'est ainsi que l'industrie, excitée par le besoin, varie chez tous les peuples avec la situation des lieux et des choses qui concourent à satisfaire ce besoin. Le hareng est le même sur toutes les mers; mais la manière de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

L'histoire des pays sauvages est plutôt celle des animaux que des hommes. Mais quoique partout où l'homme destructeur n'a point imprimé la trace meurtrière de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent trouver un sûr asile et s'y multiplier à loisir, cependant on peut dire en général, peu d'hommes, peu d'animaux : tant la voracité, la guerre, la curiosité, l'ennui du repos, la soif du butin, les besoins et les passions de l'espèce humaine l'agitent et la poussent dans tous les lieux où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si donc le Kamtchatka n'est pas aussi peuplé qu'on devrait l'attendre du climat, c'est que la terre y présente peu de subsistances aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux ne produit guère de verdure entre les pierres ou les eaux dont il est couvert. Dès lors on doit imaginer que

les oiseaux y sont rares : aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques ; et la mer en fournit les plus nombreuses espèces.

Elles sont presque toutes sur la rive orientale du Kamtchatka, parce que les montagnes leur offrent un asile plus voisin, et l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux est le macareux, désigné sous le nom de *canard du nord*. Les Kamtchadales l'appellent *ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la presqu'île, et il n'a rien de particulier pour le Kamtchatka, que d'y être fort commun.

Un autre oiseau du même genre, qui ne se trouve point ailleurs, est le *mouïchatka*. Il diffère de l'ypatka, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir, et qu'il a sur la tête deux longues plumes effilées d'un blanc jaunâtre, qui, partant de dessus les yeux, lui pendent comme deux tresses, de chaque côté du cou.

L'*arau* ou le *kara* est une espèce de plongeur. Cet oiseau, plus gros que le canard, a la tête, le cou et le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir et pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, et trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs sont très-bons à manger; sa chair est mauvaise, et sa peau sert à faire des fourrures.

Il y a des cormorans qui sont particuliers au Kamtchatka : on les appelle *tchaiki*. Deux de ces espèces diffèrent par les plumes, que l'une a noires, et l'autre blanches. Le tchaiki est gros comme une

oie, a le bec long de cinq pouces, tranchant sur les bords; la queue longue de huit à neuf pouces; les ailes de sept pieds d'envergure, quand elles sont étendues; le gosier si large, qu'il avale de grands poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais, par ses traits, il ressemble sans doute à beaucoup d'autres oiseaux déjà décrits dans cet ouvrage, quoique les naturalistes soient ordinairement si peu d'accord dans leurs descriptions, qu'ils font tantôt plusieurs sortes d'oiseaux d'une seule espèce, tantôt une seule espèce de plusieurs; le bec, les pieds, les ailes, la nuance et la place des couleurs et des taches, se variant à l'infini, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais entre les individus de la même espèce, selon l'âge ou le climat. Il suffit donc de recueillir dans cette Histoire les relations de divers animaux avec l'homme, c'est-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ces espèces et la nôtre dans les différens pays qu'elles habitent ensemble. Ainsi l'on se contentera de dire que l'homme se sert de la vessie du tchaiki pour l'attacher à ses filets, au lieu de liége, et qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamtchadales passent un hameçon de fer ou de bois à travers le corps d'un poisson; en sorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les tchaiki veulent aussitôt se disputer la proie, et quand le plus fort des combattans a saisi

l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espèce de ligne, pour en attraper d'autres, en lui liant le bec de peur qu'il n'avale l'amorce.

Parmi les oiseaux de mer, on distingue l'*oiseau de tempête*, espèce de petrel. Les navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en est un présage infaillible.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, Steller range les stariki et les gloupichi. Les premiers, dont le nom est russe et signifie une faucille, sont de la grosseur d'une grive, ont le ventre blanc, et le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entièrement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, et une huppe blanche sur la tête. Les naturalistes les nomment *alques huppés*. Les gloupichi tirent leur nom de leur stupidité; c'est l'alque, perroquet des naturalistes; ils sont gros comme un pigeon. Les îles ou les rochers situés dans le détroit qui sépare le Kamtchatka de l'Amérique, en sont tout couverts. Le dessus de la tête et du cou, le dos, les ailes et la queue sont noirs, avec quelques taches blanches. Les Kamtchadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent

d'eux-mêmes dans la pelisse du chasseur qui les attrape sans peine.

Le kaïover ou kaior, ou petit guillemot, est un oiseau noir, avec le bec et les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *isvochiki*, parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Il y a encore sur ces côtes d'autres cormorans; l'un entre autres, qu'on appelle *ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, et rouge par-dessous.

Les Kamtchadales disent que les ourils n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chèvres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou ou aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir et matin, et son cri ressemble, dit Steller, au son de ces trompettes d'enfant qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, et quand il vole, il l'allonge. Il habite, la nuit, par troupes sur le bord des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affût. Les Kamtchadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets enfilés à de longues perches. Quand ils sont une fois posés, ils ne quittent guère leur place, même en voyant prendre ceux qui sont à leurs côtés. Si l'oiseleur vient leur présenter le lacet

au bout de la perche qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Les rivières ont aussi leurs oiseaux, et le roi de ces oiseaux est le cygne, qui, comme le dit si bien Saint-Lambert dans son *Poëme des Saisons*,

Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.

Mais tout l'honneur qu'il reçoit est d'être mangé au dîner des Kamtchadales, dans les festins ou les repas d'invitation. Au temps de la mue, on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons.

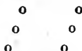
Il y a plus d'adresse dans la manière d'attraper les oies sauvages. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un chasseur, couvert d'une chemise ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oies. Quand il en a été aperçu, il regagne en rampant la hutte ouverte; les oies l'y suivent; il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, et, rentrant par la première porte, il assomme toutes les oies.

On les prend aussi dans des fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes, et y tombent de façon que leurs ailes sont prises et serrées dans ces fosses étroites.

Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kam-

tchatka que dans les autres pays. Steller dit qu'elles arrivent au mois de mai pour s'en retourner en novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique, car il les a vues passer devant l'île de Behring en automne, vers l'est; au printemps, vers l'ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oies, puisqu'il y en a de dix espèces, sans compter les canards domestiques. Une de ces espèces, qu'on nomme *sauki*, est remarquable par son cri, qui exprime son nom. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la manière suivante :



C'est de son cri que les Kamtchadales l'appellent *aanghitche*. Le naturaliste attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larynx, qui sont couvertes d'une membrane fine et déliée.

Une espèce de canards particulière au Kamtchatka, ce sont les canards des montagnes. « La tête des mâles est d'un noir aussi beau que du velours. Ils ont près du bec deux taches blanches, qui montent en ligne droite jusqu'au-dessus des yeux, et qui ne finissent que sur le derrière de la tête, par des raies roussâtres. Ils ont au-dessus des oreilles une petite tache blanche de la grandeur d'une lentille; le bec, ainsi que chez les autres canards, large, plat, et d'une couleur bleuâtre; une bande longitudinale blanche, de chaque côté du cou; un ruban pareil, liseré d'un noir de velours, à travers

la poitrine, et un second au-dessus de l'origine des ailes; le dos d'un brun noirâtre; le croupion et les couvertures de la queue d'un noir bleu très-foncé; la poitrine, gris de fer; le ventre, gris brun; les flancs, d'un roux vif; les pennes des ailes et de la queue, brunes; le milieu, d'un bleu pourpré; les pieds de couleur de plomb, et les ongles gris. Cet oiseau pèse environ deux livres. C'est un gibier excellent. La femelle n'est pas si belle; ses plumes sont noirâtres, et chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc: elle a la tête noire et marquetée de taches blanches sur les tempes: elle ne pèse pas tout-à-fait une livre et demie. »

Ces femelles sont fort stupides, continue Kracheninnikov; car au lieu de s'envoler quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui, sans doute, est leur principal élément. Mais les eaux sont si basses et si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse: l'automne en est la saison. On va dans les endroits couverts de lacs ou de rivières, entrecoupés de bois; on nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre; on lie ensemble des filets qui sont attachés à de longues perches, et qu'on peut tendre ou lâcher au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le soir, on tend ces filets à la hauteur du

vol des canards. Ces oiseaux viennent s'y jeter d'eux-mêmes en si grand nombre et avec tant de force, qu'ils les rompent souvent, et volent à travers, en passant d'un lac à l'autre, ou rasant la surface de l'eau le long d'une rivière.

Ces canards tiennent lieu de baromètre et de girouette aux Kamtchadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le temps à venir que le temps actuel, et qu'ils tournent et volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronostics ne sont pas infaillibles.

Le Kamtchatka n'a dans ses rochers que des oiseaux de proie. A la cime de ces rochers sont les nids des aigles, qui ont six pieds de diamètre, sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs comme le cygne; ensuite les uns deviennent gris, les autres bruns, ou couleur d'argile; les autres noirs, et les autres tachetés de noir et de blanc. Les aigles mangent le poisson, et les Kamtchadales mangent l'aigle : c'est ainsi que les substances animales ou végétales passent les unes dans les autres par la nutrition; et l'homme seul se nourrit de presque toutes. Mais, par une circulation singulière des germes de la vie et de la mort, quand les volatiles, les poissons et les quadrupèdes voraces se sont nourris d'une infinité d'espèces, prises dans les différentes classes du règne animal et sensible, l'homme qui a dévoré toutes ces espèces l'une après l'autre, est à son tour la proie de mille insectes les plus vils.

Ils sont très-communs au Kamtchatka. Si les chaleurs de l'été n'y sont pas assez vives pour multiplier beaucoup ces générations, en revanche, les eaux, dont le pays est coupé, font que les vers y fourmillent. La terre en est couverte; le poisson qu'on fait sécher en est dévoré jusqu'à la peau qui reste seule. Les moucherons et les cousins rendent ce pays insupportable dans la seule saison où il serait habitable. Heureusement, comme les Kamtchadales sont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur et la continuité des vents écartent ces essaims fâcheux que le soleil fait éclore, ils n'en souffrent pas extrêmement. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons, si ce n'est vers la source du Kamtchatka, où la sécheresse du sol et le voisinage des bois les rendent communs. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on en a vu des multitudes prodigieuses voler sur des vaisseaux éloignés de la côte à plus de trente verstes. Peuvent-ils aller si loin sans se reposer, ou bien éclosent-ils sur les vaisseaux mêmes? Dans ce cas, les apporterait-on au Kamtchatka d'un climat étranger, comme les punaises qu'on trouve aux environs du Bolchaia-Rieka et de l'Avatcha, où sans doute elles sont venues dans des coffres et sur des habits?

Si les Kamtchadales sont délivrés de la plupart de nos insectes, ils sont encore plus tourmentés par les poux qu'on ne l'est en Italie et même en Espagne. On en trouve sur les bords de la mer une espèce qui s'insinue entre cuir et chair, et

cause des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires, cet insecte domestique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamtchatka, que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas sur leurs habits, en passant leurs cheveux à travers les doigts, qui leur servent de peigne. Les hommes s'en débarrassent avec des étrilles de bois, dont ils se frottent le dos. Mais les hommes et les femmes mangent également leurs poux, sans doute par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamtchadales de les battre comme des enfans pour les déshabituer de cette malpropreté. Mais on ne saurait empêcher une femme de ce pays de manger des araignées quand elle en trouve, soit avant de s'exposer à la grossesse, soit durant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet insecte pour la fécondité, fait qu'un mari trouve sa femme mieux disposée, dit-on, à ses approches, quand elle a satisfait à ce goût bizarre pour les araignées.

CHAPITRE IV.

Habitans du Kamtchatka.

Le Kamtchatka, tenant par son extrémité septentrionale au continent, et communiquant au midi avec les îles Kouriles par la mer, ses habitans doivent participer du caractère, de la figure et du langage des peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme divisés en trois nations et trois langues: la Koriake au nord, la Kourile au midi, la Kamtchadale entre deux. Celle-ci, qui est la principale nation, et ne parle que la même langue, habite depuis la source du Kamtchatka jusqu'à son embouchure, et le long de la mer orientale.

Les Kamtchadales s'appellent eux-mêmes *Itelmen*, c'est-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? De la Mongolie, répond Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

La langue des Kamtchadales a beaucoup de mots terminés comme celle des Mongoles chinoises, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin*, *ksung*. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés. Les variations et les aberrations qui se trouvent entre elles, viennent du temps et du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les Kamtchadales sont petits et basanés comme les Mongoles. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmouks. Ces traits, et des rapports dans le caractère des deux nations, achèvent de prouver à Steller que ces nations ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; et la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtchadales n'ont aucun usage ni presque aucune idée du fer, dont les Mongoles se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais, et même les Kouriles. Ils étaient très-nombreux quand les Russes arrivèrent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide et les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété des herbes, qui suppose une longue expérience; mais surtout les instrumens et les ustensiles dont ils se servent, sont différens de ceux des autres nations. De tous ces faits, Steller conclut que les Kamtchadales sont de la plus haute antiquité, et qu'ils ont été poussés dans leur presqu'île par les conquérans de l'Orient, comme les Lapons et les Samoïèdes ont été chassés au nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, que les Kamtchadales soient venus

des bords du Léna, d'où ils auront été chassés par les Tongouses, ou qu'ils soient issus de la Mongolie, au-delà du fleuve Amour, l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, et les révolutions éternelles des peuples qui les entourent sur le continent, font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtchatka par terre et non par mer; car c'est le continent qui a peuplé les îles, et non les îles qui ont peuplé le continent.

Les Kamtchadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses; les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer. Il ne serait pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont ils font la chasse, la pêche et leur nourriture, si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations, et surtout les alimens de la mère, influent dans la formation du fœtus. Mais si les Kamtchadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent, du moins ils sentent le poisson, et ils exhalent une odeur forte d'oiseaux de mer; aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connaître leurs occupations; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, les vêtemens et le logement.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies ; mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est l'*ioukola* ou le zaal : c'est là leur pain. Ils découpent toutes les espèces de saumons en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses; le dos et le ventre sèchent à la fumée; la queue et les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, et les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de pâte, et l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac, et étendus sur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tiges d'herbe ou des rouleaux de feuilles ; on les sèche au feu; enfin on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, et on les couvre d'herbe et de terre pour les faire fermenter. C'est ce caviar dont les Kamtchadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être ensemble : le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore est le tchoupriki. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On

ferme les habitations pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles, on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux, et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtchadales est la chair des phoques et des monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne vert, sur lequel on étend par couches de la graisse et de la chair de phoque, entrecoupant ces couches de branches d'aulne; et quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon et de terre pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions qui se gardent une année entière, et valent mieux ainsi boucanées, que cuites.

La manière dont les Kamtchadales mangent la graisse de phoques, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent près des lèvres, avec un couteau, et de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamtchadales est le sélaga. C'est un mélange de racines et de baies broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de

la graisse de baleine, du phoque et du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une manière qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes kamtchadales nettoient et blanchissent leurs mains crasseuses dans le selaga, qu'elles pétrissent et délaient avec la sarana.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grâce, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtchadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent : aussi ne cessent-ils de boire de l'eau après leur repas, et même la nuit. Ils y mettent de la neige ou de la glace pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au nord qu'au midi. Destructeur à double titre, la nature, qui lui donne beaucoup de faim et peu de fruits, veut qu'il tue les animaux pour se nourrir et pour s'habiller. Ainsi le Kamtchadale engraissé, rempli de poissons ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert et fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le roi de la nature dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes et les Cosaques, à coups de fusil et de bâton, il se faisait un habillement bigarré de peaux de renards, de phoques, et

de plumes d'oiseaux de mer, grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui les Kamtchadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas : ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, et le bas de l'habit, sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamtchadales appellent *kakpitach*, et les Cosaques *kouklianchа*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes : les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, et s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machva*. On y attache une espèce de bourse pour le devant,

et un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison : c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges et fourrées, avec le poil en dedans sur le derrière, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de phoque, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtchadales ont la semelle de peau blanche de phoque, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit; les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil, et même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a une maîtresse.

Autrefois les Kamtchadales avaient des bonnets ronds, sans pointe, faits de plumes d'oiseaux et de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portaient des perruques, on ne dit pas de quelle matière, si c'est de poil d'animaux, ou d'une espèce de jonc velu; mais elles étaient si attachées à cette coiffure, dit Steller, qu'elles ne voulaient point se faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupait les cheveux qu'elles avaient quelquefois naturellement frisés et bouclés en perruques. Aujour-

d'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie : elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavent pas même le visage ; elles se le teignent avec du blanc et du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, et le second, d'une plante marine qu'elles font tremper dans l'huile de phoque. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer et se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtchatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur politesse, qu'un Kamtchadale, dit-on, ne peut guère s'habiller, lui et sa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cents francs. Mais sans doute cette dépense s'arrête aux riches ; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, et surtout les vieilles femmes. Un Kamtchadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loups, beaucoup de phoque et de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamtchadale à l'antique.

Une des commodités de la vie des sauvages, est de changer d'air et de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels qui voient naître et mourir plusieurs générations, chaque

famille a du moins sa cabane d'hiver et sa cabane d'été ; ou plutôt, des matériaux d'un logement ils en font deux, amovibles et portatifs. Leur logement d'hiver, qu'ils appellent *yourte*, se construit de cette manière :

On creuse un terrain à la profondeur de quatre pieds et demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette dernière dimension par le nombre et la distance des poteaux qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux carrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux séparés d'environ sept pieds l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres disposées sans doute dans la longueur de l'yourte. Les poutres portent des solives dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, et toute cette charpente est revêtue de gazon et de terre, mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit carré. Au milieu du toit, on ménage une ouverture carrée qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On

descend dans les yourtes par des échelles qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtchadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode qu'on appelle *youpana* ; mais elle n'est que pour les femmes; un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos : tant il est glorieux d'être homme chez les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les gros tisons par-dessus l'yourte, à travers la cheminée. C'est même une joûte de force et d'adresse entre les Kamtchadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamtchadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des *balaganes*, dont voici la description.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance comme des quilles, sont unis par des traverses, et surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-dessus s'élève un toit en pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher. Deux portes ou

trapes s'ouvrent en face l'une de l'autre. On descend dans les yourtes, on monte dans les balaganes, et c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons par le toit, c'est pour les garantir des bêtes, et surtout des ours qui viendraient y manger les provisions de poissons, comme ils font quelquefois quand les rivières et les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes est appelé *ostrog* par les Cosaques, c'est-à-dire, *habitation* ou *peuplade*. Un ostrog a l'air d'une ville dont les balaganes seraient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivières, qui deviennent dès lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivières comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtchadales disent que leur père ou leur dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque rivière, et qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage les bords et les eaux de la rivière où ils étaient nés. Aussi ne s'éloignent-ils guère, dans leurs transmigrations, de ce domaine antique et inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer bâtissent sur ses côtes ou dans les bois, qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou plutôt la pêche des phoques, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les sauvages, comme l'ambition ne connaît ni frontières ni limites chez les peuples policés.

Les meubles des Kamtchadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et

des traîneaux ; voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens et des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même du jaspe taillé en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

On ne décrit point leurs ustensiles; mais les plus beaux sont des auges de bois qui coûtaient autrefois un an de travail. Aussi c'était assez d'une belle auge pour distinguer un village entier, quand elle pouvait servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamtchadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne saurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes : les uns, qu'ils

appellent *koiakhtoktim*, sont faits à peu près comme les bateaux de pêcheurs russes; mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamtchatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, et qui s'appellent *taktous*, ont la proue et la poupe d'égale hauteur, et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer à la grande pêche, on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique, dans le bois dont ils sont construits, ces jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baïdares*. Ceux des Kamtchadales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de phoque. C'est sous la protection de la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches. Quand la rivière est rapide et le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche pour avancer de cinq à six pieds. Mais, si le canot est vide, ils feront vingt et même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande

beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble avec des planches en travers qui servent de pont; mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamtchatka, rivière plus large et moins rapide que les autres.

Kracheninnikov a mieux détaillé la description des traîneaux que celle des canots. Voici comment les Kamtchadales construisent les voitures de terre :

« Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme; ils le séparent en deux parties, et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses; ils élèvent, vers le milieu de ce châssis, quatre montans qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montans le siége, qui est un vrai châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères et des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore sur le devant un bâton qui tient, par une extrémité, à la première traverse, et par l'autre, au châssis qui forme le siége. » Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Les traits qu'on appelle *alaki* sont deux courroies larges et amples qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espèce de poitrail : chaque trait porte une petite courroie avec un crochet qui passe

dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Le timon (*pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet sur le devant du traîneau, et de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, et les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*ouzda*), tient par un bout au traîneau comme le timon, et s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtchadale conduit son attelage avec l'*ochtal :* c'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga*, s'il veut aller à gauche; *kna*, s'il tourne à droite : pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus : quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces séparés dans le milieu par des traverses dont celle

de devant est un peu recourbée. Ces ais et ces traverses sont garnies de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *brodovchiki*, prend les devants et fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles et hérissés de broussailles ou de glaces.

Un Kamtchadale ne va jamais sans raquettes et sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autres ressources que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

Les armes des Kamtchadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Ils font leurs arcs de bois de mélèse, et les garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches

ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la flèche *kauglatch; pinch*, si le bout est d'un os mince; et *aglpinch*, si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plupart empoisonnées, et l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches : les piques (*oukarel*) sont armées de quatre pointes. Le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes ou de peau de phoque. On coupe le cuir en lanières, que l'on croise et tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche, et s'attache au côté droit. Les Kamtchadales portent, de plus, deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, et l'autre la tête par derrière. Mais ce sont des armes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

« Les Kamtchadales ont des mœurs grossières, dit Steller. Leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes; ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, et ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'âme.

« Les Kamtchadales sont extrêmement grossiers, disent les Russes. La politesse et les complimens ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ôtent point leurs bonnets, et ne saluent jamais personne. Ils sont si

stupides dans leurs discours, qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux.... Ils font consister leur bonheur dans l'oisiveté, et dans la satisfaction de leurs appétits naturels.... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes. »

Les femmes des Kamtchadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément. Steller dit qu'il en vit une sortir de sa yourte, et revenir au bout d'un quart d'heure avec un enfant, sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitans du bourg ou de l'ostrog, sans distinction d'âge, ni de sexe; et cet état de douleur n'alarme guère la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, et jettent l'arrière-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, et se réjouissent avec le père et la mère. Les pères donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; et ces noms désignent ordinairement quelque qualité singulière, ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau; on y mé-

nage sur le devant une espèce de gouttière, pour laisser écouler l'urine. Les mères portent leurs enfans sur le dos pour voyager ou travailler, sans jamais les emmaillotter ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes.

Mais c'est un grand plaisir pour la famille quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans à la samoïède. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés et cousus ensemble. On y ménage un trou par-derrière, pour satisfaire aux besoins pressans, et l'on ferme cette ouverture avec une pièce qui se relève.

Les parens aiment leurs enfans sans en attendre le même retour. Si l'on en croit Steller, les enfans grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamtchatka, les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un père et d'une mère sur leur fille se réduit à dire à son amant, *touche-la si tu peux*.

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose ou donne de la bravoure. La fille recherchée est

défendue, comme une place forte, par des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait pas faire de ses bras et de ses forces. Si l'amant la rencontre seule ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache et déchire les habits, les toiles et les liens dont elle est enveloppée, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui; dès le soir même il vient jouir de son triomphe, et le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers; et telle place coûte sept ans de siége sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses désirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire en criant, d'un ton de voix tendre et plaintif, *ni*, *ni*. C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut ris-

quer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs et pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maîtresse qu'il a gagnée, il demande et on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence et d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête ou le festin de leurs noces chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après Kracheninnikov, qui fut témoin, en 1739, d'une noce au Kamtchatka.

« L'époux, dit-il, accompagné de sa femme et de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots pour aller rendre visite à son beau-père. Les femmes, assises avec la mariée, portaient des provisions de bouche en abondance. Les hommes tout nus, et surtout le marié, conduisaient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortiléges et des conjurations en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où étaient attachés des caleçons et quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots et l'on aborda près de la maison du beau-père. Un des jeunes garçons, député

du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à l'yourte où devait se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédait, avait mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avait prononcé des paroles magiques à la première descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille, qui la mit sur le foyer à côté du bois préparé pour chauffer l'yourte.

« On ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avait surchargée, pour en faire présent à tous les parens qui pouvaient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons sont rarement gratuits. L'époux chauffa l'yourte, prépara les provisions, et régala tous les convives. Le lendemain, le père de la jeune épouse donna son festin, et le troisième jour les convives se séparèrent; mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-père pour travailler. »

Telles sont les cérémonies des premières noces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier, c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquait autrefois de l'être toute sa vie; mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamtchatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes

noces. On se purifie en ce pays-là comme on se souille en d'autres.

Rien n'est plus libre au Kamtchatka que les lois du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et sa fille, entre le fils et sa mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entre elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes; encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-pères de trouver dans les femmes ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver, les doux obstacles que la nature oppose à l'amour, dans une vierge intacte.

Cependant les femmes kamtchadales ont aussi leur modestie ou leur timidité : quand elles sortent, c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs yourtes, c'est derrière des rideaux; et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, et continuent leur ouvrage : mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques et les Russes policent insen-

siblement ces femmes rudes et sauvages, sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé que farouche.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les peuples du nord ont beaucoup de ressemblance entre eux; les peuples chasseurs et pêcheurs encore davantage.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies prendre une espèce de morue, qu'on appelle *vachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des loutres de mer. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines et des renards, ou chercher du bois et des provisions; ou bien on s'occupe, dans sa hutte, à faire des filets.

Dans cette saison, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage. En été, elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper et rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs, pour voler de la sarana dans les trous des rats.

. Ce sont les hommes qui construisent les yourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtemens et la chaussure. Un Kamtchadale rougirait de manier l'aiguille et l'alêne, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux pour les racler avec un couteau de pierre; ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, et l'on amollit les peaux, à force de les tordre et de les fouler. On finit par les ratisser et les frotter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule et les ratisse.

Pour teindre les peaux de phoques, après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aulne, et le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air, et on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes

veulent-elles teindre le poil des phoques pour garnir leurs robes et leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun, et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtchadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errans, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris, dans un lieu désert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux, qu'ils garnissent de branches, et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme

une boule, afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît, et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois, obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins roides et raboteux, ils y tombent et se noient; ou, s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu; et, s'ils l'avaient, ils la négligeraient. Eux et leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, et se nourrissent en route de poisson sec, qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de mars et d'avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, et dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. « J'ai vu plusieurs de ces sauvages, dit Krachenin-nikov, qui, s'étant couchés le soir, le dos tout nu, tourné vis-à-vis du feu, dormaient d'un sommeil profond, quoique le feu fût éteint, et que leur dos fût couvert de givre. » Mais, parmi tous ces périls et ces accidens, c'est une grande ressource pour

l'homme que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidèle échauffe et défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragans qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte guère de son chemin; et, si le mauvais temps l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage et prévoyant, sa sagacité prédit l'orage; et, soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrète de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, et s'annonce sur la neige qu'il amollit ou rend plus humide, le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pates, et semble avertir son maître de la tempête.

Qui croirait qu'un peuple si peu soigné de la nature fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, les Kamtchadales se faisaient la guerre entre eux avant que les Russes vinssent les soumettre. Quel était l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employait les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés et barbares chez tous les peuples, faisaient courir aux armes et au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre, c'en était assez pour détruire une habitation. On y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des yourtes; un seul homme, avec une

massue ou une pique, tuait ou perçait une famille entière. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamtchadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissait de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines, et que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Cosaques pour réduire les Kamtchadales : ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse si la force lui manque. Lorsque les Cosaques exigeaient le tribut pour les Russes, de quelque habitation qui n'était pas soumise, les Kamtchadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, et les endormaient par leurs présens et leurs festins; ensuite ils les massacraient tous, ou les brûlaient dans la nuit. Les Cosaques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses et des invitations de ces sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur yourte, car elles abhorrent le sang, et leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux; si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts, s'ils vont se visiter au loin les uns les autres, c'est un indice infaillible de révolte ou de trahison, et les Cosaques se tiennent sur leurs gardes; on les égorgerait, eux et tous les habitans qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamtchadales envers leurs

prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des supplices lents, variés et répétés. Cette nation est lâche et timide, disent-ils encore. Cependant elle craint si peu la mort, que le suicide lui est très-familier; cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamtchadales révoltés, ces rebelles savent se retrancher dans les montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de flèches; cependant lorsque l'ennemi l'emporte, soit par la force ou par l'habileté, chaque Kamtchadale commence par égorger sa femme et ses enfans, se jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, « pour se faire un lit, dit Kracheninnikov, dans le sang et le carnage, pour ne pas mourir sans se venger. Dans une révolte des habitans d'Outkolok, en 1740, continue le même voyageur, toutes les femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger, furent massacrées par les hommes, et ceux-ci se précipitèrent dans la mer du haut de la montagne où ils s'étaient réfugiés. » Est-ce là de la lâcheté ou de la faiblesse?

Ce peuple, exposé à tant de maux qui lui viennent de la nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connaît le doux lien de l'amitié, il sait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamtchadale en invite un autre à manger : ce sera de la graisse de phoque; l'hôte en coupe une longue tranche; il se met

à genoux devant son convive assis; il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà); et, coupant avec son couteau ce qui déborde des lèvres, il le mange; mais ce ne sont là que les invitations familières : les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Quand un Kamtchadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger : il échauffe d'avance sa yourte, et prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, et se déshabille, ainsi que son hôte : on dirait un défi à coups de poings. L'un sert à manger à l'autre, et verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu pour augmenter la chaleur. Le convive mange et sue jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grâce à l'hôte, qui, de son côté, ne prend rien, et peut sortir de l'yourte quand il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer et de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur et de la bonne chère. Il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition : alors son hôte lui fait acheter la trève par un pré sent; ce seront des habits, ou des chiens, menaçant de le faire chauffer et manger, jusqu'à ce qu'il crève ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui

demande, et reçoit en retour des haillons, ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de la revanche, et rattrape ainsi dans un second festin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité chez les Kamtchadales. Si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé, celui-ci viendrait s'établir chez lui sans rien dire; et s'il n'en recevait pas des présens, même sans les demander, l'étranger, après avoir passé la nuit, attèlerait ses chiens sur l'yourte de son hôte, et, s'asseyant sur son traîneau, il enfoncerait son bâton dans la terre, sans partir, jusqu'à ce qu'il eût reçu des présens. Ce serait une injure cruelle, et le sujet d'une rupture et d'une inimitié sans retour, que de le laisser aller les mains vides; et l'hôte avare demeurerait sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

Kracheninnikov raconte l'histoire d'un Cosaque qui se fit donner, par un Kamtchadale, une belle peau de renard, à force de le chauffer et de le soûler. Loin de regretter son présent, le sauvage se vantait de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamtchadales ne savaient pas régaler leurs amis comme les Russes.

Lorsque les Kamtchadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter : la nature ne les y porte pas, mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium : il s'appelle *mucho-more*, tue-mouche;

ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité ; ils en sont plus légers et plus courageux ; mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette en moins d'une heure dans des convulsions affreuses; elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai : la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages ; et quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Cependant les Kamtchadales plus modérés dans l'usage du mucho-more tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques, moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets. Kracheninnikov en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

« Mon interprète, dit-il, ayant bu de la liqueur de ce champignon, sans le savoir, devint si furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras, au moment qu'il allait se frapper.

« Le domestique d'un officier russe avait résolu d'étrangler son maître, persuadé, disait-il, par le mucho-more, qu'il ferait une belle action ; et il l'aurait exécutée, si ses camarades ne l'en eussent empêché.

« Un soldat ayant mangé un peu de mucho-more,

avant de se mettre en route, fit une grande partie du chemin sans être fatigué. Enfin, après en avoir mangé encore jusqu'à être ivre, il se serra les testicules et mourut. »

Un Kamtchadale, dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu.

Le mucho-more est d'autant plus redoutable pour les Kamtchadales, qu'il les pousse à tous les crimes, et les expose dès lors au supplice. Ils l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, on n'est pas moins avide de ce poison. Les Koriaks, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que, par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, et la boivent pour s'enivrer à leur tour de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal; mais dix suffisent pour troubler l'esprit et les sens.

Aussi les femmes n'en usent jamais; leurs divertissemens sont la danse et le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont Kracheninnikov fut témoin. « Deux femmes, qui devaient danser ensemble, étendirent une natte sur le plancher au milieu de l'yourte, et se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre. Elles commencèrent à hausser et baisser les épaules, et à remuer les mains en

chantant fort bas et en mesure. Ensuite elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus grands en haussant leur voix à proportion ; ce qu'elles ne cessèrent de faire, que lorsqu'elles furent hors d'haleine, et que leurs forces furent épuisées.

« Les femmes ont encore une danse particulière : elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres, et mettent leurs deux mains sur le ventre, puis, se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se baissent, et remuent les épaules en tenant leurs mains immobiles, sans sortir de leur place. »

Presque toutes les danses des sauvages sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre. Chez les Kamtchadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes de l'un et l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, et marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. « Les danseurs prononcent tour à tour quelques mots, de façon que quand la moitié a prononcé le dernier mot, l'autre moitié prononce les premiers. Ces mots sont tirés de la chasse et de la pêche. »

Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses ; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond, à la file les uns des autres : ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains et

faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras, et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine : elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable : ce sont elles qui composent la plupart des chansons, L'amour en fait constamment le sujet; l'amour, qui est le tourment des peuples policés, et la consolation des sauvages. Voici une de ces chansons :

J'ai perdu ma femme et ma vie. Accablé de tristesse et de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, et je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chasserai le canard aanghitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trouverai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendresse et de mes regrets.

Cette chanson s'appelle *aanghitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

Kracheninnikov a noté une autre chanson kamtchadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets :

Si j'étais cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôterais la marmite qu'avec des gants.

Si j'étais M. le Major, je porterais toujours une belle cravatte blanche.

Si j'étais Ivan, son valet, je porterais de beaux bas rouges.

Si j'étais étudiant, je décrirais toutes les belles filles.

Cet étudiant est Kracheninnikov : la chanson veut aussi qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtchatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamtchadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espèce de flûte faite avec la tige de l'angélique; « tuyau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. » Mais il serait bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources et de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société, mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer et façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une nation, que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, et ce n'est pas le don des peuples situés à l'extrémité du nord.

Les plaisirs des Kamtchadales sont très-bornés; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse : chacun de ces maux a plusieurs remèdes. On se guérit du

scorbut, au Kamtchatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espèce de gentiane ou de bourgeons de pin, qu'on infuse comme du thé; mais souvent on mange de l'ail sauvage.

Les ulcères sont très-dangereux au Kamtchatka, souvent mortels : ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, et s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matière, la peau fumante d'un lièvre écorché; et, si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcère.

Il y a trois maladies au Kamtchatka, qu'on appelle incurables : la paralysie, le mal vénérien et les cancers. La première est de tous les pays sans doute; mais plus rare chez les sauvages, et de là vient qu'ils ne savent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes, qui l'ont apportée dans leur pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du Nouveau-Monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers; et le sel alkali qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes de plaies, qui guérissent quelquefois, mais avec peine et lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espèce de galle, qui, comme la petite-vérole, vient à tout le monde, et moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sur la poitrine,

en forme de ceinture, et mène à la mort quand elle ne suppure pas. Les enfans ont une galle particulière qu'on appelle *teoved*.

Dans certains maux de reins, on se frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë, sans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en résulte des convulsions ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une espèce de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout, et il brûle comme de l'amadou jusqu'à la chair vive, où il fait une plaie, qui, après avoir rendu du sang, se ferme ou se sèche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe dont elles se parfument en certaines parties, pour irriter, pour assouvir l'amour ou ses désirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes, d'autres infusions pour ne pas avoir d'enfans. Les peuples sauvages ont donc aussi des malheureux qui craignent de se multiplier.

Un remède infaillible contre la jaunisse est un lavement d'iris sauvage ou de violette de bois. On en pile la racine toute fraîche dans l'eau chaude, et l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie où est attachée une canule. La manière de prendre ces sortes de remèdes, est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, et l'on pourrait s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'ulmaire pilées sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson soulage du mal aux dents.

Les Kamtchadales n'ont besoin d'aucune espèce de chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses, quand ils veulent soulager une partie malade ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal ou de pierre, et laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps, il faut passer à celles de l'esprit.

Les Kamtchadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, et n'ont point le mot *esprit* dans leur langue. Quand Steller leur demandait si, à la vue du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles, ils n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Être tout-puissant, créateur de toutes choses, ils lui ont répondu affirmativement : « Que jamais cela ne leur était venu dans l'idée, et qu'ils ne sentaient et n'avaient jamais senti pour cet Être suprême, ni amour ni crainte. » Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses :

« Dieu n'est la cause ni du bonheur ni du malheur ; mais tout dépend de l'homme. Le monde est éternel : les âmes sont immortelles. Elles seront réunies aux corps, et toujours sujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim.

« Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la plus

petite, ressusciteront après la mort, et vivront sous terre. Ceux qui ont été pauvres dans ce monde, seront riches dans l'autre; et ceux qui sont riches ici, deviendront pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse les fautes, car celui qui fait mal, disent-ils, en reçoit le châtiment dès à présent.

« Ils pensent que le monde empire de jour en jour, et que tout dégénère en comparaison de ce qui a existé autrefois. »

Au défaut d'idées justes sur la divinité, les Kamtchadales ont fait des dieux à leur image, comme les autres peuples. « Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre. Koutkhou créa la terre; et ce fut de son fils qui lui était né de sa femme, un jour qu'il se promenait sur la mer.

« Koutkhou, disent d'autres Kamtchadales, et sa sœur Kouhtligith, ont apporté la terre du ciel, et l'ont affermie sur la mer créée par Outleigin.

« Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka. C'est là qu'il eut un fils appelé *Tigil*, et une fille nommée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. Koutkhou, sa femme et ses enfans, portaient des habits faits de feuilles d'arbres et se nourrissaient d'écorce de bouleau et de peuplier; car les animaux terrestres n'avaient point encore été créés, et les dieux ne savaient point prendre de poisson. » Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamtchadales? Est-ce l'historien du Kamtchatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

« Koutkhou abandonna un jour son fils et sa fille, et disparut du Kamtchatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes et les collines se formèrent sous ses pas : la terre était plate auparavant ; mais ses pieds enfoncèrent comme dans de la glaise, et les vallons creusés en conservent la trace.

« Tigil, voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poissons. Son père lui avait appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, et leur donna Piliatchutchi pour veiller sur eux. Ce dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux : ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous.* »

Koutkhou a fait beaucoup de sottises qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges et de prières. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivières si rapides, tant de pluies et de tempêtes? Les Kamtchadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au dieu qu'ils estiment le plus, que les ouïes, les nageoires, ou les queues des poissons, qu'ils jetteraient dans les immondices. « Ils ont, dit Kracheninnikov, cela de commun avec toutes les nations asiatiques, qui offrent seulement à leurs dieux ce qui ne vaut rien, et qui gardent pour elles ce

qu'elles peuvent manger. » Les dieux peuvent ne pas s'en irriter, mais il n'est pas sûr que les prêtres s'en contentent.

Au reste, si les Kamtchadales ne donnent rien à leurs dieux, c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, et qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce dieu ne songe qu'à lui. Il envoie les poissons dans les rivières, mais pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, et non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un dieu puisse leur faire du bien.

En revanche, ils connaissent des dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, et volent à la mer pour y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les dieux des bois ressemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos et pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, et leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi, ou Bilioukai, ne laisse pas d'être malfaisant quelquefois. Ce dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie et lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont les traces de ses pas. Il faut craindre ce dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamtcha-

dales, pour supporter, comme des Cariatides, les lampes qui éclairent son palais.

Touila est le dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que son chien kosei, quand il le traîne, secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëtch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort; car sous la terre, qui est plate, est un ciel semblable au nôtre: et sous ce ciel, est une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, et leur été durant notre hiver.

C'est ainsi que les fausses notions de la nature ont engendré les fausses idées de la divinité. L'homme, en général, tire ses lois, ses mœurs et ses opinions religieuses de son climat. A la vérité, les conquêtes et les transmigrations modifient, altèrent et défigurent quelquefois l'histoire civile et religieuse d'un pays et d'une nation, comme son caractère, sa langue, sa physionomie. Mais, tant qu'un peuple sauvage restera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ses dieux dans ses bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux sombres ou majestueux; en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions, et s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination, ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

La faiblesse de l'homme le rend timide; l'expérience du mal, peureux, et l'ignorance, crédule et

fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamtchadales n'est pas toujours aveugle et mal raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien et vertu ce qui satisfait leurs désirs et leurs besoins; faute et mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le ciel doit venger. Jusque-là leur crainte est raisonnable, mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noie, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale.

Les Kamtchadales n'ont pour nourrir leur superstition que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtchatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, et prédire l'avenir. Voici leur grand sortilége.

Deux femmes assises dans un coin murmurent à voix basse, on ne sait quelles paroles. L'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *gouche, gouche* : c'est pour évoquer les démons. Quand elles croient les voir, elles crient en éclatant de rire, *kkaï, kkaï*. Après une demi-heure

de vision, l'une répète sans cesse *ickki*, c'est-à-dire, ils n'y sont plus. Pendant ce temps-là, l'autre marmotte les paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter et l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; et c'est par un sortilége qu'on y réussit. On attend un ouragan; alors l'enfant se met tout nu, avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisans : « La co-« quille est faite pour l'eau salée, et non pour l'eau « douce : vous m'avez tout mouillé, l'humidité me « fera périr. Vous voyez que je suis nu, et que je « tremble de tous mes membres. » Dès ce moment, l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempêtes ni d'ouragans.

Les Kamtchadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent en songe un jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes; s'ils rêvent à la vermine, ce sont des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtchadales : c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes et les rits de la religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célèbre au mois de novembre, quand les travaux de l'été et de l'automne sont finis. Steller en conjecture que, dans l'origine, elle avait été instituée par la reconnaissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment qu'il faut toujours chercher les premiers établissemens du culte religieux. Si les Kamtchadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célèbre qu'il est naturel de la rapporter ; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse et la pêche. S'il y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses ; si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le désir du bien et la crainte du mal accompagnant l'homme partout, il veut intéresser à sa conservation tous les êtres qu'il voit ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de sauvages, chacun porte ses craintes pour en faire un culte, comme ses provisions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainsi que des mets ; et chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications kamtchadales, on commence par balayer l'yourte. On en ôte ensuite

les traîneaux, les harnais, et tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard et trois femmes portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espèce de hache avec de l'*ioukola*, qui est une pâte, et ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ses provisions et sa hache pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse qu'on porte à la main ou sur la tête, et qu'on met partout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont sur la tête et sur leurs haches; les femmes et les vieillards dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bûcherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les arracher.

Ensuite, les femmes pétrissent ou taillent de l'youkola en forme de baleine. On chauffe l'yourte; et le vieillard apporte une barbue qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle de l'yourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes et les enfans font la même chose après lui. Il fait cuire de la sarana pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-desssus du foyer; car le foyer et l'échelle sont des choses sacrées dans les yourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci du matteït au cou, on lui offre du tonchitche, et

on la met sur le foyer. C'est le grand dieu Lare. Ensuite, les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans l'yourte; puis un d'entre eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, et la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *alkhlalalai*.

Les vieillards s'asseient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand pontife, prend une pelle de tonchitche, et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkhou nous ordonne de t'offrir une « victime chaque année. Sois-nous propice, défends-« nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs « et des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains, et finissent par danser, en criant toujours *alkhlalalai*.

Pendant ces cris, les femmes et les filles sortent des coins de l'yourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris et de mouvemens si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier et pleurer comme des possédées.

A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, et por-

tent un des plus gros bouleaux coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de l'yourte avec ce bouleau, battant des pieds et jetant de grands cris. Ceux qui sont dedans leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de l'yourte les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans l'yourte; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent, et les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la première. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. Kracheninnikov, de qui l'on a tiré cette description, dit que, dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées résister plus long-temps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, et, se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jetant dans le feu des nageoires et des ouïes de poissons. Le remords était insensé: l'expiation devait être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des provisions, que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites idoles en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille

le visage de baies de myrtille. On leur fait des bonnets d'herbes ; et après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait de ces idoles trois paquets, et l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris et des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations et les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans l'yourte d'assemblée avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes et les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit et se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir des vents et de la mer qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtchatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances devant des peaux de phoques. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal ; et les allumant comme des bougies, elles en parfument ou empestent l'yourte. Cette fumigation s'appelle *une purification*.

Ensuite une femme entre dans l'yourte par la seconde ouverture, qu'on appelle *choplade* ou *ioupana*, tenant un loup fait de matteït, et rempli de graisse d'ours. Les hommes et les femmes se disputent ce loup ; le premier sexe l'emporte enfin, un homme tire une flèche snr ce loup, et les autres le déchirent, et mangent la pâte et les matières comestibles dont il est formé. « Quoique les Kamtchadales, dit Kracheninnikov, ne soient pas plus en

état de rendre raison de cette cérémonie que de celle de la baleine; quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs opinions superstitieuses on non, et pourquoi elle se pratique; il me paraît cependant que ce n'est qu'un simple divertissement, ou un emblème du désir qu'ils ont de prendre et de manger des baleines et des loups.

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans l'yourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une; et après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme et ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de l'yourte, en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la Purification chez les Kamtchadales du midi. Elle se célèbre avec quelque différence dans les rites chez ceux du nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la rivière avec un seau puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans l'yourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les seaux, d'où il tire un morceau de glace qu'il jette au feu. Après le tribut

que ces deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamtchadale, « il donne à tous les assistans à boire de l'eau comme de l'eau bénite, » dit l'auteur russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes, dont tout le mystère ou le prix est dans le secret même qui ne mérite ni d'être vu ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui sont malades ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste, pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de tonchitche dont on leur avait couronné la tête; et pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appelant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre avec le même empressement que s'ils se noyaient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille ou d'herbe sèche, pour en faire le *pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, et à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, et on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de sens ni d'objet. Ce sont des fous qui apaisent un mal imaginaire par des remèdes qui en sont l'aliment, comme font les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les yourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de l'yourte, les hommes de les en chasser. Les tisons volent de part et d'autre comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans l'yourte. Chaque parti veut en avoir le plus; et si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, jusqu'à ce qu'on se trouve de part et d'autre avoir un nombre égal de prisonnières. Alors se fait l'échange, et chacun reprend sa femme.

« La fête de la Purification, dit Steller, était jadis célébrée par les Kamtchadales pendant un mois entier. Elle commençait à la nouvelle lune. » On en conclut qu'elle avait été établie sur des fondemens solides, et par des vues religieuses. « Ces peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu, et regardent comme une chose sacrée tout ce que l'on brûle pendant la fête. En effet, la nouvelle lune, aussi-bien que le feu sacré, a toujours été en vénération chez plusieurs nations, et particulièrement chez les Hébreux. » Steller, ou son éditeur, dit à ce sujet, que « c'est le seul peuple qui n'a point perdu le véritable culte après le déluge; tandis que chez les autres nations, comme chez les Kamtchadales, il n'en est resté que quelques traces. »

Mais est-ce à propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, et quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge est la catastrophe la plus universelle et la plus attestée que le globe ait éprouvée, et le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde aurait bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil dessécha les eaux qui couvraient la terre? Sans chercher l'origine des cultes et des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paraît ni la cause ni le remède, n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus, comme les hommes et les langues, de la zone torride dans toutes les terres, et que le culte du soleil, assez naturel aux habitans d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, et répand les plus fortes influences du bien et du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les nations que la destruction et la population même auront poussées autour du globe? Ces nations, chassées de leur pays ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités et des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, et la vénération de l'astre sous lequel elles vivaient, et le témoignage de la catastrophe qui les avait fait sortir de leur patrie. Elles auront à la fois adoré le soleil, qu'elles regardaient comme leur

conservateur, et l'océan, qu'elles fuyaient comme leur exterminateur. Il y a partout des traces de l'influence salutaire et nuisible des deux élémens les plus utiles et les plus dangereux, l'eau et le feu. Ce sont les deux principes les plus sensibles de la génération, les deux agens les plus universels de la destruction. On aura cru qu'ils pouvaient tout, et que seuls ils faisaient tout. Le mouvement qui leur est essentiel, et dont la source est, ce semble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre et adorer. Les sens du vulgaire, le raisonnement des philosophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choses peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui est le penchant à la superstition. Dès lors le culte doit être plus frappant, plus solennel, et se ressentir vivement des idées de désolation, qui se sont mêlées à la passion la plus forte des hommes. Au reste, le Kamtchatka est trop voisin de la mer, trop sujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inspirer à ses habitans une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, et une opinion vague, soit conçue ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononcer sur le culte d'un peuple, sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cérémonies. Les hommes sont si enclins et si sujets à se tromper en matière de superstition, qu'on ne sait jamais bien ce qu'ils adorent : si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou

les vases et les instrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuse erre vaguement sur toutes ces choses ; car le propre de la peur est de confondre les objets et les idées, surtout dans l'ombre et l'obscurité. Mais on ne se trompe guère sur les opinions religieuses d'un peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamtchadales ce que c'est que les éclairs ; ils vous répondront : Ce sont les esprits Gamouli, qui, en chauffant leurs huttes, se jettent les tisons à demi consumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils disent *Kouthou battitouskeret*, Kouthou tire ses canots ; car ils pensent que ce Dieu passe ses canots d'une rivière à l'autre, et qu'il entend aussi le même bruit quand ils font la même chose. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamouli qui pissent. S'il fait un grand vent, c'est Balakirg, fils de Koutkhou, qui secoue ses cheveux longs et frisés sur la face d'un pays. Durant son absence, sa femme Zavina se met du rouge pour lui plaire à son retour, et ce rouge fait l'éclat de l'aurore et du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, et c'est pourquoi le ciel est sombre.

Les Kamtchadales voient très-peu de serpens ; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les gaëthe, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire

au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la peur de mourir.

Si les Kamtchadales font quelques grimaces de superstition pour conjurer les maux, ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du phoque, ils en font une espèce de représentation mystique, comme les enfans. Une grosse pierre qu'ils roulent contre une yourte, représente la mer; de petits cailloux qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; des petits paquets de matteït, les phoques. On met ces paquets entre des boulettes de *tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson et d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau on fait une espèce de vase en forme de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les phoques à se laisser prendre; en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtchatka de la nourriture, une mer, et ce qu'il leur faut. Dans l'yourte, les Kamtchadales ont des hures de phoques à qui ils font des prières et des reproches, comme si ces animaux refusaient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offert; car une religion qui ne donnerait rien à manger ne serait pas bonne pour des sauvages.

Ceux des Kamtchadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à peu

près semblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en procession, d'un balagane dans une yourte. Ils placent devant la *Ioupana* un grand vase plein de *tolkoucha*. Ensuite on tire la baleine de l'yourte en criant, *la baleine s'est enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme, pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printemps jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamtchadales paraît surtout dans leurs usages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamtchatka l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire pas une sorte de vénération pour les cadavres. Les Kamtchadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. « Ceux, disent-ils, dont le « corps aura été dévoré par les chiens, en auront « de très-bons dans le monde souterrain. » Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel pour exposer les cadavres à la voirie, devant la porte de leurs yourtes : les esprits malins qui ont tué ces victimes s'en contenteront peut-être en les voyant, et feront grâce aux vivans.

CHAPITRE V.

Découverte et conquête du Kamtchatka par les Russes. Leur commerce avec ce pays.

Le Cosaque Volodimer, commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre la domination russe, en découvrant et soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize soldats, commandés par le capitaine Morosko, pour lever des tributs et faire des conquêtes. Celui-ci s'avança jusqu'au Kamtchatka, qui n'est pas à cent lieues de la rivière d'Anadir. Sur le récit de son expédition, le commissaire partit lui-même à la tête de cent hommes, pour soumettre les Kamtchadales. La résistance fut longue et opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes; mais les conquérans ne pouvaient arriver qu'en très-petit nombre, à une si grande distance et par des routes si difficiles. Les succès furent long-temps balancés. Les Cosaques, chargés de cette expédition par la cour de Russie, combattaient avec courage, et formaient des établissemens. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débauches, les discordes intestines offraient une vengeance facile aux Kamtchadales, qui, après avoir payé quelques tributs de

peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers et les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent d'en chercher une plus courte et plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un passage par mer, d'*Okhotsk* au Kamtchatka. Ainsi l'on devait aborder à cette presqu'île par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête et au commerce; mais la dernière avait les plus grands avantages. D'*Iakoutsk*, qui est sur le Léna, il n'y a guère que 10 ou 12 degrés jusqu'à Okhotsk, au lieu de 30 degrés à parcourir depuis cette rivière jusqu'à celle d'*Oliotoure*. D'Okhotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cents lieues de mer pour aborder au midi du Kamtchatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passèrent plus par le nord. Mais ils furent toujours en proie à l'avidité des commissaires, et au pillage des Cosaques, qui tantôt empoisonnaient les officiers de la Russie, et tantôt vexaient les habitans du Kamtchatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages pendant trente ans dans toute cette presqu'île, entre ceux qui travaillaient à la réduire et ceux qui résistaient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles colonies. Il faut les arroser de sang, et les engraisser de

carnage pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux-arts.

Cependant l'esprit du czar Pierre 1er, qui joignait aux vues d'agrandissement l'ambition d'éclairer son empire pour l'illustrer; cet esprit de conquête et de lumière suggéra quelques expéditions inutiles. En 1720, on tenta la découverte des îles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtchatka, et que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île *Matsmaï* (Ieso) qui touche presque au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes et les Indes, et de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtchatka, d'où l'on s'éloigna jusqu'au 67e degré 17 minutes de latitude: car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un capitaine russe et un chef de Cosaques allèrent avec des troupes au Kamtchatka, par ordre de la cour, afin d'en reconnaître les côtes, soit au nord, soit au midi; de soumettre de gré ou de force tous les Koriaks qui ne seraient pas tributaires; de planter des colonies et de bâtir des ostrogs; de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines: mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontières de la Chine. Ainsi le Kamtchatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand commerce. Qui sait même si cette péninsule n'aura

pas des liaisons avec celles de l'Inde ! Les îles du Japon semblent placées entre ces deux régions pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte et moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout enhardit à cette espérance, et le hasard même en a jeté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau japonais vint échouer sur la pointe du Kamtchatka. Ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portait d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, et sans doute de l'ignorance des pilotes, pendant six mois ; après avoir jeté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres, dans la mer, il fut porté par les courans à *Kourils-Kaia-Lopatka*. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre, et camper sous une tente avec ce qu'il put sauver des restes et des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours ils aperçurent un officier cosaque avec des Kamtchadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif, pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouvèrent *Chtinnikov* (c'était le nom du Cosaque), qui dépeçait la carcasse de leur navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya aussitôt ses Kamtchadales dans un canot à l'esquif des

Japonais ; et, dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes pour demander du secours et la vie, ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers : l'un était un enfant de onze ans. Chtinnikov s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau, et se retira dans le fort supérieur de Kamtchatkoi, avec son butin et ses deux prisonniers. Mais un commissaire arrivé peu de temps après, retira de ses mains ces misérables victimes, et les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De là ces deux Japonais allèrent, sous la protection du gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscou et à Pétersbourg. C'est là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après, on les mit avec de jeunes Russes pour apprendre la langue du pays, et communiquer la leur ; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt, après six ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, et conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des souverains de la Russie pour adoucir le joug des Kamtchadales, les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes

les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené de femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avaient assujetti quelques ostrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes et d'enfans, qu'ils partageaient entre eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, et quand ils en avaient eu des enfans, ils lui donnaient l'inspection sur les autres esclaves de la nation. « Ceux qui voulaient contracter des alliances avec les Kamtchadales libres signaient des billets par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs filles dès que le prêtre serait arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfans, le fiançailles et le mariage, se faisaient souvent tout à la fois; car il n'y avait pour tous ces ostrogs qu'un seul prêtre, qui demeurait au fort inférieur de Kamtchatkoi, et visitait les autres ostrogs tous les ans, ou tous les deux ans. » Cependant les Cosaques vivaient en seigneurs russes, du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la couronne, le tributaire payait, indépendamment de la taxe du prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le receveur, l'autre pour son commis, une troisième peau pour l'interprète, et la quatrième pour les Cosaques. Ceux-ci passaient leur temps à jouer ces peaux dans les cabarets : ensuite ils jouèrent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kam-

tchadales résolurent enfin de secouer le joug, et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île. Mais depuis que la route était établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens était devenu trop facile et trop fréquent pour exécuter un pareil complot sans une occasion favorable. On attendit ce moment : il parut s'offrir. Les Tchouktchis, peuple voisin de l'Anadir, non contens de repousser la domination russe, étaient venus attaquer les Koriaks ses tributaires. Il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées des sauvages qui n'avaient que l'amour du butin et de l'indépendance. Mais ils reparaissaient toujours, aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive et soutenue. Le capitaine Pavlutski, venu au Kamtchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles, son départ en formait derrière lui. Les habitans de l'embouchure du Kamtchatka, ceux des deux rivières intérieures, qui sont au centre du pays, l'Elova et la Klioutcheva, se répandirent dans la presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte et l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu que Chestakov, chef des Cosaques, venu avec Pavlutski pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchouktchis, les Kamtchadales, feignant de craindre les incursions de ces

rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces sauvages pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux chefs étaient à la tête de ce complot. Aussitôt que le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs pour entrer dans l'Adanir, les Kamtchadales, assemblés sur leurs canots, remontèrent le Kamtchatka le 20 juillet 1731. Ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés; ils y surprirent l'ostrog inférieur; ils brûlèrent tout, excepté l'église et les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils se revêtirent des habits russes, soit de femmes ou de prêtres, et firent des festins, des danses et des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissance et de triomphe. Théodore Khartchin, l'un des deux chefs de la conspiration, nouveau chrétien, ordonna à un Kamtchadale qui savait lire, et qui avait été baptisé comme lui, de chanter le *Te Deum* en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : *Par ordre du commissaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* (c'était le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires pour avoir chanté le* Te Deum.

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pavlutski à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamtchatka. Quelques Cosaques échappés au carnage apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte. Aussitôt on descendit pour éteindre le feu du soulèvement, et, quatre jours après la prise du fort, on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin qui, du haut des remparts, avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent; les uns furent tués dans le fort; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtchadales qui s'étaient rendus avant l'assaut, furent massacrés et passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes et aux enfans des Cosaques. C'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société que celui de détruire, si naturel à l'homme civil ou sauvage.

Cependant Khartchin ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un ôtage pour sûreté de sa personne, et passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtchadales, promit de vivre en paix, et dit qu'il irait engager les siens à

mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes qu'on ne voulait pas entendre parler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rebelles sur la rive gauche de la Klioutchi, l'une des deux rivières où la révolte avait éclaté. Mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il passerait de l'autre côté si l'on envoyait deux otages. On y consentit, et, dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes, opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier, et crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage, on fit feu sur les Kamtchadales, pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres chefs de peuplades se dissipèrent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme et ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer et le feu des Russes. Un détachement qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtchatkoi, et ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Avatcha, qui étaient au nombre de plus de trois cents. « Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étaient retranchés, et les massacrèrent, confondant les innocens avec les coupables, et em-

menant leurs femmes et leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, et détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la tranquillité dans ce pays, et revinrent chargés d'un immense butin. »

« Quand le feu de la révolte fut assoupi, Basile Merlin, officier russe, et le major Pavlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était André Chtinnikov, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamtchadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entre autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entre eux disait en riant qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices et des tortures les plus affreuses de la question. Quelque cruels que fussent les tourmens qu'on leur fit souffrir, ils ne laissaient échapper que ces mots, *ni, ni.* » C'est le cri des filles kamtchadales que l'amour livre pour la première fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup; « car, serrant ensuite leur langue contre les dents, ils gardaient un silence obstiné,

comme s'ils eussent été privés de tout sentiment. »

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamtchatka. La douceur du gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes et la dureté des tributs en avaient banni. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, loutre de mer ou zibeline. Les Kamtchadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers que les Cosaques avaient faits esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamtchadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ce peuple par un joug plus doux et plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel. L'impératrice Élisabeth Pétrovna a exempté d'impôts pour dix ans tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires. Tous les Kamtchadales courent au-devant d'une religion qui, les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la religion, de rendre les princes humains et les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamtchadales est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts et les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assuré le Kamtchatka par cinq ostrogs ou forts; il y en a

deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres, tous jetés sur les bords de quelque rivière navigable qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamtchadales monte à deux mille sept cent seize tributaires. Le total des taxes produit, chaque année, trente-quatre peaux de loutres de mer, sept cents zibelines, dix-neuf cent soixante-deux renards. On estime ces tributs à dix mille roubles au Kamtchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainsi, chaque Kamtchadale vaudrait à la Russie près de sept roubles, ou trente-cinq livres tournois.

Les Kamtchadales n'avaient jamais connu de négoce entre eux, ni même avec leurs voisins, quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'est l'usage des Européens envers les sauvages depuis plus de deux siècles. Dès le commencement de la conquête du Kamtchatka, quelques marchands suivirent les collecteurs des taxes, mais, en qualité de soldats, obligés de faire le service militaire avec les Cosaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces soldats revendeurs, qui restèrent dans le pays, n'y jouirent pas même des priviléges et de la franchise des Cosaques, dont ils remplissaient les fonctions, et furent soumis à la capitation comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais négocians envoyèrent des facteurs et des commis au Kamtchatka pour faire quelque fortune dans cette nouvelle colonie. La facilité du voyage

attira beaucoup de monde; et, dès qu'on put s'embarquer sur des vaisseaux russes qui allaient droit aux ports de cette presqu'île, les marchands se firent matelots comme ils s'étaient faits soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué, pour ainsi dire, sans pacotille, acquit, dans l'espace de six à sept ans, un fonds de commerce de quinze mille roubles. Ces facteurs s'établirent au Kamtchatka, pour ne pas retourner chez les négocians qui les avaient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriser, sans doute, les grandes entreprises aux dépens de la liberté, dans un gouvernement où ce nom même est un attentat contre le despotisme, les obligea de revenir dans leur patrie; et le commerce ne prit qu'une forme plus étendue et plus régulière. Tels furent ses progrès, qu'en peu de temps les officiers et les soldats y payèrent tout argent comptant; au lieu que, dans le commencement, il fallait faire de longs crédits. Il est vrai que c'était toujours au profit du marchand, qui, prenant en retour de ses marchandises fort chères, des pelleteries à bas prix, gagnait doublement, et sur les denrées de Russie, qu'il revendait au Kamtchatka, et sur les peaux du Kamtchatka, qu'il revendait en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisaient des marchandises du Kamtchatka pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au négociant un fonds de pelleteries qu'il revend encore au qua-

druple; mais, si ce profit est immense, il est court: un marchand ne peut rester plus d'un an au Kamtchatka sans risquer une perte considérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits mêmes. Mais par la raison qu'on a vendu si cher, il faudrait racheter au double tout ce dont on aurait besoin l'année suivante, d'autant plus que le vendeur devenant acheteur de sa propre marchandise, en augmenterait le prix par sa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté ; dès lors la valeur en diminue : ces marchandises, en restant dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit et se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger et malsain, altère enfin sa fortune et sa santé.

Les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Boukharie et de la Chine. La Russie y envoie des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie et de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des galons, sans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fausses perles et des grains de verre pour les gens du pays. « On y porte de la Sibérie, différens vaisseaux de fer et de cuivre, du fer en barre, et divers outils de ce métal, comme des

couteaux, des haches, des scies et des briquets, de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps et des toiles communes. De la Boukharie et du pays des Kalmouks, on y porte des toiles peintes, des toiles de coton blanches, lustrées et de différentes couleurs. On apporte de la Chine des étoffes de soie et de coton, du tabac, du corail, et des aiguilles que les Kamtchadales préfèrent à celles de la Russie. Enfin on leur apporte du pays des Koriaks, toutes sortes de peaux de rennes crues ou préparées. C'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit. »

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération, et proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les marchands établis au Kamtchatka n'achètent guère au-delà de la consommation intérieure, et ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamtchadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent, que d'avoir à bon marché le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamtchatka n'est-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du concours des marchands, on achète à meilleur marché. Au printemps, les marchandises renchérissent; c'est le temps du débit. Kracheninnikov donne à cette occasion un

tarif des marchandises qui se vendent au Kamtchatka, avec le prix de l'achat, et celui du gain pour le marchand.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangère qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtchatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze *copeks*, ou sous, pour archine, sont vendus cinquante ou soixante sous. Le damas de dix roubles par pièce, ou rouleau, vaut vingt-cinq roubles. Le taffetas de trois roubles la pièce en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante à quatre-vingts copeks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Boukharie retire sept à huit roubles sur trois d'avance; et celle du pays des Kalmouks retire un rouble, ou même un rouble et demi sur quarante copeks.

L'étain travaillé qui coûte vingt-cinq sous la livre, en rend cent quatre-vingts. Une marmite de cuivre de trente-cinq sous en vaut cent vingt. Une poêle de fer de quinze sous se revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie vaut cinq à six fois son prix au Kamtchatka. Le corail à douze sous le cent vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sous la livre, se vend neuf francs. Les Russes, à ce prix, sont meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif, qui coûte neuf francs le poude de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles;

et le beurre à six francs le poude est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées ne gagnent que deux tiers au-dessus du prix de l'achat, et les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent jusqu'à douze.

Enfin on importe au Kamtchatka pour dix mille roubles de marchandises, qui rapportent trente ou quarante mille roubles; et celles qu'on exporte de ce pays à Kiakta, sur les frontières de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés se faisaient en fourrures, et la peau de renard, qu'on évaluait un rouble, était la mesure commune de toutes les autres pelleteries. Ainsi le Kamtchadale achetait un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'est-à-dire qu'il donnait en pelleteries un prix équivalent à tant de peaux de renard, pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac que donnait le Russe, il fallait lui livrer un renard quatre cinquièmes, c'est-à-dire une marchandise équivalente à ce prix, qui est neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, était donc une monnaie de compte purement factice et nominale, qui, dans l'origine, ayant représenté physiquement les autres valeurs ou marchandises était devenue un signe idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout, jusqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achète le renard. Ainsi, comme le renard représentait un rouble en argent, ou cette valeur en marchandises, et qu'aujourd'hui il n'a conservé de sa représentation que le nom et l'idée, on

ne devrait pas être surpris de voir un Kamtchadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, une peau de renard, c'est-à-dire vendre des peaux de renard pour la valeur d'un rouble ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard ou de deux renards. Mais aujourd'hui les Kamtchadales mêmes achètent et vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamtchatka payent à la douane d'Okhotsk un droit de dix pour cent, et de douze quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable que la couronne de Russie tire de cette colonie, c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au fisc trois ou quatre mille roubles.

Il fallait que la soif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente pour faire courir au Kamtchatka par des routes où l'on avait à combattre non-seulement des peuples indomptables et féroces, mais le froid et la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étaient pourtant les ennemis qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamtchatka, pour la couronne de Russie. Ces Cosaques ne voyageaient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portaient sur leurs petits traîneaux. « Il leur fallait traverser de vastes déserts où règnent souvent des ouragans affreux. Alors, obligés de séjourner, ils consommaient bientôt leurs provisions, et se trouvaient réduits à manger leurs sacoches de cuir, leurs courroies et leurs chaussures, et surtout leurs semelles qu'ils

faisaient rôtir. Il paraît presque incroyable, dit Krachenninnikov, qu'un homme puisse vivre dix à onze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend personne dans ce pays, puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui n'aient été exposés à cette cruelle extrémité. »

Cet auteur indique ensuite trois routes qui menaient autrefois d'Iakoutsk au Kamtchatka. La première allait par le Léna, dans la mer Glaciale, d'où l'on entrait dans les rivières d'Indigirka ou de Kovima. De là, par terre, on allait gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot ou à pied. Mais cette route, qui faisait parcourir douze cents lieues au lieu de six cents, était sujette à de grands inconvéniens; car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable; et si le temps était contraire, les glaces pouvaient briser les bâtimens, et l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La seconde route, par terre, menait à Anadirskoi. On traversait six à sept zimovies ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille six cents quatre-vingt-trois zibelines, et une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux commissaires pour garder près de soixante-dix otages qui répondent du payement des taxes. Ainsi ce chemin n'était pas tant la route du Kamtchatka, que celle de plusieurs autres pays tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en

côtoyant la rivière de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnait, à travers les montagnes, l'Ostrog inférieur de Kamtchatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cents verstes, était d'un mois, et se faisait en partie avec des rennes, à dix lieues ou quarante verstes par jour. Mais comme la route entière, depuis l'embouchure du Kamtchatka, demanderait sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des courriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques et les retardemens de la mer.

La troisième route se fait presque toute par eau. On descend, d'Iakoutsk, le Léna, jusqu'à l'embouchure de l'Aldan. On remonte celui-ci jusqu'à l'embouchure du Maiou, d'où l'on remonte jusqu'à l'Ioudoma. On gagne par cette rivière un endroit qui s'appelle *la Croix d'Ioudoma*, d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre, ou bien on s'arrête en chemin, sur la rivière d'Ourak, que l'on descend pour regagner par mer le port d'Okhotsk. Mais comme cette rivière est dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose guère. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau demande au moins un été tout entier, et souvent davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être guère plus de deux cents lieues en droiture, d'un port à l'autre.

Ainsi, la route la plus sûre et la plus fréquentée est celle dont Kracheninnikov nous donne l'itinéraire dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtchatka.

D'Iakoutsk on descend le Léna l'espace de dix

verstes, et l'on s'arrête à Iarmanka, vis-à-vis l'île aux Ours. Iarmanka, qui signifie *foire*, est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on y arrange les ballots de façon que, pesant chacun deux poudes et demi, la charge d'un cheval soit de cinq poudes.

D'Iarmanka, le voyageur russe arriva à Okhotsk en trente-quatre jours de marche; mais la description de sa route est si confuse et si embarrassée, qu'il y a peu de lecteurs qui eussent la patience de l'y suivre.

« On peut dire de cette route (c'est lui-même qui parle) qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakoutsk jusqu'au passage de la Bélaia; mais de là jusqu'à Okhotsk, elle est aussi incommode et aussi difficile qu'il soit possible de se l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des rivières, ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivières sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres et de cailloux roulés, qu'il est surprenant que les chevaux puissent marcher dessus; beaucoup s'y estropient. Plus les montagnes sont hautes, plus elles sont remplies de boues. On trouve sur leur sommet des marais énormes, et des endroits couverts d'une terre mouvante. Si un cheval de somme s'y enfonce, il n'y a nul moyen de l'en tirer; et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre se mouvoir comme les vagues, dix sagènes autour de soi. »

Ainsi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutans par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, surtout dans ce pays désert, où la terre, qui paraît à peine sortir du sein des mers, conserve encore le limon et la vase dont elle fut détrempée. Les rivières sans nombre qui tiennent ce pays dans une sorte d'immersion, attendent la main de l'homme pour recevoir des lois et des barrières dans leur cours, pour rendre habitable et fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant Kracheninnikov, qui avait fait la partie la plus longue et la plus désagréable de son voyage, avait encore d'autres périls à essuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamtchatka fût radoubé, pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt et chargé, et l'on partit le 4 octobre. Laissons parler l'auteur jusqu'à la fin de son voyage.

« Nous sortîmes, dit-il, à deux heures après midi, de l'embouchure de la rivière Okhota, et sur le soir, nous perdîmes la terre de vue; mais, sur les onze heures, on aperçut que notre bâtiment faisait une si grande quantité d'eau, que ceux qui étaient à fond de cale en avaient jusqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir sans cesse les deux pompes, et que chacun travaillât à puiser de l'eau avec des chaudrons, et tous les vases qui tombaient sous la main, elle ne diminuait point. Notre vaisseau était tellement chargé, que l'eau entrait déjà dans

ses sabords; il n'y avait pas d'autre moyen, pour nous sauver, que d'alléger le vaisseau. Nous jetâmes à la mer tout ce qui était sur le pont, ou attaché autour du vaisseau; mais cela ne produisant aucun effet, nous jetâmes encore environ quatre cents poudes de la cargaison. Enfin l'eau commença à diminuer. On ne pouvait pourtant pas quitter la pompe, car, en quelques minutes, l'eau augmentait de deux pouces.

« Nous restâmes dans cette triste situation jusqu'au 14 octobre, ayant sans cesse beaucoup à souffrir du froid et de la neige mêlée de pluie. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure du Bolchaia-Reka, et nous y entrâmes; mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre malheur. Les matelots ne connaissaient pas l'heure de la marée : soit qu'elle monte, soit qu'elle descende, elle excite, en commençant, même dans le temps le plus calme, une agitation considérable, qui fait que l'on confond les deux mouvemens. Le vent du nord rendait alors les vagues très-hautes : elles étaient si impétueuses, qu'elles passaient par-dessus le vaisseau, qui, très-mauvais d'ailleurs, craquait de toutes parts. La rapidité du reflux et le vent contraire ne laissaient plus d'espérance d'entrer dans la rivière. Plusieurs étaient d'avis de regagner la mer et d'attendre le flux. Si l'on avait suivi ce conseil, nous étions perdus sans ressource; car ce vent impétueux du nord continua d'être si violent pendant plus d'une semaine, qu'il nous

aurait emportés en pleine mer, où notre vaisseau aurait infailliblement péri. Mais, par bonheur pour nous, on se détermina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent qu'il valait mieux nous faire échouer sur la côte; ce que nous fîmes environ à cent brasses au sud de l'embouchure de la rivière. Notre bâtiment fut bientôt à sec; car le reflux durait encore.

« Sur le soir, lorsque le reflux revint, nous coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre vaisseau; le reste fut emporté par la mer. Nous vîmes alors tout le danger que nous avions couru, car toutes les planches du vaisseau étaient si noires et si pourries, qu'elles se rompaient aisément sous la main.

« Nous restâmes sur la côte, dans des balaganes et des cahutes, jusqu'au 21 de ce mois, attendant les canots qu'on devait nous envoyer de l'Ostrog. Pendant le temps de notre séjour, il y eut un tremblement de terre presque continuel; mais comme il était très-faible, nous attribuâmes le mouvement que nous sentions, et la difficulté avec laquelle nous marchions, à notre faiblesse, et à la violente agitation que nous venions d'essuyer sur la mer. Nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître notre erreur; car quelques Kouriles, qui vinrent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce tremblement de terre avait été très-violent, et que les eaux de la mer s'étaient élevées très-haut. Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 octobre, et le

lendemain nous arrivâmes, sur le soir, à Boltchereskoi-Ostrog. »

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait autant de chemin sur mer qu'on en avait fait dans un mois par terre, avec la belle saison, et sans contre-temps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manières de voyager, c'est le retour du Kamtchatka à Iakoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours de l'été. La mer n'est point orageuse; on n'y craint que les calmes. Mais, en supposant que le temps soit le même pour la traversée, soit du continent, soit de la presqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer jusqu'à la rivière Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui se jette dans le Maïou. Le chemin le plus difficile est jusqu'à la croix d'Ioudoma. Kracheninnikov fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomskoi-krest; de là, cinq jours pour entrer dans le Maïou, mais en ne naviguant que le jour, car il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même le temps de séjour et de retardement. Ainsi le retour épargne la moitié du temps, sans parler des fatigues et des peines du voyage par terre.

CHAPITRE VI.

Pays et Peuples voisins du Kamtchatka.

Les îles Kouriles semblent être une dépendance du Kamtchatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre : elles sont comme autant de stations qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'histoire du Kamtchatka. Elles en ont été détachées par la mer ; il s'est fait une transmigration de peuples entre la péninsule et les îles voisines. On passe continuellement des unes à l'autre. Ces îles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon et de l'Inde avec le nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'âme des Russes est plus indomptable et plus forte que les périls et les frimas de la mer Glaciale. Tout invite à faire connaître ces îles.

Elles s'étendent de la pointe méridionale du Kamtchatka, en formant une ligne courbe, qui se prolonge au sud-ouest jusqu'au détroit de Sangar, qui sépare l'île de Matsmaï, dernière des Kourilles, de l'île de Niphon dans l'empire du Japon. Il paraît par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été englouti par la

mer. Elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amour, celle de Pengina et la mer d'Okhotsk. Il y a même entre cette contrée de l'Asie et celle de l'Amérique septentrionale une ressemblance singulière, soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles et celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès et les ravages de la mer, qui a formé d'une part le golfe du Mexique, et de l'autre ce long sinus compris entre les Kouriles et le continent d'Asie. On aperçoit que ces deux chaînes d'îles étaient jadis une barrière que la terre opposait au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'orient ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons même en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent depuis Bordeaux jusqu'à Baïonne. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'îles, si éloignés entre eux, semblent offrir aux yeux, ou peut-être à l'imagination, arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'*Histoire des Voyages*. On supposait jadis qu'il y en avait trente-six, mais il n'y en a réellement que vingt-deux. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonais et les Russes, a fait long-temps varier les opinions sur leur nombre.

La première des Kouriles, appelée *Choumtchou*,

a du nord-est au sud-ouest cinquante verstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes, de lacs et de marais, d'où sortent de petites rivières qui tombent dans la mer. Trois de ces rivières, où l'on trouve du saumon de différentes espèces, mais en petite quantité, présentent chacune une habitation. Quarante-quatre personnes font toute la population de l'île. On veut que ces habitans y soient venus du Kamtchatka à l'arrivée des Russes; c'était du moins leur asile le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres insulaires voisins, et les enfans sortis de ce mélange de Kamtchadales et de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs, et sont beaucoup plus velus. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, trop peu de subsistance, et tantôt les habitans de la terre ferme qui peuplent les îles, quand ils y sont chassés par la guerre ou jetés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine et de population entre les Kouriles et le Kamtchatka. Le trajet qui sépare le cap de la péninsule d'avec l'île de Choumtchou n'est que de quinze verstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un temps calme et vers la fin de la marée; car, durant le flux, la mer est si houleuse entre le cap et l'île, que les flots, élevés de vingt à trente sagènes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques

appellent ces vagues *sovvem*, les Kouriles *kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes; quelquefois *kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t-on, en passant, des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les sauvages et leurs dieux ont cela de commode, que la malice des uns et la frayeur des autres s'apaisent comme elles s'irritent de rien.

La seconde île est *Paramousir*, cinq fois plus grande que la première. Le détroit qui l'en sépare n'est que de deux verstes, mais semé de rochers et bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette île sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du sud-ouest, aux bords d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premières îles sont sujettes à des tremblemens de terre et à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique et du Japon différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont les débris des camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit Kracheninnikov.

A l'ouest de Paramousir est une île déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Anfinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujath*, qui veut dire *rocher escarpé*. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paraît, dit-on, exhaler de la fumée; on y va des Kouriles et du Kamtchatka chasser ou pêcher les phoques et les otaries, qui s'y plaisent. Les peuples d'alentour font une histoire poétique de cette montagne. « Elle était autrefois, disent-

ils, au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtchatka; mais comme son sommet dérobait la lumière aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre, et l'obligèrent de chercher un asile à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, et pour monument de sa tendresse, elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile, et qu'on appelle *Outchitchi*, qui signifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle quand elle se leva de sa place, et il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia. » Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, et les vieilles femmes la racontent comme une vérité. C'est du moins un reste de ce style allégorique répandu depuis bien des siècles par toute la terre, sur les catastrophes et les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Tous les peuples sauvages ont mis leur histoire en fables, ou leurs fables en histoire; mais tous n'ont pas su, comme les Grecs, embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée et d'Aréthuse, en Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du lac Kourile pour la montagne Ouiakoujatch. C'est dans l'imagination des peuples enfans que sont nées ces deux fables.

La troisième des Kouriles (car l'île Ouiakoujath n'est pas proprement de ce nombre), c'est celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premières vont chercher dans celle-ci des oiseaux et de la sarana pour vivre.

La quatrième est *Mankanrouchi*, qui ressemble à la précédente.

La cinquième est l'île d'*Onekoutan*. Steller dit que les habitans des îles plus éloignées venant dans celle-ci enlever les femmes et les enfans, les insulaires d'Onekoutan allèrent s'établir à Paramousir. Kracheninnikov dit, au contraire, que les Kouriles d'Onekoutan tirent leur origine de ceux de Paramousir. La preuve en est que des familles entières de la cinquième île vont rendre visite ou plutôt hommage aux habitans de la seconde, en leur payant des tributs de peaux de castors ou de renards. « On peut juger par là, continue Kracheninnikov, que les autres habitans d'Onekoutan ne refuseraient pas de payer des tributs, si on envoyait des gens pour les soumettre et les assurer de la clémence de sa majesté impériale, et de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de temps en temps faire des incursions chez eux. »

La sixième est *Karamokoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La septième est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la huitième est *Ikarma;* la neuvième, *Tchirinkoutan*; la dixième, *Moussir;* la onzième, *Roïkokè;* la douzième, *Matoua*. Ce sont de petites îles désertes.

La treizième, à une demi-journée au sud-ouest de Siaskoutan, s'appelle *Raschoua*. On dit que les

Japonais en tirent de la mine; mais on ne sait de quelle espèce.

La quatorzième île et les deux suivantes sont *Ouchichir*, *Kitoui* et *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser dans un canot chacun des détroits qui les séparent. Mais on risque d'être emporté en pleine mer et d'y périr, tant les courans y sont forts et les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève; aussi les habitans de ces îles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps et par une mer calme. La quinzième a des roseaux dont on fait des flèches; la seizième est habitée par des hommes indépendans.

La dix-septième est *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans; mais elle fournit des oiseaux et des racines à la précédente et à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Ouroup* ou *Itourpou*, si éloignée de Chimouchir, que de l'une on ne voit point l'autre. *Itouroup* est la dix-neuvième; *Tchikoutan*, la vingtième, et *Kounachir*, la vingt-unième.

La dernière, la plus grande et la plus fameuse de toutes, est l'île *Matsmaï*. Ses habitans, nombreux comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine et la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de peuples d'*Ieso*. « Ceci peut servir, dit Kracheninnikov, à corriger l'erreur des géographes qui ont donné le nom d'*Ieso* à une grande terre située au nord-est, près du Japon. »

Les habitans d'*Ouroup* et d'*Itouroup* commer-

cèrent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans avec les Kouriles voisines du Kamtchatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'île de *Paramousir*, le commerce et la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premières et les dernières de ces îles, à l'exception de Matsmaï, n'ont presque pas de bois. L'île *Kounachir* est fangeuse et ferrugineuse, dit Steller : on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chèvres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtchatka. Les Japonais, dit-on, vont tous les ans y chercher des peaux de ces sortes d'animaux, pour des ustensiles, des meubles et des étoffes qu'ils y apportent en échange. D'autres prétendent que les habitans de *Kounachir* vont prendre à *Matsmaï* des étoffes du Japon, de soie et de coton, et des ustensiles de fer, pour les revendre aux îles d'*Ouroup* et d'*Itouroup*. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'île *Matsmaï*, habitée par des Japonais, la plupart bannis, offre une ville de son nom, munie de fortifications. A la pointe du sud-ouest de l'île, est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois, et des incursions de la Corée. Le détroit, ou le bras de mer, qui passe entre cette île et le Japon, large en certains endroits de vingt verstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, et partout est hérissé de caps et de rochers, qui en rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du temps,

ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer, par la rapidité des courans.

« Au reste, on sait que les Hollandais, en naviguant dans ces parages, trouvèrent une petite île à laquelle ils donnèrent le nom d'*île des États*; et que de là, continuant leur route, ils aperçurent une grande terre (qu'ils appelèrent *Terre de la Compagnie*), qu'ils croyaient unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les Japonais, les éclaircissemens donnés par les habitans de l'île d'*Ieso*, et les reconnaissances entreprises postérieurement par d'habiles navigateurs, nous ont fait connaître que ces noms ont été appliqués aux côtes orientales de Matsmaï, de Kounachir, d'Itouroup et d'Ouroup : elles sont si fréquemment voilées par les brouillards, qu'il est facile de se méprendre sur l'étendue véritable de ces îles. On supposait aussi que la terre de la Compagnie était la même que celle qui fut découverte par Jean de Gama, capitaine portugais, et l'on doutait si c'était un continent ou une île. On sait aujourd'hui que tous ces noms doivent disparaître de dessus les cartes. »

On juge, par la situation des îles Kouriles, que leurs habitans devraient participer également de la figure et des mœurs des Japonais et des Kamtchadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse que la police et les arts ont mise entre un empire riche et peuplé, tel que celui du Japon, et

des îles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamtchatka qu'au peuple fier et industrieux du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit, pour se détromper de cette prétention, de jeter un coup d'œil sur la Corse, qui, environnée de deux nations depuis long-temps éclairées et policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, et paraît encore plus loin de l'Italie, pour les arts et les lois, que les pirates africains ne le sont de l'Europe pour l'industrie et les lumières. Des îles pauvres, incultes, et d'un abord difficile, d'un séjour désagréable et peu sûr, n'attirent point un peuple commerçant, qui pourrait les défricher et les cultiver. Des sauvages sans arts et sans connaissances n'abordent guère chez une nation policée, dont les mœurs et le caractère repoussent encore plus l'homme grossier que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamtchadales et les peuples Kouriles.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille et d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamtchadales ou des Tongouses errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes, de se faire des habits composés de peaux de bêtes

et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais, comme la coutume d'avoir les cheveux ras par-devant jusqu'au sommet de la tête, et pendans par-derrière; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts et l'habillement sauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate portera sur ses épaules un phoque dégoûtant de graisse et de sang. Un Kourile, dit Steller, ayant trouvé un corset de soie, mit cet habillement, et se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquaient de lui. Quel était le plus stupide, ou le sauvage qui pensait que les femmes et les hommes étaient partout habillés également comme dans son île, ou le Cosaque qui n'en savait pas assez pour réfléchir que l'insulaire ne devait pas en savoir davantage?

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, et se logent comme les Kamtchadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la divinité que les Kamtchadales. Mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, et leur en laissent la peau.

Ils ont des *baïdares* pour naviguer en été, des

raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent que la nuit à la dérobée, comme les Tartares mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidèle occasionne à son mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi reçoit le premier sur le dos trois coups d'une massue grosse comme le bras; ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi jusqu'à ce que l'un des deux demande grâce, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel serait un déshonneur comme parmi nous. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur, doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits, en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés.

Les femmes kouriles ont un usage plus cruel que celui de trahir leurs maris : quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce peuple est doux et humain; il respecte les vieillards; il chérit les liens du sang; il connaît l'amitié.

« C'est un spectacle touchant, dit Krachenninikov, que de voir l'entrevue de deux amis qui

habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils allaient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, et versent des larmes de joie. » On mène le convive dans une yourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte à son tour tout ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour à tour, selon la nature des récits. Enfin, on mange, on danse, on chante; telles sont les mœurs des Kouriles.

Comme le Kamtchatka n'est important pour les Russes que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec les deux grandes sources du commerce et des richesses, il était naturel qu'après avoir trouvé la route qui les mène au Japon et aux Indes, ils en cherchassent une vers l'Amérique. La presqu'île du Kamtchatka, à peu près également éloignée de ces deux régions, leur a facilité l'approche du continent de l'Amérique.

Steller soupçonne que les deux continens se joignaient autrefois. La figure des côtes de l'un et de l'autre, dans les hautes latitudes, le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés dans une

longueur de trente à soixante verstes; la multitude et la situation des îles qui se trouvent entre ces deux terres, tout le porte à présumer que l'Ancien et le Nouveau-Monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

« Les îles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtchatka jusqu'à l'Amerique, entre le 51ᵉ et le 54ᵉ degré de latitude, forment une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles. »

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtchadales et leurs voisins de l'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes : les uns et les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même manière; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots; tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisaient cette transmigration. Steller joint à ces traits de conformité des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamtchadales et celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les sauvages du Nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations.

Or, si le langage ne montre point de traces de parenté entre les habitans de l'Asie et de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce et la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les îles que Steller regardait comme susceptibles de servir un jour d'entrepôt ou de relâche à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables est l'île de Behring.

Cette île est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées par un temps serein, à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamtchadales, qu'il devait y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure du Kamtchatka, parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependent les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verstes ou demi-lieue de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est serrée et continue. Celles d'à côté sont coupées de vallons formés par de petits ruisseaux, qui, prenant leur cours dans la longueur de l'île, ont leur embouchure au nord ou au midi. Les vallées creusées entre les plus hautes montagnes ont les plus petits ruisseaux, et sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées sont plus larges et arrosées des plus grands ruisseaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derrière les caps les

plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent et s'élargissent en s'éloignant des montagnes et en s'approchant de la mer. Les montagnes de l'île Behring sont en général composées d'un roc de la même espèce et de la même couleur; mais les caps qui s'avancent en mer sont d'une pierre dure et grisâtre. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'île sont plus escarpées et plus rompues que celles du nord. La forme et l'aspect des montagnes et des côtes offrent partout à l'imagination de Steller l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre et des fontes de neiges. On lui prête à ce sujet quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les naturalistes, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de Kracheninnikov, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'île Behring qu'on appelle *l'Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes et des portes; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art qu'un jeu de la nature. Ainsi la collection de l'auteur russe paraît quelquefois moins l'histoire de la nature qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, et mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

« S'il y a, d'un côté de l'île, une baie (dit cet

historien du Kamtchatka, d'après Steller sans doute), il se trouve sur le rivage opposé un cap; et partout où le rivage va en pente douce, et où il est sablonneux, vis-à-vis il est plein de rochers, et entrecoupé. Dans les endroits où la côte se brise, et tourne d'un côté ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant le rivage est toujours fort escarpé, l'espace d'une ou deux verstes..... On a observé sur les plus hautes montagnes que de leur intérieur il sort des espèces de noyaux qui se terminent en cônes; et quoique la matière dont ils sont faits ne diffère en rien de celle des montagnes mêmes, ils sont pourtant plus tendres, plus purs et plus clairs. » Kracheninnikov dit qu'on peut regarder ces noyaux, qu'il croit formés « par quelque mouvement intérieur de la terre, et surtout par sa pression vers le centre, comme une espèce de cristal, ou comme la matière la plus pure des montagnes, qui, sortant du centre, est d'abord liquide, et se durcit ensuite à l'air. »

L'île de Behring est environnée au nord-est, jusqu'à quatre ou cinq verstes, de bancs de rochers, qui semblent avoir été détachés par la mer, de l'île même dont ils augmentaient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, et l'on aperçoit entre eux des traces du cours d'une rivière. Sous ces rocs les plus escarpés, l'eau est basse, contre l'observation générale, qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau sur les rivages de la mer, proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin,

ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement sur cette île, c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face, dans un endroit où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'île de Behring, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux que la nature a mis sur le chemin du nord de l'Asie à l'Amérique, pour ouvrir ce dernier continent aux Russes. Peut-être verra-t-on les riches conquérans de la zone torride exposés aux mêmes révolutions que les peuples méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphère. Ce bouleversement des empires et des nations est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siècles, que les Russes ont conservé l'esprit conquérant de leurs ancêtres, et que les maîtres du Mexique et du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir (1), assurons-nous d'un présent plus heureux, si cependant les progrès de la navigation sont réellement ceux du bonheur des hommes.

Au sud de l'île de Behring, est une île de quatre-vingts à cent verstes de longueur. Elles sont séparées l'une de l'autre par un détroit de vingt verstes, au nord-ouest, et d'environ quarante au sud-est. Les montagnes de la dernière sont moins hautes

(1) Ceci est écrit en 1780.

que celles de la première. On y trouve, à trente brasses au-dessus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres et de squelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis sans doute dans une inondation.

La terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'espace de six minutes. Du reste, le climat de cette île est plus rude et plus piquant que celui du Kamtchatka, soit parce qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées surtout, les tourbillons de vent sont si forts, qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout; mais si l'air est froid et désagréable dans cette île, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures et très-salubres pour les malades. On y compte plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sagènes de largeur, sur deux de profondeur. Ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq sagènes.

Après ces excursions dans les îles voisines du Kamtchatka, soit au midi, soit à l'orient, il faut revenir dans cette presqu'île, pour jeter un coup d'œil sur le continent où elle est attachée, et connaître les peuples qui l'entourent. C'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans et sa langue, du moins en partie. Elle leur doit ses mœurs, ses opinions, et presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

CHAPITRE VII.

Koriaks.

Les Koriaks sont ou habitans, ou voisins du Kamtchatka. Les premiers, qu'on appelle *Fixes*, sont établis dans toute la partie supérieure du Kamtchatka, depuis la rivière Ouka, sur la côte orientale, jusqu'à la Tigil, sur la mer occidentale. Tout l'espace compris entre ces deux points, jusqu'au voisinage de l'Anadir, est couvert ou plutôt parsemé des habitations de ce peuple. Les autres Koriaks, beaucoup moins ressemblans aux Kamtchadales, par les traits et les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courses à peu près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux nations, dont l'origine est peut-être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère et les opinions. Les Koriaks errans sont maigres comme leurs rennes; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils sont plus petits, et moins gros que les Koriaks fixes. Ceux-ci, dit Kracheninnikov, sont plus robustes, et même plus courageux. Cependant les Koriaks errans méprisent les sédentaires comme des esclaves. Est-ce que la liberté consiste à courir? Non : mais les Ko-

riaks à rennes sont riches de leurs troupeaux, et les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La nature a rendu les uns libres, et les autres dépendans. Quand un Koriak à rennes va chez les autres Koriaks, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de présens, on supporte ses mépris. Partout le besoin rampe, et l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaks à rennes. Le philosophe russe leur fait un reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur. Ils disent, comme presque tous les sauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe : « Si « vous étiez plus riches que nous, vous ne vien« driez pas de si loin chercher ce qui vous manque « sans doute; contens de ce que nous possédons, « nous n'avons pas besoin d'aller chez vous. » Les Koriaks à rennes portent leur orgueil jusque dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles et leurs amans, quand ils les surprennent en adultère, souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient malpropres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne se lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. « Pourquoi se farderaient-elles, disent leurs « maris, si ce n'était pour plaire aux autres, puis« que nous les aimons sans parure. » Aussi portentelles leurs ajustemens les plus beaux, sous des habits usés et dégoûtans. Cet usage est d'autant

plus étonnant, que les Koriaks fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger; une injure de refuser cette offre. Un Koriak fixe tuerait un homme qui n'aurait pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal, comme un Koriak à rennes assassinerait celui qu'il trouverait avec sa femme. Le bien et le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriak fixe ne fait que changer de lit et de femme avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc et de rouge.

Les Tchouktchis sont une espèce de Koriaks plus fiers et plus forts que les deux autres peuples; sans les Russes, ils enleveraient, dit-on, les rennes aux Koriaks errans, pour les obliger à vivre en esclaves, de racines et de poissons, comme les sédentaires. Les Tchouktchis ont les femmes les plus complaisantes : elles sont toutes nues dans leurs yourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées par tout le corps; plus enchantées de ces ornemens qui ne les quittent jamais, et qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur seraient étrangers.

Les Koriaks errans habitent partout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contens de l'eau de neige pour leur boisson, et d'arbustes verts pour

se chauffer. Aussi leurs yourtes sont-elles inhabitables, par la fumée et par l'humidité qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre et brûlant; on y perd les yeux quelquefois en un jour. Il est aisé de juger que ces Koriaks ne sont pas sédentaires, à la construction même de leurs yourtes. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent, un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache, voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuiller que leur donnent les femmes en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil; encore n'est-ce que de la chair de rennes morts de maladie, ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriak aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, et n'en tuera pas un pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui font leur soulagement par l'usage des traîneaux, et leur richesse par le commerce des peaux. Les Koriaks attendent que la nature détruise elle-même ces animaux pour nourrir les hommes. Ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bienfaiteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont point mis en société de travaux et de services, de peines

et de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaks dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puisque avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles, en leur perçant de part en part les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux troupeaux de rennes servent aux Koriaks de matière d'échange ou de commerce pour leur procurer des fourrures, et tout ce dont la nature leur donne le besoin sans le satisfaire. Ils vivent familièrement avec leurs rennes. Ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des bergers qui les gardent. Les Koriaks, sans savoir compter, s'aperçoivent au premier coup d'œil d'un renne qui leur manque entre plusieurs milliers, et diront même de quelle couleur est l'animal égaré. Ces peuples errans sont aussi ignorans en matière de religion que les Kamtchadales. « Un chef ou prince koriak, avec lequel j'eus occasion de converser, dit Kracheninnikov, n'avait aucune idée de la Divinité. Cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons, parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des chiens et des rennes, sans savoir à qui ils offrent ce sacrifice, se contentant de dire : *Vaioukoing, iaknilalougangeva.* « C'est pour toi; mais envoie-nous aussi quelque chose. »......

Quand les Koriaks doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête et les os

sur un pieu, vers le séjour de ces démons. Les Koriaks errans ou fixes ont des prêtres ou magiciens qui sont médecins, et qui prétendent guérir les maladies en frappant sur des espèces de petits tambours. « Au reste, dit l'auteur russe, une chose fort surprenante, c'est qu'il n'y a aucune nation, quelque sauvage et quelque barbare qu'elle soit, chez qui les prêtres et les magiciens ne soient plus adroits, plus fins et plus rusés que le reste du peuple. »

Les magiciens ou *chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparaissent, tantôt de la mer, et tantôt des volcans, et que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons; ils s'en lèchent les doigts, ensuite ils l'étanchent, et ferment la plaie avec des herbes magiques et des conjurations. Mais cette plaie n'est qu'une outre percée, et ce sang n'est que de phoque. Il faut au moins ces apparences de merveilleux pour tromper un peuple grossier, qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux, que les mages de l'Inde ou de l'Égypte ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, et que les sens n'en sont pas les témoins et les juges.

Les Koriaks à rennes n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car

les Koriaks fixes célèbrent tous les ans une fête d'un mois, pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler et à se réjouir.

Les Koriaks errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons ; ne distinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande-ourse est pour eux *le renne sauvage* ; les pléyades sont *le nid du canard* ; Jupiter est *la flèche rouge* ; la voie lactée est *la rivière parsemée de cailloux*. Chaque peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ses yeux voient sur la terre.

Les distances, chez les Koriaks, se mesurent par journées, et les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante verstes de chemin.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaks ne savaient pas ce que c'était que prêter serment de fidélité ; mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très-expressifs. « Les Cosaques, au « lieu de les faire jurer sur la croix ou l'Évangile, « leur présentent le bout du fusil, leur faisant en« tendre que celui qui ne sera pas fidèle à son ser« ment, ou qui refusera de le prêter, n'échappera « pas à la balle toute prête à le punir. » C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuses et embrouillées. Ainsi, les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaks, comme les boulets de canon vident les différends entre les rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaks ont

un grand serment, qui consiste en ces mots : *Immokon*, *keim*, *metinmetik*. « Oui, certainement, je ne vous mens pas. »

Les Koriaks ont une manière de recevoir les visites bien opposée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre cette sorte de devoir (car c'en est un sans doute), après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise, comme si c'était à une audience. La maîtresse de la maison lui dit, *elko*, le maître est chez lui. Celui-ci, assis à sa place, dit à l'étranger, *koïon*, c'est-à-dire, approche. Ensuite, lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir, il lui dit *katvagan*, asseois-toi. Du reste, on le régale, mais sans le forcer à manger.

Ces mœurs ne sont point sans vraisemblance. Mais est-il aussi croyable que les Koriaks, comme on le dit, se permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance ? Est-il bien avéré que le vol chez toutes ces nations sauvages, excepté les Kamtchadales, soit non-seulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la maladresse d'être pris sur le fait ? Est-il vrai surtout qu'une fille ne puisse épouser un homme avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin ? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchis. Ceux-ci sont, à la vérité, des peuples vagabonds et brigands qui vivent de pillage,

comme certains Arabes et beaucoup de Tartares; mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, et des principes avoués et reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie disetteuse et précaire de quelques sauvages du Nord, que rien ne lie en peuplades, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommaient *communauté* ce que nous appelons *propriété;* jouissance libre d'un bien public, ce que nous appelons *vol d'un bien particulier.*

Si les Koriaks n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la polygamie, épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *kaien.* Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaks fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal la seconde place à des pierres qu'ils habillent et caressent comme des femmes. « Un habitant d'Oukinka, dit Kracheninnikov, avait deux de ces pierres : l'une grande, qu'il appelait sa femme; l'autre petite, qu'il appelait son fils. Je lui demandai la raison de cette étrange singularité. Il me dit qu'un jour, dans un temps qu'il avait tout le corps couvert de pustules, il avait trouvé sa grande pierre sur le bord d'une rivière; qu'ayant voulu la prendre, elle avait soufflé sur lui, comme

aurait pu faire un homme; et que, de peur, il l'avait jetée dans la rivière. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avait jetée, il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu même, sur une grande pierre plate, avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étaient ensemble, les porta dans son habitation, les habilla; et bientôt après sa maladie cessa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi, soit à la chasse, soit en voyage, et j'aime ma femme de pierre plus que ma véritable épouse. »

Les femmes koriakes font téter leurs enfans deux ou trois ans, et les accoutument ensuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois et de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux, ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches, dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces animaux qu'on leur destine pour héritage; mais ils n'en jouissent pas avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau, c'est-à-dire au bûcher; et tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ses armes et les ustensiles dont il se servait, on égorge ses rennes d'apanage, pour en manger la chair, et jeter le reste au feu. Ensuite on prend toutes les cornes de rennes morts qu'on a ramassées durant l'année; on les enfonce dans la terre près du bûcher. « Le chaman, ou prêtre, les envoie au mort, comme si c'était un troupeau de rennes.

Quand les gens du convoi funèbre retournent chez eux, pour se purifier, ils passent entre deux baguettes; et le prêtre, qui se tient auprès de ces baguettes mystérieuses, frappe tous ceux qui passent avec une petite verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne fassent pas mourir les vivans. » Voilà les tristes usages des Koriaks, les puériles et sombres idées dont on entretient leur imagination, pour maîtriser les forces indomptables de leur corps par la faiblesse de leur esprit. L'imagination est dans l'homme ce que sont les cornes dans le taureau : c'est avec cela qu'il renverse tout; mais c'est par là qu'on le tient sous le joug.

Quoiqu'on ait une connaissance fort imparfaite de la langue des Kamtchadales, qui participe sans doute de toutes celles des peuples leurs voisins établis sur le continent ou dans les îles Kouriles, cependant il est nécessaire d'en rapporter le peu que l'on en sait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celle de la Sibérie ou des Kouriles, on peut discerner ce que la presqu'île a contracté de liaison avec les nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point sa population s'est composée et fondue dans un mélange de peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots, soit radicaux, soit dérivés chinois ou japonais, tartares ou même américains, on saisira peut-être le fil de la génération ou de la transmigration de ces

peuples à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus sauvages et les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour la forme et le son, peuvent jeter un grand jour sur cette branche obscure des sciences, qui a été la première cultivée et la dernière approfondie, parce qu'on a long-temps usé des fruits, sans faire attention à l'arbre. Ces sortes de vocabulaires doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologue universel. Un si beau projet avait été conçu par des philosophes. L'auteur du *Mécanisme des langues* avait essayé de l'exécuter en partie. Celui du *Monde primitif* en a embrassé toute l'étendue, et a déployé une érudition aussi utile que profonde, quoiqu'elle soit nécessairement conjecturale.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes, alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, et de découvrir la langue-mère de certains climats. On distinguera dans chaque pays les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même et de ses productions; et les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mélange et l'altération de deux langues, dont une troisième s'est formée, et tantôt le démembrement et la division d'une seule langue eu plusieurs dialectes. On verra

qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose; et peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la nature, qui, faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms, en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la règle infaillible et constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant bien ou mal une langue : on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles, qu'il désigne presque toujours par le bruit, la couleur et le mouvement qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes : on découvrira les écarts et les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entre elles, soit avec nous.

Ces idées générales nous mènent à des réflexions particulières tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce Chapitre. « Les Kamtchadales, dit Steller, ont la coutume de donner à chaque chose un nom qui marque sa propriété; et alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom, et aux effets de la chose. » C'est ainsi qu'ils ont appelé les Russes, *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraissait d'autant plus juste, que, ne connaissant point l'usage et les effets de ces armes, ils croyaient que le feu était produit par le souffle des Russes, et non

par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie qu'ils appellent le pain *brichtatin augtch*; c'est-à-dire la racine ou la *sarana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connaissent pas assez une chose pour lui trouver dans leur langue un nom convenable, ou analogue à ses propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangère, sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner. « Par exemple, ils appellent un prêtre *bogbog*, vraisemblablement parce qu'ils lui entendent prononcer souvent le mot *bog*, qui signifie Dieu. » Au reste, ce ne serait pas la première fois qu'on aurait confondu le prêtre avec la divinité, non-seulement dans le nom, mais dans le culte même. En général, les Kamtchadales, comme tous les peuples sauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une chose étrangère, en cherchent un dans leur propre langue; et s'ils trouvent un rapport frappant de quelque faculté ou propriété sensible, entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent un diacre un *kïanghich*; c'est le nom d'un canard marin, qui chante, disent-ils, comme un diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux ou le plus. Par exemple, ils appelèrent un lieutenant-colonel qui avait fait prendre plusieurs Kamtchadales, *itachzachak*, celui qui prend.

Mais si les sauvages dénaturent ou défigurent les

idées et les noms des Russes, ceux-ci le leur rendent avec usure. « On doit remarquer, dit Kracheninnikov, que nous n'appelons aucune de ces nations par son propre nom, et que nous nous servons le plus souvent de celui qui lui est donné par ses voisins, qui avaient été auparavant soumis par les Russes. » Ceux-ci ont tiré le nom de Kamtchadales, du mot koriak *kontchala*, qui vient de *kontch ai*; et le nom de Kouriles, du mot kamtchadale *kouchi.* On voit combien ces noms étrangers se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les adapter à leur prononciation et au génie de leur langue. Ainsi, quand du mot *ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *ooutka*, on sent combien une terminaison étrangère écarte tout à coup un mot de sa forme primitive. Comme les Kamtchadales appellent un prêtre russe bogbog, parce qu'il répète souvent le mot bog; de même les Cosaques appelèrent *Koriak*, un peuple qui prononçait souvent le mot *kora*, qui signifie renne. Il était naturel d'appeler nation à rennes, celle qui met sa richesse et son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

Les habitans du Kamtchatka ont trois langues : la kamtchadale, la koriake et la kourile; et chacune de ces langues a deux ou trois dialectes. « Les Kamtchadales parlent moitié de la gorge, moitié de la bouche. Leur prononciation est lente, difficile, pesante et accompagnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaks s'énoncent de la

gorge, avec difficulté, comme en criant. Les mots de leur langue sont longs, et les syllabes sont courtes. » Leurs mots commencent et finissent constamment par deux voyelles, comme on voit dans *ouemkai*, jeune renne indompté. « Les kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable. Les mots de leur langue sont doux, et il n'y a point de concours trop fréquent de consonnes ou de voyelles. » L'auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs et les langues de ces nations sauvages; mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulières et plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, et tenir presque tout de la nature, et non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manières de diviser l'année, et de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver et l'été, l'une commence au mois de novembre, l'autre au mois de mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons, mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin. Cependant ils ont une manière de compter les années; c'est par le nombre des idoles qu'ils appellent *khantaï*. Ce sont de petites figures de bois, taillées en forme de sirènes. Quand ils ont construit une yourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur fête de la purification, ils en font une nouvelle qu'ils mettent à côté des anciennes.

Autant d'idoles, autant d'années, depuis la construction de l'yourte.

En général, dit Steller, le cours de la lune règle la durée de chaque année, et l'intervalle d'une lune à l'autre fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs que leur année est de dix mois, les uns plus longs, les autres plus courts, parce que dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. Steller dit encore « qu'ils prennent pour fondement de la division de l'année, les effets de la nature sur la terre. » Il paraît que ces deux choses les dirigent également dans la dénomination des dix mois qui composent leur année. Ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches ;* le temps le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été, qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamtchatka, il y a *le mois des poissons rouges, le mois des poissons blancs ;* ce sont les mois où ces poissons, retournant des rivières à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a *le mois des rytines, le mois des rennes domestiques, le mois des rennes sauvages ;* ce sont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs, le mois de mai s'appelle *tava-koatch*, le mois des râles : *tava* est le nom de l'oiseau ; *koatch*, qui signifie la lune et le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi, juin s'appelle *koua-koatch*, le mois des coucous ; octobre, *pikis-koatch*, le mois

des vanneaux; avril, *masgal-koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart désignent septembre par un nom qui signifie *la chute des feuilles*. Presque tous ont le mois de *la purification des fautes*; c'est le seul que la superstition ait nommé. Les Kamtchadales du midi nomment janvier *ziza-koatch*, c'est-à-dire, ne me touchez pas. C'est alors que, de peur de se geler les lèvres, s'ils buvaient dans l'eau courante, ils la puisent dans des cornes de bélier, ou des vases d'écorce d'arbre.

Du reste, ils ne connaissent pas les semaines, et n'ont pas de noms pour distinguer ni compter les jours. Les événemens extraordinaires leur servent d'époque pour dater les temps. Ils n'ont ni caractères d'écriture, ni figures hiéroglyphiques. Toutes leurs connaissances se transmettent par une tradition toujours plus suspecte que des monumens.

Les Kamtchadales du nord, au-dessus du fleuve Kamtchatka, appellent le vent d'orient *kouncouchkt*, c'est-à-dire vent de mer; celui d'occident, *eemchk*, vent de terre; celui du nord, *tinghiltchkt*, c'est-à-dire vent froid; celui du sud-ouest, *ghinghieemchkht*, c'est-à-dire, saison des femmes, parce que, dans ce vent de pluie, le ciel pleure comme une femme. Ainsi les Kamtchadales, comme tous les peuples originaux, ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entre elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, et attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent, ou de la cir-

constance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouverait toujours que c'est la nature, et non le hasard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaks du nord appellent le vent, *kittickh*; et les insulaires de Karaga le nomment *gichtkchatchgan*. On aperçoit dans la construction de ces syllabes un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu désigner la position des vents, ils ont joint la syllabe qui représentait le mieux le bruit du vent, au mot représentatif de la chose, qui marquait sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE

De la langue du Kamtchatka et des îles Kouriles.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
DIEU,	KOUT, Koutka, Koutkha.
Diable,	Kana tkana.
Le ciel,	Kogal, kokhal, keiss.
Le soleil,	Galen-kouletch, koutche, latch.
La lune,	Gouingan-kouletch, koatch, laailgin.
L'étoile,	Ejengin, achangtt, agajin.
Le jour,	Taage, kousgal, koulkhalla.
La nuit,	Kounnouk, koulkoua, kounkou.
Les nuages,	Gourengour, ouichaa, miija.
La pluie,	Tchoukhtchouk, tchahtchou.
La neige,	Korel, kolaal.
La foudre,	Kikhkig, kikhchigina.
La terre,	Chemr, semt.
Montagne,	Eel, namoud, aala.
Le bois,	Ououd, ooda, lagilan.
Arbre,	Oua, oo, ouou.
Le feu,	Broumitch, panguitch.
La fumée,	Gajoungage, nagarangatch, ngatchege.
L'eau,	Ajam, li.
La mer,	Keiaga, ningel.
Lac,	Corro, kchou, koulkhona.
Rivière,	Kig, kiga.
Sable,	Bouijimt, kachemt, simijimtch.
Cailloux,	Koual, ouvatchou, ouatch.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
Homme,	Krochchouga, ouchkamja.
Mari,	Kengich, elkou, kamjan.
Père,	Ipip, apatch, ichkh.
Garçon,	Paatchoutch, peaitchitch, nanatcha.
Femme,	Tchikhengoutch, ngingitch, Ichitch.
Mère,	Angouan, àalgatch, latkchkha.
Fille,	Tchikhouatchoutch, oukhtchoumakhtcha.
Tête,	Khabel, tcha, ktkhin.
Yeux,	Eled, nannin, lella.
Oreilles,	Ilioud, iguiad, illa.
Nez,	Kaiako, kaiki, kaiakan.
Lèvres,	Chakchi, kissa, kechkha.
Bouche,	Teloun, tokhidda, tchanna.
Langue,	Ditchil, etchella.
Joues,	Ouan, ouaad, kkoaoudda.
Parties naturelles de l'homme,	Kallaka.
— de la femme,	Koipion, kouppan.
Les jambes,	Katkhein, tchkouada.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Kist, kichit.
Arc,	Itchet, tchkhtch, tchastcho.
Flèche,	Kag, kakhah, kalkh.
Canot,	Tatkam, takhtim, tatkhtoma.
Traîneau,	Chichken, caachan, chkhlick.
Hache,	Koachou, kouachona.
Bonnet,	Galaloutch, pakhal.
Habit,	Koabege, tangak, kaptkhatch.
Chaussure,	Tchilken, sianoun, chæoun.
Blanc,	Gilkalo, attikh, atkhala.
Noir,	Drelou, tiggan, ktgala.
Rouge,	Tchatchal, tchean.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
Vert,	Doulkarallo, noukhousannou.
Grand,	Tollo, khitchin, pellaga.
Petit,	Dinelou, tchoungouiong, nianikoula.
Haut,	Dachelou, konoun, kingilla.
Chaud,	Nomla, kikang, oumela.
Froid,	Dikeilou, sakkeing, lkelaga.
Mort,	Kiriin, kitchikin, kijann.
Vivant,	Kijounilin, hakova, kakolin.
Renard,	Tchachiai.
Zibeline,	Kimkhim.
Hermine,	Diitchitch.
Loup,	Kitaiou.
Ours,	Kacha.
Glouton,	Timmi.
Renne,	Elouakap.
Lièvre,	Miitchiteh.
Phoque,	Kolkha.
Loutre de mer,	Kaiikou.
Chat marin,	Tatliach.
Lion marin,	Siout.
Aigle,	Siatch.
Faucon,	Chichi.
Perdrix,	Eioukhtchitch.
Coq de bois,	Tkakan.
Corneille,	Kaæa.
Corbeau,	Kaougoulkak.
Pie,	Ouakitchitch.
Hirondelle,	Kainktchitch.
Alouette,	Tohelaalaï.
Coucou,	Koakoutchitch.
Bécasse,	Saakouloutch.
Peuplier,	Tkhichin.
Bouleau,	Itchou.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
Saule,	Lioumtch.
Aune,	Sikit.
Sorbier,	Kailim.
Pin,	Soutoun.
Genévrier,	Kakain.
Manger,	Balulk, tchikhich-kik.
Boire,	Biligik, tikouckhouchk.
Dormir,	Titchkajik, toungoukoulachk.
Parler,	Kajinoukhchkajik, kajedoukhtch.
Rire,	Tijuchik, tachioukachk.
Pleurer,	Tingajik touououchik, sinchtch.

DIALECTE

DES KORIAKS.

Français.	*Koriak.*
Dieu,	Angan, kooikiniakou.
Diable,	Kalaiaitsctiga, okhtkana, nimfit.
Le ciel,	Iiagan, khain, chilken.
Le soleil,	Tiitikou, kouleatch, chagalkh.
La lune,	Geiligen.
L'étoile,	Leliapitchan, ejenitch.
Le jour,	Galoui, teloukhtat.
La nuit,	Nikinik, dikouil, tenkiti.
Les nuages,	Gingai, kherchaan, chamkajon.
La pluie,	Koumoukhatou, etchkoutch.
La neige,	Kalatig, pangoulkicha.
La foudre,	Kiigala, koukigilaati.
La terre,	Noutelekan, bichimt, noutiniout.
Montagne,	Naiou, lnjalken, michankofi.

Français.	*Koriak.*
Le bois,	Outtoukan, igoustlin.
Arbre,	Outtepel, igonft.
Le feu,	Miligan, bilgimiltch, milkhanoul.
La fumée,	Ipiit, kongalat, tgatka.
L'eau,	Mimel.
La mer,	Ankan, ejegou, ninvigen.
Lac,	Gittigin, kolkh, gitch.
Rivière,	Oueem.
Sable,	Geitchaam.
Cailloux,	Goungoun.
Homme,	Ouimtagoula, kelgola.
Père,	Empis, ep, papa.
Mari,	Khouiakoutch, inkhelnkhilch.
Garçon,	Kaiakapil, kogamnakhankatch.
Femme,	Negouen, nifnikheh.
Mère,	Ella, illia, elli.
Fille,	Igavakig, goufikoukou.
Tête,	Leout, koltch, tennakal.
Yeux,	Ellifa.
Oreilles,	Viliougi, flioufi.
Nez,	Enigittam, eikou.
Lèvres,	Ouamilkalougen, koumoon.
Bouche,	Ikiingen, chakcho.
Langue,	Giigel, lakcha.
Joues,	Valkalti, elpou, lioukhlioukhoufe.
Parties naturelles de l'homme,	Alka.
— de la femme,	Penne, ouata.
Les jambes,	Gitkat khtkafe.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Iainga, chichtiou.
Arc,	Igit, icht.
Flèche,	Makim, makma.

Français.	*Koriak.*
Canot,	Attwout, kotkhim.
Traîneau,	Ouetik, chichid, gatkhi.
Hache,	Aal.
Couteau,	Ouala, walawat.
Fer,	Pilgouten, walatch.
Bonnet,	Penkc, galalioutch, kellam.
Habit,	Manigitcham, kouklianka.
Chaussure,	Plakou.
Blanc,	Nilgakin.
Noir,	Nooukiu, lijaeloung, lwoulklek.
Rouge,	Nitchitchakin, lichamff.
Vert,	Aplelia, nolouteliac, ikhtchitchi.
Grand,	Nemeiankin, koutkholloun, louhaklin.
Petit,	Eppouloukin, kouamkaloun.
Haut,	Nenengelokhen, nioulakin, likhnolan.
Chaud,	Nomkin, nomling.
Froid,	Nakaialgakin, nitchakkin.
Mort,	Viala, ija, visigla.
Vivant,	Koukiioulaattou, ioulgatch.
Renard,	Iaioun.
Zibeline,	Kittigin.
Hermine,	Imiaktchak.
Loup,	Egilougoun.
Ours,	Kainga.
Glouton,	Khaeppei.
Renne,	Lougaki.
Lièvre,	Milout.
Phoque,	Memel.
Loutre de mer,	Kalaga.
Chat marin,	Talatcha.
Lion marin,	Oulou.
Aigle,	Tilmiti.
Faucon,	Tilmitil.

Français.	*Koriak.*
Perdrix,	Eouew.
Coq de bois.	Kinatou.
Corneille,	Tchaoutchawawalou-ouelle.
Corbeau,	Nimella-Ouelle.
Pie,	Ouikittigin.
Hirondelle,	Kawalingek.
Alouette,	Geateheier.
Coucou.	Kaikouk.
Bécasse,	Tcheieia.
Peuplier,	Iakal.
Bouleau,	Lougoun.
Saule,	Tikil.
Aune,	Nikilion.
Sorbier,	Eloèn.
Pin,	Katchiwok.
Genévrier,	Valvakitcha.
Manger,	Mevouik, kotua.
Boire,	Migoutchik, kouiki.
Dormir,	Miialkatik, boungouiakou.
Parler,	Kamigoumougat, pankoulk.

DIALECTE

DES KOURILES.

Français.	*Kourile.*
Dieu,	Kamoui.
Diable,	Ouin kamoui.
Le ciel,	Niss.
Le soleil,	Tchoppou.
La lune,	Tchouppou.

Français.	*Kourile.*
L'étoile,	Kéta.
Le jour,	Ta.
La nuit,	Sirkounne.
Les nuages,	Ouourar.
La pluie,	Sirougen.
La neige,	Oupach.
La foudre,	Oum.
La terre,	Kotan.
Montagne,	Orgour.
Le bois,	Ni.
Arbre,	Iantourasni.
Le feu,	Api.
La fumée,	Siouponia.
L'eau,	Pi.
La mer,	Atouika.
Lac,	To.
Rivière,	Pet.
Sable,	Gta.
Cailloux,	Poina.
Homme,	Ainou.
Mari,	Kakaiou.
Père,	Mitchi.
Garçon,	Poumpou.
Femme,	Kmatchi.
Mère,	Aapou.
Fille,	Kpommatchi.
Tête,	Paop.
Yeux,	Sik.
Oreilles,	Ksar.
Nez,	Etou.
Lèvres,	Tchaatoi.
Bouche,	Tchar.
Langue,	Akhou.

Français.	*Kourile.*
Joues,	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme,	Thi.
— de la femme,	Tchit.
Les Jambes,	Kema.
Yourte, *ou* logement sous terre.	Tche.
Arc,	Kou.
Flèche,	Akki.
Canot,	Tchip.
Traîneau,	Chkeni.
Hache,	Oukar.
Couteau,	Epiia.
Fer,	Kaani.
Bonnet,	Koutchi.
Habit,	Our.
Chaussure,	Kir.
Blanc,	Retanoo.
Noir,	Ekouroko.
Rouge,	Ouratilkiva.
Vert,	Teouninoua.
Grand,	Porogo.
Petit,	Moiogo.
Haut,	Triiva.
Renard,	Kimoutpé.
Hermine,	Tannerum.
Phoque,	Betatkor.
Loutre de mer,	Rakkou.
Chat marin,	Onnep.
Lion marin,	Etaspè.
Aigle,	Sourgour.
Perdrix,	Niepoue.
Corneille,	Paskour.

Français.	*Kourile.*
Pie,	Kakouk.
Hirondelle,	Kouiakana.
Alouette,	Rikintchir.
Coucou,	Kakkok.
Bécasse,	Petoroi.
Aune,	As.
Sorbier,	Koksouneni.
Pin,	Pakseptni.
Genévrier,	Pachkouratchkoumamai.
Manger,	Ikama.
Boire,	Kpekreigiona.
Dormir,	Kmokonrov.
Parler,	Kitokrosiva.

Ce peu de mots suffit pour donner matière aux recherches des philologues, ou philosophes grammairiens. On voit du premier coup d'œil que la langue des Kouriles est la plus originale des trois qu'on a mises en parallèle. Ses monosyllabes dénotent pour ainsi dire les premiers cris de la nature, ou les premiers accens de la voix humaine qui s'essaie et prélude à l'articulation par de simples accens. Presque tous les mots de cette langue sont sonores. Plusieurs commencent et finissent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-significative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre que la syllabe *oum*. Rien n'est plus expressif, pour désigner un père, que le mot *mitchi*, qui montre la voie ou l'instrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *poumpou*, comme nous l'appelons *poupon*; et sa mère *aapou*, d'un nom relatif à

l'enfant. Ils appellent un arc *kou*, comme les Anglais l'appellent *bow*. Ils appellent un canot *tchip*, mot très-analogue à *ship*, qui signifie en anglais un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots, la langue kourile paraît isolée comme les habitans qui la parlent. Elle semble, par ses terminaisons et sa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique septentrionale, qu'aux langues barbares du continent de la Sibérie et de la Mongolie. Ne serait-ce qu'un effet de vaine curiosité d'examiner l'analogie de toutes les langues des sauvages insulaires, pour savoir si c'est la nature qui les a dictées aux hommes sans le secours de leur réflexion; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le sol, la mer et les productions ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront pauvres, bornées, monosyllabiques, plus il sera facile de les comparer. On doit trouver entre elles les mêmes différences qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, et dans les choses qu'elles représentent.

Quant aux langues ou dialectes du Kamtchatka, elles ont beaucoup de ressemblance, soit entre elles, soit avec celles du continent, où cette presqu'île est attachée. Mais la nature paraît avoir souvent guidé, par l'analogie, les inventeurs des mots qui la composent. Les mots *bouijimt* et *simijimtch*, qui signifient sable, sont également composés des mots *chemt* ou *semt*, terre, et des mots *ajam* et *il*,

qui veulent dirent eau, comme si le sable n'était qu'une terre couverte ou baignée d'eau. Les mots *ououd*, *ouda*, qui signifient bois, sortent visiblement des mots *oua*, *ou*, *ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*oua*, comme un bois est composé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture est hasardée, en est-ce une aussi téméraire de croire que le mot anglais *oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot kamtchadale *oua*? Mais d'où ces deux nations si éloignées l'une de l'autre ont-elles tiré des mots qui leur sont communs? Les Saxons, qui conquirent l'Angleterre, y auraient-ils apporté des mots originairement mongols ou sibériens? Le même mot serait-il né sans transplantation, comme le même arbre, dans des îles ou des pays isolés? Est-ce le bruit du vent à travers les feuillages qui a dicté le même son aux Bretons et aux Kamtchadales, situés à peu près sous la même latitude, mais séparés par 150 degrés de longitude? Les mots *il* et *hill*, l'un kamtchadale, l'autre anglais, qui signifient *montagne*, ont-ils une origine commune dans une langue primitive? Viennent-ils immédiatement de la nature, qui, sous un climat à peu près égal, aurait dicté le même signe du même objet à ces deux peuples? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, et l'art des étymologies est trop incertain pour ne pas inspirer de la défiance et des précautions. Encore un coup, il faut voir et comparer

plusieurs vocabulaires ensemble avant d'en tirer des résultats et des conséquences qui mènent à des principes généraux.

Cependant, comme la nature a formé les êtres analogues ou de la même espèce sur un même moule, peut-être a-t-elle aussi modelé sur un même type les noms originaux qui les représentent. La plupart des grands objets communs à tous les pays excitent partout une sensation dominante; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la manière de représenter ces objets par la parole ne devrait pas être partout la même. Ainsi, tel homme ou tel peuple aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, et tel par son principal usage; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage; dans le septentrion, par la chaleur que communiquent ses branches jetées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme à imiter la voix de la nature dans la formation des mots, c'est l'accord de la plupart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi le mot kamtchadale *kodkoutchith*, le mot koriak *kdikouk*, et le mot kourile *kankkok*, rappellent à l'oreille le chant du coucou; de même que le mot français et le mot latin *cuculus*, qui, par sa signification, dicta sa prononciation *coucoulous*. Les Kamtchadales représentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige: les mots *chidchid* et *chkhliehg* rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot koriak *gatchi*, et

notre mot français *gâchis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles ou fausses, sur une matière qui demande la plus grande sagacité? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots l'impatience de ceux qui lisent les voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jetons un dernier coup d'œil sur le Kamtchatka.

Comme dans chaque histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matières qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte et le tableau.

Kracheninnikov a fait des remarques singulières sur le flux et le reflux des mers du Kamtchatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux et le reflux, dans la plupart des mers, soient égaux et arrivent toujours aux mêmes heures, il s'ensuivra que les mers du Kamtchatka ne ressemblent qu'à la mer Blanche, où l'on voit en vingt-quatre heures un grand flux et un petit flux. Les Kamtchadales appellent ce dernier *manikha*. Tour à tour le grand flux se change en petit, et le petit en grand.

L'auteur observe d'abord que « l'eau de la mer, qui dans les temps de flux entre dans les baies des embouchures des rivières, n'en sort pas toujours tout entière dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que les baies,

dans le temps du reflux, sont quelquefois à sec, et il n'y a que l'eau de la rivière qui reste dans son lit naturel, au lieu que, dans d'autres temps, ses bords sont inondés. »

Dans le temps de la pleine et de la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, et monte jusqu'à près de huit pieds; « ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, et l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds; après quoi revient le flux, qui dure trois heures à peu près, pendant lesquelles l'eau ne monte pas tout-à-fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, et toute l'eau de la mer se retire et laisse le rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de sept heures environ. » Telles sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle et la pleine lune. Mais il n'en est pas de même lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, et le petit flux augmente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement d'un flux en l'autre arrive constamment quatre fois dans un mois.

Lorsque le flux commence, on entend, même par le temps calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivières, et l'on voit s'élever de grosses vagues qui se heurtent, écument, et jaillissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la rivière avec celles de la mer dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivières augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le

combat se renouvelle, comme si la mer résistait par un second flux au mouvement du reflux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes, ou ce qu'on nous donne ici pour une singularité n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit partout où elle trouve des rivières? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golfe de Pengina que sur la côte orientale du Kamtchatka? C'est ce que l'auteur ne dit pas, et ce qu'il serait peut-être important de savoir.

Au sujet des phoques ou veaux marins, des loutres, des chats et des lions marins, des amours, des combats et des mœurs de tous ces animaux amphibies, les auteurs de la Gazette littéraire font une réflexion très-philosophique. Quand on croit, disent-ils, ces récits fabuleux ou fort exagérés, on en juge sans doute d'après les animaux qui vivent autour de nous. « On ne s'aperçoit pas que ces animaux sont asservis, contraints ou dénaturés. Dispersés par la crainte ou le besoin, l'énergie de leurs facultés est bornée au soin de pourvoir à leur subsistance, de conserver leur espèce, et de se garantir des embûches de l'homme. C'est dans les lieux déserts et inhabités que les animaux développent et étendent leurs facultés; ils se rapprochent, s'unissent, établissent entre eux une sorte de police : c'est l'association qui perfectionne tous les êtres sensibles et animés. Quel misérable animal serait l'homme lui-même, s'il était forcé de vivre dans les forêts, solitaire et sans communication

avec ceux de son espèce! Il n'y a autour de nous que les insectes qui vivent en société, parce que leur petitesse les dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on ne puisse observer que très-imparfaitement leurs mouvemens et leurs mœurs, on y remarque cependant plus d'intelligence, de suite et d'ordre que dans des espèces d'animaux dont l'organisation semble bien plus parfaite. »

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple et les jeux d'un animal marin, qui, n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, semblait se plaire à le suivre. « Cet animal, que Steller a vu sur les côtes d'Amérique, a environ cinq pieds de long; son corps, plus gros vers la tête, se rétrécit vers le bas, et est couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos et rouge sur le ventre : il a une tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des oreilles pointues et dressées, et une espèce de barbe autour des lèvres. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pates comme aux autres animaux marins. Il nageait autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il s'élevait du tiers de son corps, au-dessus de l'eau, droit comme un homme, quelquefois pendant une demi-heure, passait ensuite par-dessous le vaisseau, pour se remontrer à l'autre bord, dans la même attitude, et répétait cette manœuvre trente fois de suite : d'autres fois il paraissait avec une espèce d'herbe à la

bouche, qu'il jetait et reprenait tour à tour, en se jouant de mille façons. »

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme. Les Kamtchadales en ont de raisonnables et de folles, pour réprimer le larcin et le meurtre. « Quoiqu'il n'y ait point chez eux de lois pour venger les offenses, il y a des conventions reçues qui en tiennent lieu comme chez tous les peuples où la société a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamtchadale a été tué, c'est aux parens à tuer l'assassin; cet usage a toujours été celui des peuples non civilisés. Quand on surprend un voleur, si c'est son premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il a pris, et on le laisse vivre solitaire sans lui donner aucune espèce de secours : on brûle les mains de ceux qui se sont rendus plusieurs fois coupables du même crime. Lorsqu'on ne peut pas découvrir un voleur, on prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans une assemblée publique, avec beaucoup de cérémonies magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au moyen de cet enchantement, le voleur ne souffre les mêmes tourmens qu'on fait souffrir à cet animal. On reconnaît bien dans cet usage le principe et l'objet de la superstition, qui, dans sa naissance, a été regardée comme un supplément à la législation, propre à prévenir, par des terreurs imaginaires, les crimes qui se déroberaient à la vigilance de la loi. »

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prou-

vera l'utilité de la découverte du Kamtchatka. Les peaux des loutres de mer y sont d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamtchadales peuvent, avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, et les Cosaques les troquent, pour d'autres effets, avec les marchands russes, qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des loutres de mer est le plus favorable pour lever les tributs; car souvent les Kamtchadales donnent une loutre au lieu d'un renard ou d'une zibeline, quoiqu'elle vaille au moins cinq fois davantage. Une loutre se vend quatre-vingt-dix roubles : cependant, autrefois elle ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie; mais les marchands de Moscou achètent de la chambre du commerce de Sibérie celles qu'on apporte du Kamtchatka : ils les envoient à leurs commis sur les frontières de la Chine; et ce commerce, malgré les frais de transport et les risques où les expose l'éloignement de Moscou à la Chine, est d'un très-grand avantage. Quand la Russie aura une navigation bien établie au Kamtchatka, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

LIVRE SEPTIEME.

JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Kæmpfer.

Nous avons cru devoir terminer la partie de cet ouvrage qui concerne l'Asie, par la description des îles du Japon, situées à l'extrémité de l'Océan oriental. Cet empire, séparé en tous sens du reste du monde, et par les mers qui l'environnent, et par les lois qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité.

Engelbert Kæmpfer, né à Lemgo en Westphalie, en 1651, médecin et naturaliste, connu par ses voyages en Europe et en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde le Japon. Il y passa en 1690, sur une flotte hollandaise, en qualité de chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet et d'autre intention que de le bien connaître. Voici ce qu'en dit le P. Charlevoix.

« On ne peut refuser à Kæmpfer la justice de convenir que ses Mémoires sont remplis de recher-

ches curieuses touchant l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur gouvernement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne les différens systèmes de leur religion; de nous avoir donné des fastes chronologiques de cet empire, des descriptions qui intéressent, une histoire naturelle de ces îles assez exacte, et d'assez bonnes observations pour la géographie. C'est le journal d'un voyageur curieux, habile, sincère, qui pourtant s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires. » A ce reproche du P. Charlevoix, opposons ce que dit Kæmpfer lui-même des sources où il a puisé.

« Je puis protester, dit-il dans sa préface, que la description et l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite et sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, *et telle que les choses m'ont paru.* Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations amples et détaillées. Depuis l'extirpation de la religion romaine, les marchands hollandais et chinois sont comme emprisonnés. L'empire est fermé à toute espèce de commerce et de communication avec les étrangers, et la réserve des naturels doit être extrême avec ceux qui sont tolérés dans l'empire. Les Japonais qui ont le plus de liaisons avec nous, sont obligés, par un serment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'état et de religion. On les engage, par ce serment qui se renouvelle

chaque année, à s'observer et à se trahir mutuellement; mais, quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains dieux ou esprits, que plusieurs n'adorent point, et que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil et l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune nation de l'univers, aimant le commerce et la familiarité des étrangers, et souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts et leurs sciences; mais, comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, et que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient ne peut guère leur inspirer que de la jalousie et de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié que par notre libéralité, par notre complaisance, et par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes et des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les règlemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils comme médecin, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à

me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon, que je méditais; cependant, peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si, parmi d'autres occasions favorables, je n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage et discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans; il entendait en perfection le japonais et le chinois. A mon arrivée, on me le donna pour me servir, et en même temps pour étudier sous moi la médecine et la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'ottona, qui est le principal officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à sa cour; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'empire à l'autre; faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, et qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit pour un temps si long. Comme je ne pouvais parvenir à mon but sans que ce jeune homme sût le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivait et la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait les meilleures leçons d'astronomie,

d'anatomie et de médecine dont je fusse capable ; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible sur l'état de l'empire, sur le gouvernement, sur la cour impériale, sur la religion établie dans l'état, sur l'histoire des premiers âges, et sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre sur aucune sorte de matière, qu'il ne m'apportât d'abord, et dont il ne m'expliquât ce que je voulais savoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns et des autres, je ne le laissais jamais sortir sans lui donner de l'argent, pour se mettre en état de me satisfaire. » (1)

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la Compagnie hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade ; et, dans cette occasion, ses ministres ont la liberté de paraître à la cour, pour remercier l'empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation que par la rigueur de ses lois. Kæmpfer, qui se trouvait à Batavia en 1690,

(1) Les efforts de Kæmpfer, pour bien connaître le Japon, furent couronnés du plus grand succès ; car deux voyageurs, Thunberg et Titsing, qui de nos jours ont visité cet empire, ont rendu hommage à l'exactitude de son livre.

accepta l'emploi de chirurgien qu'on lui offrit à la suite de l'ambassade. L'embarquement se fit le 7 mai, et la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert les premières îles du Japon, qu'on nomme *Goto*, et qui sont habitées par des laboureurs, il entra, le 24 septembre, dans un havre environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes et des orages : c'est le célèbre port de Nangasaki. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe en mer, pour en donner avis au magistrat de la ville. Aussi vingt bateaux japonais à rames vinrent-ils le même jour au-devant du vaisseau : ils le remorquèrent jusqu'à deux cents pas du comptoir hollandais. Le rivage, qui est formé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs redoutes de forme ronde; et du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux corps-de-garde entourés de draps, pour dérober à la vue des étrangers le nombre des canons et des hommes qu'on y entretient.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux postes, et jetèrent l'ancre à trois cents pas de la ville, près de l'île de Desima, où l'on a fixé la demeure des marchands de leur nation. Alors deux officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de commis, d'in-

terprètes et de soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arrivés; et, les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge et leurs affaires. Ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis, combien ils avaient employé de temps dans leur route, et s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses : on fit aussi diverses questions sur un officier du vaisseau qui était mort le jour précédent; on observa soigneusement sa poitrine et le reste de son corps, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son cadavre fût emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré. Après cette revue, on posta des soldats et des commis à chaque coin du vaisseau, qui passa pour ainsi dire entre les mains des Japonais avec toute sa charge. On laissa la chaloupe et le canot aux Hollandais, mais seulement pour ce jour-là, et pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres; mais on demanda les pistolets, les coutelas, et toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté; et le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avait été prévenu sur de

si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation; il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, suivant l'ordre des supérieurs et l'ancien usage, de donner au capitaine son livre de prières et ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe qu'il avait apporté, et que le capitaine, après avoir dressé un état de ce qui appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, et le cacha aux Japonais jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces officiers se furent retirés, le comptoir hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissemens, et les directeurs s'y étant rendus le lendemain, assemblèrent tout l'équipage pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les bâtimens hollandais étaient reçus. Le papier qui contenait ces ordres fut affiché publiquement, suivant l'usage du Japon. Kæmpfer ayant souhaité de descendre à Desima, fut obligé, comme le plus simple matelot, de prendre un passe-port du vaisseau de garde japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord, sans un passe-port des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

L'ambassadeur hollandais, qui se nommait Van-Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage d'Iedo, résidence ordinaire de l'empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept

grands pays, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacun de ces pays; et, comme ils sont subdivisés en plusieurs provinces, on a fait aussi dans chaque province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom du pays ou de la province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Méaco, prend le côté gauche du chemin; et celle qui descend, ou qui vient du côté de Méaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction et la satisfaction des voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, et qui commencent au grand pont d'Iedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*, c'est-à-dire le pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'empire qu'un voyageur se trouve, il peut savoir à toute heure de combien de milles japonais il est éloigné de la résidence de l'empereur. Les milles sont marqués par deux petites buttes placées vis-à-vis l'une de l'autre de chaque côté du chemin, sur lequel on a gravé des caractères qui font connaître quelles sont les provinces et les terres qui s'y terminent, et

même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions pour guider les voyageurs.

Dans le voyage de Nangasaki à la cour, on fait passer les Hollandais par deux de ces grands chemins, et de l'un à l'autre par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'île de Kiusiu, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le détroit dans de petits bateaux jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, et où ils trouvent à l'ancre une barque qui attend leur arrivée. Ce port est également et sûr et commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura porte au Japon le nom de *Sakaido*, qui signifie chemin des terres occidentales. A Simonoseki, on les fait embarquer pour Osaka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osaka est éloigné de Fioray de treize lieues de mer japonaises. Ils font ce chemin dans de petits bateaux, après avoir laissé leur barque à Fioray jusqu'à leur retour. D'Osaka, ils traversent par terre la grande île de Niphon jusqu'à Iedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osaka à Iedo est nommé *Thokaido*, c'est-à-dire le chemin de la mer ou de la côte. Les Hollandais séjournent vingt jours à Iedo; et, revenant à Nangasaki, ils emploient à tout le voyage environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues

japonaises, cinquante-trois et demie de Nangasaki à Kokura; cent trente-six de Kokura à Osaka; et cent trente-trois d'Osaka à Iedo, qui reviennent à deux cents milles d'Allemagne. Dans cette route, on traverse ou l'on voit à quelque distance, trente-trois grandes villes, et cinquante-sept petites, outre un nombre infini de villages et de hameaux.

Kæmpfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen; elles sont de si petite taille, qu'on les prendrait toutes pour de très-jeunes filles; mais elles sont bien proportionnées, et la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées, et lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils.

Dans les montagnes, qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voiture de la forme d'un petit panier carré, ouvert de tous côtés, et simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton, et fort incommode aux voyageurs. En gravissant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitans étaient descendus d'un même homme, qui vivait encore. Kæmpfer fut surpris de les voir tous beaux et bien faits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osaka : on leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, par des paravents. Leurs interprètes,

qu'ils envoyèrent aux deux gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des gouverneurs, était allé rendre compte à la cour des affaires qui concernaient son administration; et qu'Otagini-Tassano-Cami, second gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, priait l'ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

En effet, le dimanche 25 février, il fut conduit à l'audience avec son cortége. En descendant au palais, qui est à l'extrémité de la ville, dans une place carrée, on fit prendre à tous les Hollandais un manteau de soie à la japonaise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un passage de trente pas pour entrer dans la salle des gardes, où ils furent reçus par deux gentilshommes du gouverneur : quatre soldats étaient en faction au côté gauche de la porte; et plus loin, huit officiers étaient assis sur leurs genoux et leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes suspendues et rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la salle d'audience, deux secrétaires les y reçurent civilement, et leur présentèrent du thé, jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la salle. La conversation n'eut rien de bien remarquable. On parla du temps, qui était bien froid; de la longueur du voyage, du

bonheur d'être admis à la présence de l'empereur, et de la distinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, était la seule à qui cette grâce fût accordée.

Osaka est une des cinq grandes villes impériales. Sa situation est dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. La rivière d'Iodogava passe au nord de la ville, coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux habitans d'Osaka. Sa source n'en est qu'à une journée et demie au nord-est, où elle sort d'un lac qui est au centre de l'île, dans la province d'Oomi, et qui s'est formée, suivant le récit des Japonais, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce lac près du village de Tsinatofa, où elle a un double pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite île. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi et d'Iodo, dont la dernière lui donne son nom. De là elle continue son cours vers Osaka, où, se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, et l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivières, nommées *Iomattagava* et *Franogava*, qui se jettent dans celle d'Osaka, précisément devant la ville au nord du château, et qu'on traverse sur de beaux ponts. Toutes ces eaux réunies ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du sud, qui sont les plus grands et la demeure des habitans les plus riches. On en a tiré

divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, et d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandises et les denrées devant la porte des habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Il dut se croire un moment revenu dans Amsterdam.

La ville d'Osaka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on peut lever de ses seuls habitans une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le commerce par terre et par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable et la plus marchande. Elle est remplie de riches négocians, d'artisans et d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens; aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les princes et les seigneurs qui possèdent des terres à l'ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osaka le 28 février, pour se rendre à Méaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du président de justice et des gouverneurs, mais avec

la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures à cinquante pas du palais du président, pour faire à pied ce qui leur restait du chemin, et d'attendre à la porte du premier corps-de-garde qu'on eût donné avis de leur approche. Le président ne leur fit pas même l'honneur de paraître, et reçut leurs présens par les mains de quelques officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osaka, par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux dames qui étaient dans une chambre voisine, derrière un paravent qu'on avait percé de plusieurs trous, de considérer leur figure et leur habillement. Non-seulement l'ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, et plusieurs autres choses qu'il portait sur lui; mais on le pria d'ôter son manteau, pour laisser voir ses habits devant et derrière.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Méaco. Cette ville se nomme autrement *Kio*, nom qui signifie ville, et qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du daïri, ou de l'empereur ecclésiastique héréditaire, on la regarde comme la capitale de l'empire. Elle est située dans la province d'Iamatto, au milieu d'une grande plaine. Sa longueur du nord au sud est de trois quarts de mille d'Allemagne; et sa largeur d'un demi-mille de l'est à l'ouest. D'agréables collines, dont elle est

environnée, et quelques montagnes d'où sortent quantité de petites rivières et de fontaines, rendent sa situation charmante. Du côté de l'est, on voit sur le penchant d'une de ces montagnes, un grand nombre de temples, de couvens et de chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, et se réunissent au centre; on les passe sur un beau pont d'environ deux cents pas de longueur; ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'ouest. Le palais du daïri occupe le quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville par des murs et des fossés. Dans la partie occidentale de Méaco, on voit un château de pierre de taille, et bien fortifié, qui sert de logement au monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le daïri. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, et d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois et d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, et tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Méaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon et de toutes sortes de marchandises : c'est le centre du commerce de l'empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *aratamé*, on avait compté à Méaco quatre cent soixante-dix-sept mille cinq cent cinquante-six laïques, cinquante-deux mille cent soixante-neuf ecclésiastiques, sans y comprendre la cour entière du daïri

qui est très-nombreuse, et les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'empire.

A peu de distance du village de Canaia, on rencontre la grande et fameuse rivière d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, et se jette dans la mer une demi-lieue au-dessous. Il est impossible de la traverser à gué après les grandes pluies; et dans d'autres temps, les rochers qu'elle entraîne des montagnes la rendent toujours fort dangereuse. Les habitans des lieux voisins, qui connaissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les voyageurs; et si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les lois du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortége hollandais, deux à chaque côté pour lui soutenir le ventre, et un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval, deux pour le tenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux de devant, et se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal au pic de Téréniffe. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut

pas d'un petit secours à Kæmpfer pour dresser la carte de leur route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est large, et sa cime se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. La neige s'y conserve pendant la plus grande partie de l'année; et, quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre une grande quantité, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On voit près de sa cime un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes et de la fumée; mais cette éruption a cessé depuis qu'il s'est élevé au-dessus une espèce de petite colline ou de butte. A présent, les endroits plats qui se trouvent près du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige, que le vent détache et fait voler de toutes parts, font juger que la montagne est encore enveloppée d'un voile de nuages et de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le peuple pour rendre hommage au dieu des vents: on emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, et sur le sable dans la belle saison. Les iammabos, ou les prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Eole japonais. Leur mot du guet est *fudsi-iamma*, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les poëtes et les peintres du Japon.

A l'extrémité de Toghitz, on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes et les armes. Les recherches sont ici très-rigoureuses, parce que Toghitz est comme une clef de la capitale de l'empire, et qu'aucun des princes venant de l'occident ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement, mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps-de-garde, Kæmpfer s'arrêta d'étonnement à la vue de cinq chapelles et d'autant de prêtres qui poussaient des hurlemens effroyables, en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris lorsque, ayant vu tous les Japonais du cortége jeter des pièces de monnaie dans la chapelle, et recevoir en échange un papier qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin pour le jeter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisait aller sûrement au fond, on lui eut expliqué le motif de cet étrange usage. Le lac de Fakone passe au Japon pour le purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; et l'on croit qu'ils y sont tourmentés jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des passans. Les prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement aussitôt que les noms des dieux et des saints, qui sont écrits sur le papier qu'on vend dans les chapelles, commencent à s'effacer, et qu'ils sont entièrement délivrés lorsque l'eau fait disparaître ces caractères.

L'endroit particulier où l'on prétend que les âmes des enfans sont retenues se nomme *Sainokavara* : il est marqué par un morceau de pierre.

Dans une des chapelles, on montrait plusieurs curiosités, telles que des sabres d'anciens héros dont on y raconte les glorieux exploits, deux belles branches de corail, deux cornes de licorne d'une merveilleuse grandeur, deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les anges en portent au ciel, et qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne d'Ioritomo, premier monarque séculier du Japon, avec ses armoiries gravées dessus; la cloche de Kobidais, fondateur d'une secte célèbre, et une lettre écrite de la propre main de Takaminé. Cet endroit est le Saint-Denis du Japon.

On voit près des côtes, vis-à-vis de Karanda, un rocher qui sort de la mer en forme de pyramide; et plus loin, directement au sud, la fameuse île de Kamakoura. Elle paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, et couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les seigneurs disgraciés, et rarement sont-ils rappelés lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

Sinagava est un faubourg d'Iedo, à deux lieues de cette ville impériale. En y entrant, la place des

exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines et de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux et d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes, digne avenue du palais d'un despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville et de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtimens de toutes sortes de grandeurs et de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent dans le même lieu des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre faubourg d'Iedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava, dont il est séparé par un simple corps-de-garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisons entre cette colline et le chemin; il règne quelque temps le long de la côte; mais, venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable. Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges et plus uniformes, la foule du peuple et le tumulte, firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue qui coupe un peu irrégulièrement Iedo du sud au nord, ils passèrent

plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins et la distance des lieux dans toute l'étendue de l'empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande; et leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes et des grands, qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, et par la riche parure des dames qui passaient continuellement dans leurs chaises et leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, et l'étalage de toutes sortes de marchandises, avec un drap noir suspendu pour la commodité ou pour le faste. Ils ne s'aperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; apparemment, observe Kæmpfer, parce qu'un si petit train n'avait rien d'admirable pour les habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant monarque, où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtellerie ordinaire de la nation hollandaise.

L'ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui signifia fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui et tous ses gens, avec défense au sugio de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Kæmpfer murmure un peu

de cette rigueur. On devait croire, dit-il, nos appartemens assez éloignés de la rue, puisque c'était l'étage le plus élevé du derrière de la maison, où l'on ne pouvait entrer que par un passage étroit, qui aurait pu se fermer à la clef, si cette précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux portes, l'une en bas et l'autre au haut de l'escalier, et les chambres n'avaient des ouvertures que d'un seul côté; je n'avais dans la mienne qu'une fenêtre si étroite qu'elle me laissait à peine voir le soleil en plein midi.

Il se passa près de quinze jours avant que l'ambassadeur pût obtenir sa première audience; la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kæmpfer eut l'adresse de ménager assez les gardes pour se procurer la liberté de visiter la ville, et d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine impérial, Iedo passe pour la première: elle est tout à la fois la capitale et la plus grande ville de l'empire. C'est le séjour d'un grand nombre de princes et de seigneurs qui composent la cour, et la multitude de ses habitans est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kæmpfer, à 35° 30′ de latitude nord. Les Japonais

lui donnent sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est pas ceinte de murs; mais plusieurs fossés qui l'entourent, et de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse et se jette dans le port, tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château; il se jette aussi dans le port par cinq embouchures, dont chacune est traversée par un pont magnifique.

Iedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues régulières qui se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui souvent réduisent en cendres un grand nombre de maisons. Les nouvelles rues sont alignées d'après les plans des propriétaires du terrain. En général, les maisons d'Iedo sont basses et petites, comme dans tout le reste de l'empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Méaco, divisé en appartemens avec des paravents de papier; les murs sont revêtus de papier peint, les planchers couverts de nattes, et les toits en bardeau. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour en faire usage.

Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière, mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre les maisons voisines auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies de gardes institués à cet effet, qui font la patrouille nuit et jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme et des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de temples, de couvens, et d'autres bâtimens religieux qui en occupent les plus belles parties. Les palais des grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours, et ornés de magnifiques portes, où l'on monte par de superbes perrons; mais ils n'ont qu'un étage divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, et sans ces autres marques de puissance qu'on voit aux châteaux des princes et des grands dans leurs états héréditaires.

Iedo est une pépinière d'artistes, de marchands et d'artisans; ce qui n'empêche pas que tout ne s'y vende plus cher que dans les autres lieux de l'empire, à cause du concours infini du peuple, des moines oisifs et des courtisans, et de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château, ou le palais de l'empereur, est situé presque au milieu de la ville; sa figure est irrégulière : on lui donne cinq lieues de tour : il est com-

posé de deux enceintes qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs; le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs : le premier occupe un grand terrain qui environne le second et une partie du palais impérial; il contient tant de rues, de fossés et de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce château extérieur que demeurent les princes de l'empire, avec leurs familles. Le second château occupe moins d'espace, et fait face au troisième; mais il est séparé des deux autres murs par des fossés, des ponts-levis et de grosses portes : la garde en est plus nombreuse que celle du premier; il contient les superbes palais de quelques-uns des plus puissans princes de l'empire, des conseillers d'état, des premiers officiers de la couronne; enfin, de tous les seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'empereur. Le château, qui mérite proprement le nom de palais impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres; il est entouré d'une épaisse muraille de pierres de taille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre élevé du côté intérieur soutient plusieurs corps-de-garde et des guérites ou des tours à plusieurs étages.

Rien n'approche de la solidité de l'édifice dans la partie que l'empereur habite : ce sont des pierres de taille d'une grosseur énorme, posées l'une sur l'autre sans mortier et sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder à la secousse, et ne recevoir aucun dommage. Au milieu du palais s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste des bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, et si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles, qui couvrent tous les autres bâtimens, produisent le même effet. Le second château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, et de très-hauts murs, avec une seule porte et un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier et le second qu'on élève les enfans de l'empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, et ne laissent pourtant pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries et de grandes salles, qui peuvent être divisées par des paravents : chaque appartement a son nom : celui qu'on nomme *la salle des mille nattes* sert uniquement aux grandes assemblées, où l'empereur reçoit l'hommage et les présens des princes de l'empire, et les ambassadeurs des puissances étrangères; mais il a divers autres

salles d'audience : il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays; les plafonds, les solives et les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou d'iesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art: le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'empereur et ceux des princes. On garde le trésor impérial dans un bâtiment dont les toits sont de cuivre, et les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir plein d'eau; l'empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel : mais Kæmpfer avertit que, ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Enfin, le jour de l'audience fut marqué au 29 mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'empereur était accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'aurait pas pensé si tôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'empereur, qui devait donner une fête à ce monarque, et qui avait besoin de

temps pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été gouverneur de l'empereur, et s'était maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'ambassadeur hollandais de se tenir prêt pour le 29; la notification ne marquait pas un haut degré de considération pour l'ambassadeur, puisqu'il lui envoya dire simplement de se rendre de bonne heure à la cour, et de se tenir dans la salle des gardes jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres nations. Nous ne ferons au récit de Kæmpfer que quelques corrections de style.

« Le 29 mars, qui était un jeudi, les présens destinés pour sa majesté impériale furent envoyés à la cour; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'empereur devait en faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire : nous étions accompagnés de trois intendans, des gouverneurs de Nangasaki, d'un commis du Bugio, de deux messagers de Nangasaki, et d'un fils de l'interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandais et notre interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet qui tenait la bride, et qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval et par

lequel on en descend, à la manière du pays. Autrefois nous avions deux valets pour chaque cheval, mais nous avons supprimé cet usage comme une dépense inutile. Notre ambassadeur, que les Japonais nomment *le capitaine*, venait après nous dans un norimon, suivi de notre ancien interprète, qui était porté dans un cango. Nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première enceinte par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, et coule vers le nord en faisant le tour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux. Nous trouvâmes au bout du pont deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes un petit corps de soldats. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap; les piques étaient debout à l'entrée, mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches et de carquois, rangés avec beaucoup d'ordre et de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, et chacun avec deux sabres à son ceinturon. En traversant la première enceinte, nous passâmes entre les palais des princes et des grands de l'empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château : la seconde ne nous parut différer

de la première que par la structure des portes et des palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon, notre cango, nos chevaux et nos valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au fonmatz, qui est la demeure de l'empereur. Après avoir passé ce pont, notre cortége traversa un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par lesquelles il entra dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une fort haute muraille, et arriva au fiakninban, c'est-à-dire à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre, dans la salle des gardes, que le grand conseil d'état fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux capitaines de la garde nous offrirent civilement du thé et du tabac à fumer; quelques autres personnes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; et, dans l'intervalle, nous vîmes entrer au palais plusieurs conseillers d'état, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place carrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte et la façade du palais était rempli d'une foule de courtisans et d'un grand nombre de gardes. De là on monte par deux escaliers dans une salle spacieuse qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'empereur ou des con-

seillers d'état attendent qu'on les introduise. Cette salle est non-seulement fort grande, mais aussi extrêmement exhaussée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays, et le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les paravents, forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore pendant une heure que l'empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois officiers conduisirent notre ambassadeur devant sa majesté, et nous laissèrent dans la première salle où nous étions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix, *Hollanda capitaine!* C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage usité. Il se traîna, suivant l'usage, sur les mains et les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les présens qui étaient rangés d'un côté, et l'endroit où l'empereur était assis : là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire, en se traînant en arrière sur les mains et sur les pieds, sans avoir ouvert la bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puissant monarque, et l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands princes de l'empire. On les appelle à haute voix par leur nom; ils s'avancent en rem-

pant, et lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même. » Ce cérémonial est un peu dur, mais comme chacun est maître chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations, dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les despotes d'Asie n'est qu'une manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas, mais les Hollandais auront réponse à tout, en disant : *Nous voulons gagner de l'argent, et nous ne sommes pas fiers.*

Autrefois l'ambassadeur hollandais en était quitte pour rendre l'hommage, et quelques jours après, on lui lisait certains règlemens qu'il promettait d'observer, après quoi il était renvoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans, l'ambassadeur et les Hollandais qui l'accompagnent à Iedo sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'impératrice, aux princesses et aux dames de la cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'empereur et les dames se tiennent derrière des paravents et des jalousies; mais les conseillers d'état et les autres officiers de la cour sont assis à découvert. Kæmpfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage, l'empereur se retira dans son appartement, et nous fûmes

appelés avec l'ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens pour nous rendre dans une galerie ornée de beaucoup de dorure, où nous attendîmes un quart d'heure; ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les médecins de l'empereur, des officiers de sa maison et des ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms et notre âge; mais on tira bientôt des paravents devant nous pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file de gardes du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'empereur, la file était continuée par plusieurs grands officiers de la couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces officiers avaient leurs habits de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, et la tête courbée. La salle consistait en divers compartimens dirigés vers l'espace du milieu; les uns étaient ouverts, les autres fermés par des paravents et des jalousies. Les uns étaient couverts de quinze nattes, d'autres de dix-huit, enfin d'une natte de plus, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes, et par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient assis à

notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'impératrice au travers des ouvertures : elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs et pleins de feu; son âge d'environ trente-six ans; et la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de jalousies une sorte de tapisserie très-fine, composée de roseaux fendus, et revêtue par-derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoique indépendamment des peintures il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le fond de l'appartement n'est point éclairé.

« L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les ouvertures des jalousies pour les élargir, et rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les dames étaient en même nombre. Makino-Bingo était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un

autre compartiment, étaient assis les conseillers d'état du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occupée par les enfans des princes, par les pages de sa majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

« Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses; et nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce monarque qu'il nous voyait volontiers. L'interprète, qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo, comme si ces paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs. Après les premiers complimens, l'acte qui suivit cette solennité devint une vraie farce.

« On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge et notre nom; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier et l'écritoire à Bingo, qui les remit entre les mains de l'empereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au capitaine ou à l'ambassadeur quelle était la distance de Hollande à Batavia et de Batavia au Japon, et lequel avait le plus de pouvoir, du directeur-général de la Compagnie hollandaise ou du stathouder de Hollande. Voici les questions qu'on me fit particulièrement : Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir? Quelle était ma méthode pour les ulcères et les aposthumes intérieurs? Si les médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les médecins chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles? Si nous avons fait quelques progrès dans cette recherche, et quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie? Je répondis à cette dernière question que nos médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait entretenir dans le corps la fluidité des liqueurs, et donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui

est en estime au Japon reçoit des noms fort longs et fort emphatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii.* Ce nom fut écrit derrière la jalousie, et l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède, et de quel pays il était : je répondis que c'était le professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer; sur quoi l'ambassadeur me dit de répondre, non; mais je répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui, répondis-je encore; et l'empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon.

« Ce prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, et s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement de nous tenir debout; de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue japonaise, de lire en hollandais, de peindre, de chanter, de danser, de mettre et d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ses ordres, et je joignis à ma danse une chanson amoureuse en allemand. Ce fut de cette manière, et par quantité d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'empereur et toute sa cour.

« Cependant l'ambassadeur est dispensé de cette

comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres le met à couvert de toutes sortes de demandes humiliantes. D'ailleurs, il fit paraître assez de gravité dans son air et dans sa conduite pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous, sur de petites tables couvertes de mets à la japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux et de fourchettes. Ensuite deux officiers nous reconduisirent dans la première antichambre, où nous prîmes congé d'eux. »

L'ambassadeur employa les jours suivans à faire ses visites aux ministres et aux principaux conseillers d'état. Il fut reçu partout avec beaucoup de civilité par les intendans et les secrétaires qui le régalèrent de thé, de tabac, et de confitures. Les chambres où il était admis étaient remplies, derrière les paravents et les jalousies, d'une nombreuse assemblée qui souhaitait de voir répéter aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chantèrent et dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouet chez les grands, et l'embarras où ils se trouvaient dans les rues pour se dégager de la foule du peuple, donnent une sin-

gulière idée de leur ambassade. Cependant ils témoignaient quelque impatience pour se retirer, lorsqu'ils croyaient s'apercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au seigneur Tsusimano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies et servies dans la coquille, avec du vinaigre; de petites tranches d'oies rôties, du poisson frit et des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire était exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes et leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinée, et, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms étaient marqués avec les kattakanna japonais, qui sont une sorte de caractères. Kæmpfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au nord de leur empire. Au-delà du Japon, et vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osiu, il remarqua l'île d'Iesogasima, et audelà de cette île un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avançait au-delà du cercle polaire, et courait à l'est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage orientale, vis-à-vis de

l'Amérique, et le golfe était à peu près de forme carrée; il n'y avait qu'un passage entre le même pays et l'Amérique, et dans ce passage se trouvait une petite île. Au-delà, tirant vers le nord, il y avait une autre île de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités deux continens, c'est-à-dire celui d'Ieso à l'ouest, et celui de l'Amérique à l'est, formait ainsi le passage du nord. C'était à peu près de même qu'on avait présenté toutes les terres inconnues du pôle antarctique qui étaient marquées comme des îles.

De quantité d'autres circonstances que Kæmpfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'ambassadeur à la cour, il en reste une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les conseillers d'état, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient entre autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois ou des Liquéans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun prêtre; et qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'ambassadeur de trente robes étalées dans le même lieu sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une *lettre de fortune*, et qui est un témoignage de la protection de l'empereur. L'ambassadeur fut obligé de se prosterner

quatre fois, et pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs seigneurs de la cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie hollandaise, d'autres attendirent le retour de l'ambassadeur pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial usité. Des koulis ou porteurs arrivaient chargés des caisses qui renfermaient les robes. L'un d'eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, et la lettre de fortune qui est un assemblage de cordons plats entrelacés par un bout, et renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, et quelquefois dorés ou argentés. Celui qui devait offrir les robes était ensuite introduit dans l'appartement de l'ambassadeur, et, s'asseyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui adressait ce compliment : « Le seigneur, mon « maître, vous félicite d'avoir eu votre audience de « congé, en un beau temps, ce qui est *médithe*, « c'est-à-dire fort heureux : vos présens lui ayant « été fort agréables, il souhaite que vous acceptiez « en échange ce petit nombre de robes. » En finissant, il donnait à l'interprète une grande feuille de papier sur laquelle était indiquée, en grands caractères, le nombre des robes et leur couleur. L'ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille,

la tenait sur sa tête pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeuraient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avait appris à l'ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse : il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination : « Je remercie très-humblement le seigneur, votre maître, de ses soins pour nous procurer une audience prompte et favorable; je le supplie de continuer ses bons offices aux Hollandais. Je lui rends grâces aussi de son précieux présent, et je ne manquerai point d'en informer mes maîtres de Batavia, » Après ces complimens, on apportait du tabac pour fumer, avec du thé et de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite île de Desima, et leur second voyage à Iedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre; mais pendant dix mois qui se passèrent entre les deux voyages, Kæmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connaissance de la ville de Nangasaki, dont il donne la description.

Cette ville, une des cinq villes maritimes ou commerçantes de l'empire, est située à l'extrémité de l'île de Kiusiu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes, Nangasaki renferme peu de marchands ou d'autres citoyens riches : la plupart de ses habitans sont des artisans; mais sa situation commode et la sûreté de son port en font le rendez-vous des nations qui

ont la liberté de commercer au Japon, puisque tous les autres ports leur sont fermés. Ce privilége n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois et aux Hollandais; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la presécution qui acheva d'extirper, en 1638, le christianisme dans toutes ces îles, l'empereur, entre plusieurs lois nouvelles, ordonna qu'à l'avenir le port de Nangasaki serait le seul port ouvert aux étrangers, et quė, si quelque navire était forcé par la tempête ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans un autre endroit de l'empire, personne n'aurait la permission de descendre à terre; mais qu'aussitôt que le danger serait passé, il continuerait le voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des garde-côtes du Japon, et qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtimens japonais dans le port, sans compter un grand nombre de petits navires, et de bateaux pour la pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart chinois. Les navires hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent de sud ou d'ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au nord. C'est la mousson du nord-est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

Nangasaki est situé par 32° 36′ de latitude nord. On trouve dans le voisinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais sur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie protecteur du lac; et leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous des peines rigoureuses.

Nangasaki doit son nom à ses anciens seigneurs, qui l'ont possédée de père en fils avec tout son district. Cette ville est ouverte, comme la plupart de celles du Japon; elle n'a ni château, ni murailles, ni fortifications, en un mot, aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, et la traversent de l'est à l'ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, leur eau suffit à peine pour arroser les champs de riz et pour faire tourner quelques moulins; mais dans la saison des pluies, elles grossissent jusqu'à entrer dans les maisons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont surveillés et gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres peuples de l'Orient qui professent la même religion, et qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence; leur quartier est entouré d'une muraille, et porte le nom d'*Iakuin*, c'est-à-dire jardin de médecine, parce qu'autrefois on y en voyait un.

On a déjà dit que les Hollandais ont leur habitation dans la petite île de Desima; elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre long de quelques pas, et au bout duquel les Japonais ont un corps-de-garde. A la rive septentrionale de l'île, sont deux grandes portes qu'on nomme *les portes de l'eau*, que l'on n'ouvre que pour charger et décharger les vaisseaux hollandais, en présence d'un certain nombre de commissaires nommés par les gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue de Desima, une maison destinée à la vente de ses marchandises, et deux magasins, à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les directeurs de son commerce, une maison pour les interprètes qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain et quelques autres commodités. L'ottona, ou le chef des Japonais de la rue, y occupe une maison commode avec un jardin. On a laissé une place vide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires hollandais sont dans le port.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois temples également remarquables par la beauté de leur structure, et par le nombre des prêtres ou des moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kæmpfer passe des temples aux lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est de toute la ville, celui qui contient

les plus jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme *Kasiematz*. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'île de Sikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonais nomment *Mariam*; l'un, dans la province de Tsikusen, et celui de Nangasaki. Les femmes de cette île sont les plus belles du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Méaco, qui les surpassent encore. Kæmpfer assure que les habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées; on les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à écrire des billets tendres, et généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les lois. Celles qui se distinguent par des qualités extraordinaires sont logées et vêtues avec distinction. Une des moins agréables est obligée de veiller pendant la nuit, dans une loge, à la porte de la maison, pour la commodité des passans; le payement est la plus petite monnaie du pays. Celles qui se conduisent mal sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plupart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées, et l'opprobre de leur jeunesse ne tombe

que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens; on leur donne l'odieux nom de *katsava*, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des tanneurs de cuir, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais; et dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques pour aider le bourreau.

Le mot de *Gokuia*, qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville; il contient un grand nombre de petites chambres séparées. Kæmpfer ajoute que de son temps cette prison renfermait plusieurs personnes soupçonnées de christianisme, c'est-à-dire d'un des crimes les plus graves dans la législation japonaise, et surtout dans ce temps, peu éloigné de la révolution qui avait détruit cette religion. Les cérémonies du jéfumi prouvent jusqu'où est portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le nitzio-gosi, un des officiers de chaque rue, fait le fito-aratame, c'est-à-dire qu'il prend par écrit le nom de tous les habitans de chaque maison, sans distinction d'âge ni de sexe, avec la date et le lieu de leur naissance, leur profession et leur religion. Ce dénombrement terminé, l'on attend le second jour de la nouvelle

année pour commencer ce qu'on nomme le *jéfumi.* C'est un acte solennel d'abjuration du christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jésus-Christ attaché à la croix, et celle de sa mère. Kæmpfer en rapporte ainsi les circonstances. « Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution commencent de deux côtés différens de la rue, et vont de maison en maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les officiers qui doivent être présens, sont l'ottona, ou le chef de la rue; le fitsia, ou le greffier; le nitsi-gosi, ou le messager; et deux monbans, c'est-à-dire deux archers, qui portent les images. Ces figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, et se gardent dans une boîte pour cet usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les inquisiteurs, assis sur une natte, font appeler toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire le chef de famille, sa femme, ses enfans, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tous les locataires de la maison, et quelquefois aussi les plus proches voisins, dont les maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie. On place les images sur le plancher nu; après quoi le jéfumi-tsie, qui est le secrétaire de l'inquisition, prend la liste, lit les noms, et somme chacun successivement, à mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les images. Les enfans qui ne sont pas en état de marcher sont soutenus par leurs mères, qui leur font toucher les images avec les pieds. Ensuite le chef de famille met son sceau sur

la liste, pour servir de certificat, devant le gouverneur, que le jéfumi a eu lieu dans sa maison. Lorsque les inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de la ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les images; et, se servant mutuellement de témoins, ils confirment leurs certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend la maison d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, non-seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a point quelque signe de violence, ou quelque marque de la religion chrétienne; et les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur certificat accompagné de leur sceau. »

CHAPITRE II.

Gouvernement, mœurs et religion des Japonais.

Sans effrayer les yeux des lecteurs d'une multitude de noms bizarres, propres à couvrir des tables géographiques, nous nous contenterons de dire que le grand empire nommé *Japon* par les Européens, et qui porte parmi ses habitans le nom de *Niphon*, est situé entre le 31e et le 42e degré de latitude septentrionale; qu'on y distingue trois grandes îles, dont la principale s'appelle *Niphon*, et donne son nom à tout l'empire; qu'elle est séparée par un détroit de la seconde île, nommée *Kiusiu;* que la troisième s'appelle *Sikokf.* Ces trois îles sont entourées d'autres îles moins grandes, et gouvernées par de petits princes, sans compter une infinité d'îlots, qui ne sont guère que des rochers stériles : voilà ce qui compose l'empire du Japon, proprement dit. Il faut y joindre ses dépendances, c'est-à-dire les îles septentrionales de Lieou-Kieou, la partie de la Corée nommée *Tsiosin*, l'île d'*Ieso* ou *Matsmaï*, et les deux *Kouriles* voisines.

En général, l'empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, et bordé de rochers qui rendent ses côtes presque inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces îles comme un monde séparé, dans lequel ses habitans trouvent,

indépendamment de toutes les autres nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités et aux plaisirs de la vie.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les Orientaux racontent qu'un empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, et qu'il employa d'habiles gens à cette recherche dans toutes les parties du monde; qu'un de ces médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion pour s'en délivrer. Il annonça que le remède dont il était question se trouvait dans les îles voisines, mais qu'il consistait dans quelques plantes d'une organisation si frêle, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandaient d'être cueillies par des mains pures et délicates. L'empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cents jeunes hommes et autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, et le médecin s'en servit pour s'établir dans les îles du Japon et pour les peupler.

Les Japonais ne désavouent point ce récit : au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, et le reste d'un temple qui fut élevé à la mémoire de leur chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts et la politesse de la Chine; mais ils prouvent fort

bien, par la chronologie de leurs propres monarques, que l'empereur chinois au règne duquel on rapporte cet événement, régnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier monarque du Japon; et par conséquent que leurs îles étaient déjà peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique; son premier empereur fut Sinnu, qui régnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jésus-Christ; comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu régnait sous le titre de *daïri*.

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la milice était commandée par un chef, qui portait le nom de *Cubo*, auquel on ajouta celui de *sama*, qui signifie seigneur; et l'importance de cette charge qui donnait une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeait l'empereur de ne la confier qu'à des mains sûres : elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables officiers, nommé *Ioritomo*, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu jusqu'aujourd'hui. Kæmpfer nomme trente-six de ces empereurs cubosamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des empereurs daïris. La guerre dura long-temps entre ces

puissances, et l'alternative des succès devint l'occasion de nouveaux désordres, les seigneurs et les gouverneurs particuliers s'étant érigés en souverains dans leurs provinces. On nous représente, à cette époque, le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de l'empire, les cubosamas ne jouissaient que des cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des empereurs; mais au commencement du seizième siècle, un de ces monarques se rendit absolu par la force des armes; et, réduisant les daïris à la souveraineté religieuse, il établit entre lui et les iakatas ou princes la même distance qui existait entre les iakatas et les konikus ou gentilshommes vassaux; de sorte que tous reculèrent d'un degré, et aujourd'hui plus de la moitié de l'empire est du domaine impérial.

On distingue donc au Japon deux empereurs: l'un, que nos voyageurs appellent *le monarque séculier*, ou le cubosama, qui jouit réellement de toute l'autorité temporelle; l'autre, qu'ils nomment *le monarque ecclésiastique*, et qui continue la succession des anciens daïris avec les apparences de la souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la religion, à nommer aux dignités ecclésiastiques, et à prononcer sur certains différends qui s'élèvent entre les grands.

Méaco est la résidence de ce souverain dégradé: il occupe dans la partie nord-est de la ville un palais d'immense étendue; et, sous prétexte de veiller

à sa conservation, le cubosama entretient constamment une grosse garnison pour le garder. Le daïri n'a proprement aucun domaine; mais le cubosama, qui s'est emparé du domaine impérial, pourvoit noblement à sa subsistance : il lui abandonne le revenu de Méaco et de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor : cet argent est mis entre les mains du daïri, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins et ses plaisirs, et qui distribue le reste à ses officiers. Le droit qu'on lui a conservé de nommer aux dignités ecclésiastiques, et de conférer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des grands, il a pour cette fonction un conseil d'état dont les officiers se nomment *kungis* ou *kunis*. Il les envoie souvent, avec le titre de commissaires souverains, pour faire exécuter ses sentences; et ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des cubosamas dédommage le daïri de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, car il est l'objet d'un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation japonaise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à voir en lui un descendant des dieux et des demi-dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les daïris sont regardés comme des pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée : ils contribuent eux-mêmes à soutenir

cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kæmpfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un daïri croirait profaner sa sainteté, s'il touchait la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais au grand air, ni même à la lumière du soleil, qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête. Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles; on lui retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office qu'on lui rend alors passe pour un vol. Autrefois il était obligé de se tenir assis sur son trône pendant quelques heures de la matinée, avec la couronne impériale sur la tête, et d'y rester dans une parfaite immobilité, qui passait pour un augure de la tranquillité de l'empire. Si, par malheur, il lui arrivait de se remuer ou de tourner les yeux vers quelque province, on s'imaginait que la guerre, le feu, la famine et d'autres fléaux terribles ne tarderaient pas à désoler l'empire. On l'a délivré d'une si gênante cérémonie, ou peut-être les daïris eux-mêmes ont-ils secoué ce joug : on se contente de laisser la couronne impériale sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité, qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour on apporte la nourriture du daïri dans des vaisseaux neufs. On ne le sert qu'en vaisselle neuve, et d'une extrême propreté, mais d'argile commune, afin

que, sans une dépense excessive, on puisse briser tous les jours tout ce qui a paru sur sa table. Les Japonais sont persuadés que la bouche et la gorge des laïques s'enfleraient aussitôt, s'ils avaient mangé dans cette vaisselle vénérable. Il en est de même des habits sacrés du daïri : celui qui les porterait sans sa permission expresse en serait puni par une enflure douloureuse. » Pour concevoir comment il est possible de se prêter à cet excès de dignité un peu importun, il faut croire que le daïri peut bien y déroger quelquefois; qu'on lui permet d'aller à la garde-robe sans s'y faire porter, et de faire semblant de dormir pendant qu'on lui fait la barbe.

Aussitôt que le trône est devenu vacant par la mort d'un de ces monarques imaginaires, la cour ecclésiastique y élève son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu souvent des princes mineurs, ou de jeunes princesses qui n'étaient pas mariées; et quelquefois même la veuve de l'empereur mort s'est trouvée assez proche parente pour lui succéder. S'il se trouve plusieurs prétendans à la couronne, et que leurs droits puissent faire naître des contestations, on termine le différend, en les faisant régner tour à tour chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré de parenté : quelquefois le père assigne successivement la couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes mères le plaisir de voir le sien sur le trône, auquel il n'aurait pas d'autres droits.

Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un empereur peut mourir, ou abdiquer, sans que le public en soit instruit avant que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que les membres de la famille impériale, qui croyaient avoir des droits à la succession dont on les avait exclus, ont maintenu leurs prétentions par la force des armes; il en est résulté des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les princes du Japon embrassaient différens partis, et qui ne se sont terminées que par la mort d'un des concurrens, et par la destruction de toute sa famille.

Le daïri, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, et partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du prince héréditaire.

L'habillement du daïri est assez simple : c'est une tunique de soie noire sous une robe rouge; et par-dessus celle-ci une autre de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte sur la tête une sorte de chapeau avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mitre d'évêque ou de la tiare du pape; mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du palais, et qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table. Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est-à-dire un homme à peu près sûr de dîner

tout seul, se faire servir un repas de quinze personnes.

Tous ceux qui composent la cour du daïri, se vantent d'être descendus, comme lui, d'une race de demi-dieux. Quelques-uns possèdent de riches bénéfices, et s'y retirent pendant une partie de l'année : cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs ordres ; mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres honorifiques, que le daïri accorde également aux princes et aux seigneurs séculiers, soit à la recommandation du cubosàma, soit à leur prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kæmpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le cubosama peut conférer aux premiers ministres et aux princes de l'empire, mais avec le consentement du daïri ; ce sont ceux de Makendairo et de Cami : le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de duc ou de comte ; le second signifie chevalier.

Entre plusieurs marques qui distinguent les courtisans ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connaître non-seulement leur profession, mais les différences même de leurs classes. Ils portent de larges et longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur et d'une ampleur extrêmes, avec une queue traînante. Ils se couvrent la tête d'un

bonnet noir, dont la forme désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie qui leur pend sur les épaules; et d'autres, une pièce en forme d'éventail, qui tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les dames de la cour du daïri sont vêtues aussi tout différemment des autres femmes laïques, surtout les douze femmes de ce prince, qui portent des robes sans doublure, et d'une ampleur si prodigieuse, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embarras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie. Mais pourquoi seraient-elles plus embarrassées que ne l'étaient nos femmes de cour avec leurs grands paniers?

L'étude et les sciences sont le principal amusement de cette cour; non-seulement les courtisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les almanachs se composaient autrefois à la cour du daïri; aujourd'hui c'est un simple habitant de Méaco qui les dresse; mais ils doivent être approuvés par un kungi, qui les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette cour; et les femmes surtout y touchent avec beaucoup de délicatesse plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kæmpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles; mais la passion générale des Japonais pour le théâtre, le porte à croire que ces

graves ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement.

Tous les cinq ou six ans, le cubosama rend une visite solennelle au daïri. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des seigneurs qui doivent se trouver au cortége, partent quelques jours avant l'empereur; une autre partie, quelques jours après : mais le conseil ne quitte point ce monarque. Le chemin d'Iedo à Méaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logemens, dans chacun desquels se trouvent de nouveaux officiers, de nouveaux soldats, des chevaux frais, des provisions, et tout ce qui est nécessaire pour la cour du prince, qui va rendre hommage, avec une armée, à un souverain dont il est réellement le maître. Ceux qui sont partis d'Iedo avant le cubosama, s'arrêtent au premier logement. Ceux qui l'attendaient à celui-ci le suivent jusqu'au second; et le même ordre s'observant jusqu'à Méaco, chaque détachement ne suit ce prince que pendant une demi journée; car il fait deux logemens par séjour. A son arrivée dans la capitale ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que les cent mille maisons que renferme Méaco ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la ville. Kæmpfer dit que le cubosama y trouve un grand château, uniquement destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent ce qui se passe de particulier entre les deux empereurs : cependant tout le monde

sait que le cubosama présente ses respects au daïri, comme un vassal à son souverain, et qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que, pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin; qu'il boit la liqueur, et qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance et de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de théâtre, qui n'empêche point que le cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine, qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus de la moitié du Japon, et les droits qui se lèvent en son nom sur le commerce étranger, et sur les mines, chaque seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats proportionné à son revenu. Celui qui a dix mille florins de rente doit entretenir vingt fantassins et deux cavaliers. La proportion est établie sur cette base. Pendant que les Hollandais avaient leur comptoir à Firando, le prince qui commandait dans ce petit état ayant six cent mille florins de revenu, entretenait six cents fantassins et cent vingt cavaliers, sans y comprendre les valets, les esclaves, et tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, le nombre total des soldats que les princes et les seigneurs sont obligés de fournir à l'empereur séculier monte à trois cent huit mille fantassins, et trente-huit mille huit cents hommes de cavalerie. De son côté, il entretient à sa solde cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux,

qui composent les garnisons de ses places, sa maison et ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap; ils ont des carabines courtes, des javelots, des dards et un sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique et un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies. Cinq soldats ont un homme qui les commande; et cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaissent un autre qui leur est supérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux et dix subalternes, avec un seul capitaine qui les commande tous; l'ensemble des compagnies est commandé par un chef général. La même gradation s'observe dans la cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un prince qui ne pense qu'à contenir ses sujets dans la soumission, et qui ne se propose point de conquêtes. Cependant, si l'empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans gêner en rien le commerce de ses états, l'exercice des arts, ni même le travail nécessaire à la subsistance du peuple. Tous les ans il est exactement informé du nombre de ses sujets, tant de ceux qui habitent les villes que de ceux des campagnes. Des officiers, chargés de cette commission, en rendent compte à la cour.

Autant il est facile au cubosama d'amasser des trésors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à augmenter leurs richesses. La plupart jouissent d'un revenu considérable, mais la politique du souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Iedo, et d'y venir avec un pompeux cortége. Les autres seigneurs doivent y aller au moins une fois en deux ans, et chaque fois qu'ils y sont appelés. Chacun a son époque fixée pour les voyages, qui ne se font qu'à grands frais. Avant d'arriver à Iedo, leur bagage est visité par des commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Ils sont fréquemment obligés de donner des repas et des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes et leurs enfans demeurent habituellement à Iedo, et ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de seigneurs qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette cour paraît fondée tout entière sur la crainte et la défiance.

Lorsqu'un prince ou un seigneur bâtit une maison, il faut qu'outre la porte ordinaire, il en fasse faire une autre dorée, vernissée et ornée de bas-reliefs. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation

se fait trois années auparavant, et cet intervalle est employé tout entier aux préparatifs. Tout ce qui doit servir est marqué aux armes de l'empereur, qui a seul le droit de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La première fois que ce prince fait l'honneur à un de ses sujets de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand monarque; mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur qui vient de sa main, par exemple, une pièce de gibier de sa chasse, jette le seigneur qui la reçoit dans des profusions incroyables.

Ces monarques veillent sans relâche à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits états pour les affaiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts pour être instruits de leurs desseins, et pour rompre leurs liaisons. Ils font les mariages de tous ceux qui composent leur cour. Les femmes, que l'on tient ainsi de la main du souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles que l'on met auprès d'elles sont choisies avec un soin extrême, et servent avec beaucoup de modestie et d'adresse. On les divise par troupe de seize, chacune sous une dame qui la commande; et ces troupes servent tour à tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures maisons du pays, s'engagent pour

quinze ou vingt ans, et plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; et, lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Chaque ville impériale a deux gouverneurs ou lieutenans généraux, qui se nomment *tonos-samas*. Ils commandent tour à tour, et tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre réside près de la cour à Iedo jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son collègue. Depuis l'année 1688, Nangasaki en a trois, parce que la sûreté d'une place de cette importance demande beaucoup de vigilance et de précaution, à cause du commerce des étrangers. Les appointemens des gouverneurs ne passent jamais dix mille taëls, somme peu considérable pour la grandeur de leur train et de leur dépense; mais les profits casuels sont immenses; et l'on s'enrichirait dans ces emplois, si les présens qu'on est obligé de faire à l'empereur et aux grands de la cour n'emportaient une bonne partie du gain. La maison des gouverneurs est composée en premier lieu de deux ou trois intendans, qui sont ordinairement gens de condition: secondement, de dix iorikis, officiers civils et militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, et d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations qui s'envoient aux seigneurs des provinces, et leur suite est alors très-nombreuse. Au-dessous de ceux-ci, les gouverneurs

ont trente autres officiers inférieurs nommés *doosju*. Tous ces officiers sont nommés par l'empereur, qui leur paye leurs appointemens, et quelquefois leur donne des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les surveillans de la cour. Mais à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance les a fait soumettre absolument, depuis 1688, à l'autorité des gouverneurs, qui les nomment et qui leur comptent leurs appointemens, ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des subalternes, tels que gardes et domestiques, est incroyable. On prendrait le palais d'un gouverneur pour celui d'un souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non-seulement sur les habitans de la ville, mais encore sur les étrangers que le commerce y amène ou qu'il y retient, c'est-à-dire sur les Chinois et les Hollandais. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits.

Tous les gouverneurs impériaux président à un conseil, composé de quatre magistrats, qu'on nomme *To-sii-iori-siu* ou *les anciens*, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choisis entre les habitans les plus âgés. Cet emploi était alors annuel; mais il est devenu comme héréditaire, et l'on nomme tous les ans de ces quatre magistrats, sous le titre de *nimbam*, qui signifie surveillant, pour informer le gouverneur de ce qui arrive d'impor-

tant, et pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au conseil. S'il s'élève quelque différend entre lui et ses collègues, l'affaire est portée devant le tribunal de l'empereur, qui en remet ordinairement la décision aux gouverneurs. Autrefois les to-sii-iori-sius, qui sont comme les maires de ville, dépendaient immédiatement du conseil d'état, dont ils recevaient leurs provisions. Ils jouissaient du privilége de porter deux cimeterres, comme les grands de l'empire, et de se faire précéder d'un piquier; mais à mesure que le pouvoir des gouverneurs s'est accru, les magistrats ont vu leur autorité diminuer et leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les officiers de la bourgeoisie et celui de régler les taxes. Cependant un ninbam conserve le droit d'aller à la cour d'Iedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'empereur, et pour remettre au conseil le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Ces quatre magistrats ont leurs subdélégués, nommés *dsio-iosis*, c'est-à-dire officiers perpétuels, parce que ces emplois sont à vie; ils prononcent sur toutes les petites affaires civiles: leur salaire est mince et payé par l'empereur. Cependant, comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, les dsio-iosis s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges par de somptueux dehors, qui servent de voile à la pauvreté. Les neng-iosis sont quatre

autres officiers qui suivent les dsio-iosis, et qui sont nommés par les maires, pour représenter les habitans de la ville, et veiller à leurs intérêts près des gouverneurs ; ils sont logés dans une petite chambre du palais, où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers, ou de recevoir les ordres du gouverneur. C'est un emploi délicat et pénible qui demande beaucoup de prudence et d'attention. Ils n'ont pas de lieu fixé pour s'assembler; et, s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil, ils se rendent chez le ninbam, qui préside à toutes les assemblées où les gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergens ou archers forment une compagnie composée d'environ trente personnes, qui demeurent dans une même rue, et qui étaient autrefois sous les ordres du ninbam; mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre et d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des pères; la plupart sont excellens lutteurs, et d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous une corde avec eux; et, quoique leur emploi soit méprisé, il passe pour militaire et noble.

On a déjà remarqué qu'il n'y a pas de profession plus vile et plus odieuse au Japon que celle de tanneurs; non-seulement ils écorchent les bestiaux morts et tannent les cuirs, mais encore ils servent

d'exécuteurs pour toutes les sentences de la justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort; aussi demeurent-ils ensemble dans un village séparé et proche du lieu des exécutions, qui est généralement à l'extrémité occidentale des villes, assez près du grand chemin.

La justice criminelle dépend aussi du ninbam et de ses collègues, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des gouverneurs, ou qui doivent être portés au conseil d'état; mais l'administration particulière appartient à la police, dont l'ordre, dit Kæmpfer, est admirable au Japon, mais qui dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter.

Chaque rue d'une ville a ses officiers et ses règlemens de police. Le principal officier d'une rue se nomme *l'ottona;* il veille à ce que la garde se fasse pendant la nuit, et que les ordres des gouverneurs et des principaux magistrats soient ponctuellement exécutés; il a un registre où sont écrits les noms de tous les habitans de chaque maison, soit propriétaires, soit locataires; de ceux qui naissent, qui meurent ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur religion et leur profession. S'il s'élève quelque contestation entre les habitans de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères en mettant les coupables aux arrêts ou en prison; il peut obliger

les habitans à prêter main-forte pour arrêter les criminels qu'il fait mettre aux fers, et dont il instruit l'affaire pour la porter devant les magistrats supérieurs : en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de sa juridiction : les habitans de la rue le choisissent à la pluralité des suffrages; mais il doit obtenir l'agrément des gouverneurs avant de prendre possession de son emploi; son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se lève sur les marchandises étrangères.

Chaque ottona doit avoir trois lieutenans. Tous les habitans d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes dont chacune a son chef, et dans lesquelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maisons; et comme ils ne font pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq hommes a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires sont exempts aussi des impositions qui se mettent sur les maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde et de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des officiers de la rue, et n'entrent point en partage de l'argent public; d'ailleurs, les loyers sont considérables, et l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens; ils se payent régulièrement tous les mois. Le greffier ou le secrétaire est un autre officier de la rue, qui a le titre de *fisia*. Il transcrit et fait publier les ordres de l'ot-

tona ; il expédie les passe-ports, les certificats et les lettres de congé ; il tient les registres où sont inscrits les noms des habitans et tous les détails du quartier. Il y a un autre officier nommé *takura-kaku*, nom qui signifie garde-joyaux ; c'est le trésorier de la rue ou le dépositaire de l'argent public ; sa commission est annuelle, et tous les habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des officiers d'une rue est le nitsi-iosi, ou le messager. Il est tenu d'informer l'ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, et de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier officier ; il lui remet les requêtes et les certificats ; il recueille les sommes auxquelles chacun contribue pour le présent qui se fait aux gouverneurs et aux principaux magistrats. Il porte les ordres aux chefs des compagnies, et c'est lui qui les publie.

Toutes les nuits deux rondes parcourent chaque rue. La première se fait par les habitans, tour à tour, au nombre de trois ; ils ont leurs corps-de-garde dans une loge au milieu de la rue. Les jours de fête, et toutes les fois que le magistrat en donne l'ordre, le guet se fait le jour comme la nuit : on le double même au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette garde, ou de lui opposer la moindre résistance. L'autre ronde est celle des portes de la rue : elle est particulièrement établie contre les voleurs et les accidens du feu, mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrémi-

tés de la rue, s'avancent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres gardes le long de la côte, et même à bord des navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pièces de bois, pour faire connaître qu'ils veillent; mais ce bruit, qui sert à la sûreté des habitans, nuit à leur repos. Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, et que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitans de s'enfuir, ou de frauder la douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui part, on fait dans chaque quartier des recherches rigoureuses, pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le messager appelle chacun par son nom, et l'oblige de se présenter. Dans les temps de suspicion, si quelqu'un est obligé, pour ses affaires, d'aller la nuit d'une rue à l'autre, il doit prendre un passeport de son ottona, et se faire accompagner d'un homme de guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une requête, à l'ottona de la rue où l'on veut loger, exposer les raisons qui font désirer ce changement, et joindre au placet un plat de poisson. L'ottona ne répond qu'après avoir fait demander à chaque habitant de sa rue, s'il consent à recevoir l'homme qui se présente pour y demeurer. Une opposition sérieuse, fondée sur des motifs graves, fait rejeter la demande; mais lors-

qu'elle est accordée, il faut que le suppliant obtienne de la rue qu'il quitte un certificat de vie et de mœurs, et des lettres de congé. Il les porte à son nouvel ottona, qui, le prenant aussitôt sous sa protection, et l'incorporant parmi les habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit traiter la compagnie dont il est devenu membre : il vend ensuite son ancienne maison, avec le consentement de tous les habitans de la rue où elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur inconnu ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable pour celui qui achète, c'est de payer un droit de huit pour cent, et quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des habitans, entre lesquels on en distribue également une partie ; l'autre est employée aux dépenses générales du quartier.

Un habitant, qui doit faire un voyage, prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie, ou, s'il n'est que locataire, il le prend de son propriétaire. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires qui doivent être désignées, et que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plupart des officiers de la ville, qui lui appliquent leur sceau ; et toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au messager : le prix fait une partie de ses appointemens.

S'il s'élève une querelle entre les habitans d'une

rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattans. Non-seulement celui des adversaires qui tuerait l'autre payerait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois; c'est-à-dire qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes et leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitans de la rue auraient part aussi à la punition; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pu faire pour arrêter la querelle. Les chefs de compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur; ils sont responsables des hommes de leur compagnie qui échappent à la justice. Tout Japonais qui met le sabre ou le poignard à la main, dans une querelle particulière, quand il n'aurait pas touché son adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On voit, par ce détail, que les villes du Japon sont une espèce de couvens politiques assujettis à mille gênes, dont il semble que la vivacité européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

On lève peu d'impôts sur les habitans des villes: ils ne tombent même que sur les propriétaires des maisons, parce que les autres, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre, ne sont pas regardés comme de vrais citoyens. Le premier impôt est

une contribution foncière qui se lève au nom de l'empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, sur tous les propriétaires de maisons ou de terrains situés dans l'enceinte de la ville. La seconde est une espèce de contribution volontaire, dont personne n'oserait néanmoins s'exempter, pour faire un présent au gouverneur; mais elle est particulière à Nangasaki. Ainsi les Japonais ne payent proprement qu'un seul impôt à l'empereur. Dans les villes qui ne sont pas du domaine impérial, l'impôt se lève au nom des princes dont elles dépendent immédiatement. Mécao seule est exempte de toute imposition, par un privilége de Tayco-Sama.

Les lois consistent dans les ordonnances de l'empereur et quelques anciens règlemens, dont on ne peut appeler à aucun tribunal; mais les princes et les grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversations, et s'ils manquent de crédit, ils sont bannis dans une des deux petites îles nommées plus haut; ou bien, s'il s'agit d'un crime capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu. Lorsque l'empereur ne leur fait pas grâce, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter à mort dans sa maison: cette peine, qui n'a rien de honteux pour celui qui l'inflige, est aussi moins déshonorante pour celui qui la subit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main

d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grâce assemble sa famille et ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation ; après quoi, prenant un air content, il se découvre le ventre, et s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le criminel au rang des braves ; sa famille n'encourt aucune tache, et n'est pas dépouillée de ses biens. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pièces à coups de sabre. D'ailleurs les princes, les magistrats, et les pères même de famille décident souverainement sur les procès qui s'élèvent dans l'étendue de leur juridiction, et qui n'ont pu se terminer par arbitrage. Si la loi n'est pas précise en faveur de l'une ou l'autre partie, c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les rescrits de l'empereur sont exprimés en peu de mots : jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres, et souvent même il laisse aux juges subalternes la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonais trouvent de la majesté dans ce style concis. Il y aurait une majesté plus réelle à parler le langage de la raison, qui est la première de toutes les autorités, puisque c'est sur elle que toutes les autres sont fondées.

En général, les Japonais sont fort mal faits ; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins

enfoncés que les Chinois, les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé et relevé, les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers et très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent; mais cette description ne convient pas aux habitans de toutes les provinces. D'ailleurs, la plupart des grands seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air et dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, et qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les voyageurs leur attribuent de la beauté. Kæmpfer regarde celles de la province de Fisen, comme les plus belles personnes de l'Asie, mais il les représente fort petites; et l'usage qu'elles ont de se peindre le visage peut faire douter que leurs agrémens soient tout-à-fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble et simple. Les grands et tous les nobles, en proportion de leur rang, portent des robes traînantes de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, qui se font dans l'île de Fatsisio et dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou leur font une espèce de cravate. Une autre plus large leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très-riche. Leurs manches sont larges et pendantes; mais les ornemens dont ils paraissent le plus curieux, sont le sabre et le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture, et dont la poignée, et

souvent même le fourreau, sont enrichis de perles et de diamans. Les bourgeois, dont la plupart sont marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, et dont les manches ne passent pas le coude; le reste du bras est nu; mais ils portent tous des armes d'une propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité par la forme de leur chevelure, qu'ils ont rasée derrière la tête; au lieu que les nobles se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par-derrière, et trouvent tant de grâce à cette parure, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent en voyage, d'un grand chapeau de paille ou de bambou très-proprement travaillé, qui s'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont fort larges : lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, et de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles et les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre

de prix, avec un petit cercle de perles à chaque oreille; ce qui leur donne beaucoup de grâce. Leur ceinture est large et semée de fleurs et de figures. Sur quantité de longues vestes elles ont une robe flottante, qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, et qu'elles sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Uue troupe de filles magnifiquement parées leur portent des mules de prix, des mouchoirs, et toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortége est précédé des femmes de chambre qui environnent leurs maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol en forme de dais, dont la crépine est très-riche. Les femmes chrétiennes avaient sur la tête, en allant à l'église, un voile qui, non-seulement couvrait le visage, mais leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; et pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des norimons avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe changent d'habillemens à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous légèrement couverts, et ne portent ordinairement rien sur la tête.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, et ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le temps qui leur manque, car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. On apprend aux enfans à parler correctement, à bien lire, et à bien former les caractères. Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur religion. A celle-ci succède la logique, qui leur apprend à discerner le vrai, et à raisonner juste. On passe aux leçons d'éloquence, de morale, de poésie et de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux-arts.

Kæmpfer assure que la langue japonaise est originale, qu'elle est nette, articulée, distincte, et qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une syllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre *H* que le son de l'*F*; leurs caractères sont grossiers et informes. Ils sont posés les uns sur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre eux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère est un mot, le génie de la langue japonaise exige que les caractères, qui sont aussi des mots, soient quelquefois transposés, et quelquefois joints ensemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet usage; ce qui est si nécessaire, que, lorsqu'on imprime, au Japon, des livres Chinois, on est obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour

rendre les Japonais capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'écriture savante, elle est à peu près la même à la Chine et au Japon. Elle consiste en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure avant d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime; et de là vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères, parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguités. Il en est de même des plantes et d'une infinité d'autres choses; on les exprime par différens caractères, suivant leurs qualités et leur usage. Toutes les prières et les lois anciennes du Japon, surtout celles qui regardent la religion, sont dans un langage sacré et inintelligible. On assure que ceux même qui se donnent pour les interprètes des dieux, ne l'entendent pas plus que les autres; ce qui peut arriver ailleurs qu'au Japon.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connaître le cœur humain, et un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts. Plusieurs missionnaires, qui avaient entendu leurs prédications, ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conformé au vrai goût de l'éloquence, et qu'il est assez ordinaire au Japon de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie a des grâces singulières. Leur principal talent est pour les pièces

de théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en actes et en scènes. Un prologue en expose le plan; mais sans toucher au dénoûment, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles et convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies et les comédies, tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie et de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces qui se succèdent les unes aux autres, et dont le sujet est pris dans l'histoire des dieux et des héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses sont mises en vers, et se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de musique. De petites farces font les intermèdes: on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, et d'autres, à la manière des anciens pantomimes, dansent sans parler, et s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions et par leurs gestes, les circonstances du sujet qu'ils représentent. Le lieu de la scène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maisons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux; tout est de grandeur naturelle, et disposé de manière que les changemens peuvent s'opérer avec beaucoup de promptitude. Les acteurs sont ordinairement de jeunes garçons choisis dans les quartiers qui font la dépense du spectacle, et de jeunes

filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant leurs rôles. Les mêmes scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kæmpfer donne la description de la place des spectacles qu'il vit à Nangasaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. La façade était tournée vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille et de branches de tsugi, ressemblait assez à une grange; aussi se proposait-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité japonaise. Un grand sapin s'élevait à côté de la façade, et les trois autres côtés de la place étaient disposés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de siéges pour les spectateurs. Les ministres des dieux s'assirent en ordre sur trois bancs, vis-à-vis le théâtre. On reconnaissait les supérieurs, qui étaient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir et à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre canusis, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vêtus de robes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à peu près vêtus comme les canusis. Les valets du temple se tenaient derrière leur maître, tête nue et debout. De l'autre côté des siéges occupés par le clergé, les lieutenans des gouverneurs étaient assis sous une tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule et de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu au portrait : ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, et d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent : elles se vendent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures plus parfaites se conservent dans les cabinets du pays. On parle de leur musique avec moins d'éloge : ils ont peu de méthode, et leurs voix ni leurs instrumens ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de livres, et leurs bibliothéques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion et la médecine. Leur historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence; leurs lois sont en petit nombre, bien rédigées et fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Ils sont peu versés dans les mathématiques et dans la physique. Ils ne connaissent pas le ciel. Leurs époques, la manière dont ils partagent les heures, et dont ils comptent leurs années, donne une même opinion de leurs combinaisons et de

leurs calculs. Ils ont adopté des Chinois, les cycles, ou périodes de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze signes, combinés cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens combinés six fois avec les signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères dont chacun se prend pour une année : après l'expiration des soixante années, un nouveau cycle commence.

Les douze signes célestes, suivant les Japonais qui les nomment *ietta*, sont : 1°. né, ou la souris; 2°. us, ou le taureau; 3°. torra, ou le tigre; 4°. ov, ou le lièvre; 3°. tats, ou le dragon; 6°. mi, ou le serpent; 7°. uma, ou le cheval; 8°. tsitsuse, ou le mouton; 9°. iesai, ou le singe; 10°. torri, ou le coq; 11°. in, ou le chien; 12°. i, ou le verrat. Ils donnent les mêmes noms, et dans le même ordre, aux douze heures du jour, et aux douze parties dont ils composent chaque heure. Ce qu'ils appellent jour est l'espace de temps qui s'écoule entre le lever du soleil et son coucher : ils le divisent en six parties égales, comme la nuit en six autres; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

A l'égard des élémens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les signes célestes dans un cycle de soixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le bois, le feu, la

terre, les métaux et l'eau, désignés par deux sortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps, vers le cinquième jour de février; mais comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent ordinairement l'année par la lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 février. Leurs mois sont lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes ils en ont sept, que Kæmpfer nomme bissextiles.

Les marchands japonais ont une arithmétique assez simple, et qui n'en est pas moins sûre : ils se servent d'une table sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations, à peu près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Les savans du Japon sont les ministres de la religion du peuple; ils sont chargés seuls de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans; ces académies sont en grand nombre. On lit, dans les lettres de saint François-Xavier, que, de son temps, il y en avait quatre aux environs de Méaco, dont chacune n'avait pas moins de trois ou quatre mille écoliers, et qu'elles n'approchaient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse

de l'empire. Les filles sont élevées de même dans les communautés de leur sexe.

Aussitôt que les jeunes gens sont retournés à la maison paternelle, on les forme aux exercices de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; et cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connaître que la guerre est la passion dominante de leur nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette science : les premiers Européens qui leur portèrent des armes à feu furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonais est né soldat : ces insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes; ils ne les quittent que pendant le sommeil; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoique rien ne soit plus sévèrement défendu dans les villes. Ce règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de désordres.

Les fastes de l'empire sont composés dans la cour du daïri : c'est l'occupation des princes et des princesses du sang impérial : on en tire des copies qui ne s'impriment qu'après un certain temps, et qui se gardent soigneusement dans le palais.

La médecine est plus en honneur au Japon que la chirurgie. Nos voyageurs ne parlent même d'aucun chirurgien de profession; mais les médecins embrassent toutes les parties de l'art qui s'occupe de la vie et de la santé des hommes. Ils se font suivre partout d'un valet, avec une cassette qui a

douze tiroirs, et dans chacun desquels ils ont cent quarante-quatre petits sachets d'herbes et de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la science du pouls. On assure qu'après avoir examiné pendant une demi-heure le pouls d'un malade, ils connaissent les causes et tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatigans par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderait pas de leur méthode en Europe : ils ne tirent jamais de sang aux malades; ils ne leur donnent rien à manger qui ne soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affaibli ne peut rien digérer s'il n'est dans son état naturel; ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne désire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies par l'usage fréquent du bain.

Celle qui passe pour la plus commune est une espèce de colique particulière à cet empire. Les étrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du saki, liqueur du pays qui a la consistance du vin d'Espagne, et qui se fait avec du riz. Qnelques symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la passion hystérique; elle met souvent le malade dans la crainte d'être suffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux côtes, est cruellement tiraillée; et quelquefois, après de longues douleurs, il sur-

vient des tumeurs dangereuses en divers endroits du corps. La méthode qu'on emploie communément pour la guérison est fort singulière : on se sert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi-pouce; les unes avec un petit marteau, et d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération se fait sur le ventre, à la région du foie, et demande neuf trous en trois rangs, à la distance d'un demi-pouce l'un de l'autre. Kæmpfer, qui s'étend beaucoup sur les circonstances de la ponction, convient que les douleurs cessent presque aussitôt, *comme si c'était*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe et le degré de dureté qui leur conviennent, est connu de peu de personnes, et fait une profession particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des lettres-patentes de l'empereur.

Les Japonais ont, pour la même maladie et pour beaucoup d'autres, un caustique dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité; il n'est pas moins estimé des Chinois et de toutes les autres nations qui sont en commerce avec eux. L'usage en est si fréquent, que, l'application s'en faisant d'ordinaire le long de l'épine du dos et des deux côtés jusqu'aux reins, il n'y a personne au Japon qui n'ait le dos cicatricé, comme s'il avait été fouetté cruellement. Ce caustique se nomme *moxa*. C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoi-

qu'il brûle avec lenteur, et qu'il donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées de l'armoise ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, et qu'on expose long-temps au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir : elle passe pour un remède si certain, et pour un préservatif si puissant, que, toute la nation japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde aux malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle la permission de sortir une fois en six mois pour se faire appliquer le moxa.

Les Japonais distinguent trois sortes de petite-vérole : la première, qui ressemble à celle de l'Europe; et la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons *la rougeole;* mais la troisième est particulière au Japon : elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paraissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces îles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le malade dans un drap rouge. Lorsque les enfans du sang impérial en sont attaqués, non-seulement leur lit et leur chambre doivent être garnis de rouge, mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Les arts mécaniques sont fort cultivés dans toutes les parties du Japon ; ils y sont venus de la Chine : mais si les Japonais n'ont presque rien inventé, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans

la gravure, la dorure et la ciselure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse et l'éclat des étoffes de Fatsisio et de Kamokura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté; les sabres y sont d'une trempe admirable; le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, et ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les peuples de l'Orient dans la composition de leurs liqueurs et dans l'apprêt des viandes : mais leur industrie et leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce inutile.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais; de là naissent la plupart de leurs vertus et de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses : ce qui leur fait regarder le commerce comme une profession vile; aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le pur nécessaire; mais tout y est d'une propreté charmante, et leur visage respire un contentement parfait et un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains des princes et des grands, qui savent s'en

faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin; et l'histoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du prince, tombe dans l'indigence, il n'en est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune, et sa misère ne le portera point à se mésallier. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du peuple s'offense de quelques termes un peu moins mesurés de la part même d'un seigneur, et se croit en droit de faire éclater son ressentiment, d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, et que le respect est mutuel dans toutes les conditions. Il en est de même de la grandeur d'âme, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zèle pour la patrie, du mépris pour la vie, et d'une certaine audace que tout Japonais porte sur son visage, et qui l'excite à tout entreprendre. Kæmpfer en cite des exemples. Un gentilhomme de Singo avait une femme d'une beauté rare; l'empereur le sut, et lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, et voulut l'obliger de demeurer au palais : elle parut sensible à cet honneur, mais elle demanda trente jours pour pleurer son mari, et la permission de régaler ses parens. L'empereur y consentit, et voulut être du festin. En

sortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, et, feignant de s'y appuyer, elle se précipita du haut de la maison où la fête s'était célébrée.

Un seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un soldat. La mère apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de sa fille par le seigneur qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, elle prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit; et dans sa douleur, il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort.

Une servante qui se crut déshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens, se prit le sein, le tira jusqu'à sa bouche, se l'arracha avec les dents, et mourut sur l'heure.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront point un coupable de nommer ses complices. Qu'un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, et le prie de lui conserver la vie et l'honneur, celui dont il implore ainsi la protection y emploiera son sang et son

bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme ni ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médisans, les grands parleurs sont au Japon dans un souverain mépris ; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide et contraire à l'honneur.

Cette même nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance et d'ombrage. Malgré sa vie dure et sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution.

Le Japonais est naturellement religieux ; il souffre la vérité qui le condamne, il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations et de ses défauts; et l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, et le mensonge le plus léger y est puni de mort.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphémé ses dieux. Rarement on l'entend se plaindre : dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, et sans cesser néanmoins de paraître père : les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus attention. Si quelqu'un sait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux

où il peut le rencontrer; il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger; si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, et la vengeance s'exerce toujours noblement; jamais le Japonais n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille et de sang-froid.

Il s'estime infiniment, et son mépris est extrême pour les étrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne, et qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaîté féroce, et qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre et naturel, les rendent propres à la société, et les rapprochent beaucoup des nations les plus policées de l'Europe; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères et les maris ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfans; il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs domestiques. A la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, que, s'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beaux traits de générosité, et d'effrayans prodiges de courage.

Le P. Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve dans un mémoire de l'année 1604, et dont l'auteur avait été témoin oculaire. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail; mais comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu, que quiconque livrerait un voleur à la justice, recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur, et que les deux autres le mèneraient au juge : ils tirèrent au sort, qui tomba sur le plus jeune : ses frères le lient et le conduisent comme un criminel. Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a volé : on le jette en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison, et ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un officier que le hasard rendit témoin de leurs embrassemens et de leurs larmes, fut extrêmement surpris de ce spectacle; il fait suivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison, et qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère; qu'à cette nouvelle elle avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avaient reçue, en protestant

qu'elle aimait mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration; il fait venir son prisonnier, il recommence les interrogations; et, le trouvant ferme à se reconnaître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement; il se hâte d'aller faire son rapport au cubosama, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kæmpfer raconte que deux gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais impérial, leurs épées se frottèrent l'une contre l'autre; celui qui descendait s'offensa de cet accident, l'autre s'excusa, en protestant que c'était l'effet du hasard; il ajouta que le malheur, après tout, n'était pas grand, que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées, et que l'une valait bien l'autre. « Je vais vous faire voir, reprit le « premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; » et sur-le-champ il tire son poignard, et s'en ouvre le ventre. Le second, sans répliquer, monte, en diligence, pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il tenait en main, revient ensuite, et trouvant son adversaire qui expirait, il lui dit qu'il l'aurait prévenu, s'il n'eût été occupé du service du prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir

que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre et tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort ; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison ? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point ; malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, et l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie ; on ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec et les pattes dorés : tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique ; en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux et des oreilles ; mais la chère est fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire, les édits et les ordres particuliers de l'empereur.

Les maisons des particuliers dans les villes ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, et rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les palais mêmes des empereurs n'ont qu'un étage : c'est la crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujetit les habitans à cette méthode ; mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres ni pour la solidité ni pour l'élévation, ils ne leur cèdent point pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de

bois; le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu, chaque maison doit avoir un endroit séparé, et fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, et couvertes de grosses nattes qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens : l'un, pour les femmes, qui ne se montrent que rarement; l'autre, ouvert pour les usages communs de la vie et de la société. La plus belle porcelaine, ces cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu : on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage sous le plancher des plus grandes chambres un trou carré et muré, qu'on remplit de charbons allumés ou de cendre chaude, et qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met sur ce foyer une table basse qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre et de terre qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons,

c'est le jardin; une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières et sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier qui se nettoie soigneusement. Il règne partout une apparence de désordre qui a beaucoup d'agrément : de petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes; tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un *jardin anglais*.

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, et rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés et des canaux pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoyés tous les jours, et lorsqu'une personne de distinction doit y passer, des officiers qui n'ont pas d'autre fonction marchent devant pour y faire régner l'ordre. De distance en distance on trouve des monceaux de sable, pour aplanir et sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les seigneurs et les gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les paysans; au contraire, tout ce qui

peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare dans quelques provinces; les fruits qui ne se mangent point, et toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres : aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées, on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir, et Kæmpfer en décrit un de quarante arches et de quatre cents pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques-uns de pierre, et presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit régner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

On ne sort jamais au Japon sans un éventail à la main : celui qu'on porte en voyage est remarquable par le nom des routes et des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On se munit aussi de petits livres qui se vendent sur la route, et qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtimens du Japon sont des navires marchands qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'empire, mais qui servent à transporter d'une île ou d'une province à l'autre des passagers ou des marchandises. Ces bâtimens sont si fragiles, et dans une mer si redoutable, qu'il faut être bien sûr des temps pour oser mettre à la voile; mais, depuis plus d'un siècle, les lois de l'empire ne permettent point d'en construire de plus forts, quoique les

marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celle des vagues. C'est une précaution des empereurs pour ôter à leurs sujets jusqu'à la tentation d'entreprendre de longs voyages. La poupe est tout ouverte, et la fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou du moins de jeter l'ancre et d'amener les voiles; en un mot, suivant la remarque de l'historien du Japon, les sauvages de la Floride et du Canada sont moins exposés dans leurs canots d'écorce, et dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaisseaux.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des postes qui appartiennent aux seigneurs, et qui se nomment *siukus*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, et tout ce qui est nécessaire pour parcourir la route commodément et promptement. Leur distance ordinaire est d'un mille et demi, et jamais de plus de quatre milles. Kæmpfer en compta cinquante-six entre Osaka et Iedo. On y voit des commis salariés, qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, et de messagers établis pour porter les dépêches du gouvernement. Ces dépêches, qui doivent être portées à la poste voisine aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte revêtue d'un vernis noir, avec les armes impériales; et le messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui

prendrait sa place, s'il lui arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, sans exception de rang et de qualité, doivent sortir du chemin pour laisser le passage libre à ces messagers, qui se font reconnaître par le son d'une petite cloche.

Les maisons de poste ne servent point de logement; mais les hôtelleries sont en grand nombre, et fort bonnes sur toutes les routes. Tout y est d'une propreté charmante : on n'aperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravents et les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ses bains et ses étuves : on y est servi comme les plus grands seigneurs le sont dans leurs palais. Aussi n'en sort-on point sans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornemens des palais se trouvent dans les grandes hôtelleries, et la recherche y est extrême, jusque dans les latrines.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les villes. Kæmpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les princes et les seigneurs de l'empire sont obligés de paraître à la cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes, c'est-à-dire lorsqu'ils vont à Iedo et lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient

convenable à leur rang, et au respect qu'ils portent à leur maître. La suite de quelques-uns des premiers princes de l'empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours consécutifs le bagage d'un prince, composé des officiers subalternes et des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une grosse cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin, Kæmpfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes et les petites hôtelleries, les cabanes à thé, et les rôtisseries, surtout dans l'île de Niphon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller et de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou bien assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet empire les Portugais et tous les chrétiens, voici comment s'exprime Kæmpfer : « J'ai souvent entendu raconter par des Japonais dignes de foi que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux chrétiens mêmes étaient surpris et souffraient impatiemment que leurs pères spiri-

tuels n'eussent pas seulement en vue le salut de leurs âmes, mais qu'ils eussent aussi l'œil sur l'argent de leurs prosélytes, et sur leurs terres; et que les marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très-haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. Les richesses et le succès imprévu de la propagation de l'Évangile enflèrent d'orgueil les laïques et le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé trouvèrent au-dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils n'étaient pas contens s'ils ne se faisaient porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du pape et des cardinaux à Rome. Non-seulement ils se mettaient sur le pied des plus grands de l'empire, mais ils prétendaient à la supériorité du rang. Il arriva un jour qu'un évêque portugais rencontra sur le grand chemin un des conseillers d'état qui allait à la cour; le superbe prélat ne voulut pas faire arrêter sa chaise pour mettre pied à terre, et rendre ses respects à ce grand, suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un temps où les Portugais étaient déjà déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une fort dangereuse conséquence pour leur nation. Le conseiller s'en plaignit à l'empereur, et lui fit un portrait de l'orgueil de ces étrangers, qui excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante que la persécution fut allumée contre les chrétiens.

« A la vérité, les bonzes ou les prêtres du pays, irrités de voir renverser leurs temples et briser leurs idoles, échauffèrent encore le ressentiment de la cour, sans compter que l'union et la bonne intelligence qu'on voyait régner entre les chrétiens donna de l'inquiétude au prudent empereur Taïco. On commença par publier une déclaration impériale qui défendait d'enseigner plus long-temps la *doctrine des Pères* : c'est le nom que les Japonais donnaient alors à l'Évangile. Ensuite les gouverneurs et les grands des provinces reçurent l'ordre d'obliger leurs sujets, par la persuasion ou la force, de rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi très-sévèrement défendu aux directeurs du commerce portugais d'amener à bord de leurs vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques, et ceux qui étaient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses lois. Les Portugais et les Castillans continuèrent d'amener secrètement de nouvelles recrues de missionnaires. »

Quelques religieux de saint François, envoyés par le gouverneur de Manille avec la qualité d'ambassadeurs à la cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Méaco, et firent bâtir une église malgré les ordres de l'empereur, qui venaient d'être publiés, et contre les avis et les pressantes sollicitations des jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs mil-

liers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, et par le bannissement perpétuel des Portugais.

Cependant les empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises et des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs états. Si l'on fit périr presque tous les religieux portugais et castillans, les séculiers et les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondemens du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à présent dans le hâvre de Nangasaki, et cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après, une conspiration contre la personne de l'empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instrumens de leur ruine, et recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à bord des lettres adressées au roi de Portugal par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, et fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au gouverneur de Nangasaki, directeur et juge supérieur des affaires étrangères, quoique ami des Portugais.

Moro fut arrêté; il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, et tous les Portugais de Nangasaki l'imitèrent; mais ni leur constance, ni le crédit du gouverneur ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kæmpfer, par le caractère et le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kæmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais contre la vie de l'empereur et contre l'état. « On y voyait, dit-il, qu'il leur manquait des vaisseaux et des soldats qu'on avait promis du Portugal; on y voyait les noms des princes intéressés dans la conspiration, et l'espérance qu'ils avaient d'obtenir la bénédiction du pape. Cette découverte commencée par les Hollandais, fut ensuite confirmée par une autre lettre du capitaine Moro, adressée au gouvernement portugais de Macao, qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les ennemis des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un grand nombre d'ecclésiastiques, l'empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux étrangers, et la sortie à ses sujets naturels. »

En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées, environ quarante mille chrétiens japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices, choisirent pour asile une vieille

forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis et d'alliés de l'empereur, furent priés d'assister les troupes impériales au siége de cette place. Kockebeker, directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau hollandais qui fût dans le hâvre de cette ville; et, s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre les chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cent vingt-six coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés, et ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empressement si soumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme, assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la cour avait eu d'en exclure tous les étrangers; mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, et Kæmpfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance et l'estime d'une nation généreuse : aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession, non-seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cepen-

dant ils reçurent ordre de démolir le comptoir et le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'île de Firando, parce qu'ils étaient de pierre de taille, et qu'ils avaient gravé au frontispice l'année de l'ère chrétienne; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, et de se confiner dans la petite île qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils sont environnés d'une foule d'officiers, de gardes et de surveillans japonais, surtout à l'arrivée de leurs vaisseaux, et pendant la durée de leur vente. Ces geôliers et ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solennel à leur refuser toute espèce de communication, de confiance ou d'amitié.

On a vu dans le journal de Kæmpfer avec quel air de dédain ils sont traités à la cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. De là vient l'opinion bien établie, qu'il est également glorieux et légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés et leurs avantages, et d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, et qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, et pour quelques coups de

fouet qu'il reçoit sur-le-champ des soldats qui gardent leur île. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un temps assez court; mais le châtiment des Hollandais qui fraudent la douane est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays sans en avoir donné une copie aux gouverneurs, qui la font enregistrer dans un livre destiné à cet usage. Les lettres qui viennent du dehors doivent être remises aux mêmes officiers avant d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois, lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, et son corps était jeté dans la mer à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, etc.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kæmpfer, qui contiennent les vexations qu'ils essuient continuellement. Lorsque l'on considère les lois mortifiantes qui s'observent à

l'arrivée de leurs vaisseaux, la nécessité de livrer toutes les marchandises à la bonne foi des officiers du pays, et de les faire décharger par des mains inconnues; enfin, l'étrange contrainte qui tient ces officiers renfermés dans une île longue de cent toises, et large d'environ quarante, dépendant du caprice, des rigueurs de la haine et du mépris des Japonais, on demandera sans doute avec impatience quels peuvent être les avantages et les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Kæmpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie écrue de la Chine, du Tonquin, du Bengale, de Perse; toutes sortes de soies, d'étoffes de laine, et d'autres étoffes des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, et d'autres étoffes de soie et de laine, surtout des serges d'Angleterre, du bois de Brésil pour la teinture; des peaux de buffle et de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam et de Camboge, des Cordouans, et des peaux tannées de Perse, du Bengale, et d'autres pays, mais non d'Espagne et de Manille, car elles sont prohibées sous de rigoureuses peines; du poivre, du sucre en poudre et candi, de plusieurs endroits des Indes orientales; des clous de girofle et des noix muscades (on ne demande plus de cannelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les îles de Bornéo et

de Sumatra; du mercure, du cinabre et du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax et de l'alun de Bengale et de Siam; du musc de Tonquin; du corail, de l'ambre, de l'antimoine, dont les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes et d'autres lunettes, du bois de serpent, de l'atsiaser; des bambous, des mangues, et d'autres fruits verts des Indes orientales, confits; de l'ail et du vinaigre; des crayons pour écrire; du mercure sublimé, et jamais du calomel ou mercure doux; des limes fines, des aiguilles, des lunettes, de grands verres à boire de la plus belle espèce, de la verroterie, des oiseaux rares, et d'autres curiosités étrangères, soit de l'art, soit de la nature.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie écrue, dont les Portugais, par cette raison, nommaient la vente *parcado;* et ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes et de toiles donnent un profit sûr et considérable. On gagne beaucoup aussi sur le bois de Brésil et sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Bornéo, les miroirs, le corail et l'ambre.

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas chaque année moins de sept navires chargés de toutes ces

richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'île de Desima, ils n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Aujourd'hui la somme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permission de porter leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, et monte à dix tonnes et demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Méaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le pays. « Une an- « née portant l'autre, dit Kæmpfer, nos profits « peuvent monter à soixante pour cent. Cependant, « si l'on considère toutes les charges et la dépense « de notre vente, nous n'avons guère plus de qua- « rante à quarante-cinq pour cent de profit clair ; « gain peu considérable pour une compagnie qui « a tant de dépenses à soutenir aux Indes orien- « tales. Aussi cette branche de son commerce ne « vaudrait-elle pas la peine d'être entretenue, si « les marchandises que nous tirons du Japon, sur- « tout le cuivre raffiné, ne donnaient le même « profit et même un peu plus. Ainsi la totalité peut « aller à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour « cent ; ajoutez que les dépenses ne sont pas les « mêmes chaque année. »

Les vaisseaux hollandais emploient donc une partie de la valeur de leurs marchandises à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics. Ce métal est fondu en petits bâtons ou rouleaux d'un em-

pan de long, et d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boîte de sapin, pour être transporté plus facilement, et les trois ou quatre navires qui composent la flotte hollandaise en font une partie de leur cargaison. Un de ces bâtimens se rend à Batavia, par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Poulo-Taman, île sur les côtes de Malacca, et continuent de là leur voyage jusqu'à Malacca même, d'où le gouverneur hollandais les envoie tantôt au Bengale, tantôt à la côte de Coromandel, ou dans quelque autre endroit qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds et plats, et quelquefois des casjes de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie qu'on porte au Tonquin. Tout le cuivre est vendu aux marchands hollandais par une compagnie japonaise, qui jouit seule d'un privilége de l'empereur pour le raffiner et le vendre aux étrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaines; une boîte ou deux de fils d'or, de cent rouleaux la boîte; toutes sortes de cabarets vernissés, de boîtes, de caisses à tiroirs, et d'autres ouvrages de cette espèce; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de cannes refendues; des cornes d'animaux, des peaux de poissons que les Japonais préparent avec beaucoup d'art et de propreté; des pierreries, de l'or, du soya, qui est un

métal artificiel, composé de cuivre, d'argent et d'or, et dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des rotangs, du papier peint et coloré en or et en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile et du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du saki, espèce de breuvage qui se fait avec du riz; du soya, marinade assez agréable; des fruits confits dans des barils, du tabac en menus rouleaux, diverses sortes de thé et de marmelades, et quelques milliers de cobangs (1) en or.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont resserrés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Desima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un intendant des domaines impériaux leur fut assigné pour demeure. Ce jardin était agréablement situé vers le fond du port, près du rivage et de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes domestiques et étrangères. On bâtit sur ce terrain plusieurs rangs de petites maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades et de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui était un des plus agréables jardins du monde au com-

(1) Monnaie d'Asie.

mencement de février, avait, à la fin de mai, l'odieuse apparence d'une prison, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite; ils y sont traités comme les Hollandais à Desima.

La liberté qui régnait dans cet empire avant la ruine du christianisme y avait introduit quantité de sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes et les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le soleil et la lune, et d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les camis, premiers souverains du Japon, les Fos des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler et à policer ces îles, qui y ont porté des lois civiles, quelque science, quelque art, et tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte, y ont des temples et des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées, et croient l'âme mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin, les démons mêmes ont des autels et des sacrifices au Japon.

On accorde le titre de *camis* à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, et par les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces divinités a son paradis, les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune, et dans tous les corps lumineux qui éclairent

les cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des temples et des chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les empereurs et les princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de quelques-uns de ces monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingts ou cent colonnes de cèdre d'une prodigieuse hauteur, et des statues colossales de bronze : on y en voyait même autrefois d'or et d'argent, avec une quantité de lampes et d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les temples se nomment *mias*, c'est-à-dire demeure des âmes immortelles. Kæmpfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto, qui est la plus ancienne, se réduisent à cinq : la pureté du cœur, l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les temples lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes; chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinzième et le dernier. Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, et fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, et qu'ils en ont pris leurs noms.

On a remarqué, en parlant du daïri, qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion, et qu'elle n'a pas proprement de prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce prince et toute sa cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique, et les canusis, dont l'emploi se réduit à la garde des temples; mais elle a un ordre religieux d'ermites fort ancien : ils se nomment *Iammabos*, c'est-à-dire soldats de montagnes, et, suivant leur nom et leur règle, sont obligés de combattre pour le service des camis, et pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très-dure, voyageant sans cesse dans les montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, et se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

Les Fekis sont les Quinze-Vingts du Japon, mais leur origine est plus héroïque. L'empire était partagé en deux factions principales. L'empereur Feki avait pour lui la première, et le cubosama, nommé *Ghendz*, était à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son chef, et ces divisions remplirent long-temps le Japon de sang et d'horreur. Après une longue variété de succès, les ghendzis gagnèrent l'avantage, par l'habileté d'Ioritomo, devenu cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'empereur fut tué. Ce malheureux monarque avait un général d'une bravoure et d'une force qu'on croyait surnaturelle : son nom était *Kakckigo*. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Iori-

tomo l'estimait; il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit : « J'ai été fidèle serviteur « d'un bon maître; il est mort : personne ne se « vantera jamais que j'aie eu pour lui la même fidé- « lité et la même affection. J'avoue que je vous dois « la vie; mais mon malheur est tel, que je ne puis « tourner les yeux sur vous sans me sentir le désir « de vous ôter la vie, pour venger mon maître. La « fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la « reconnaissance que je dois à vos offres, qu'en « m'arrachant ces deux yeux qui m'excitent à votre « perte. » En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette, et les offrit à Ioritomo. Un mélange d'horreur et d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la province de Fiunga, où il institua la société d'aveugles qui porte le nom de *Feki*, et qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'aveugles de toutes sortes de rangs et de professions. Comme ils sont tous séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les bussets, ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir, ils diffèrent peu du commun des Japonais, quoique entre eux les rangs et les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes : ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique : on les emploie, dans les cours des princes et des grands de l'empire,

aux solennités et aux fêtes publiques, telles que les processions et les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'empire; mais leur général réside à Méaco : on lui donne le nom d'*osiokf*, et le daïri lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cents taëls pour son entretien. Il gouverne sa société à la tête d'un conseil de dix anciens, qui a le pouvoir de vie et de mort, avec cette restriction néanmoins que, pour l'exécution d'un criminel, la sentence doit être approuvée, et l'ordre expédié par le président de la justice impériale. C'est le conseil des dix qui nomme les officiers inférieurs qui résident dans les provinces. Les supérieurs provinciaux portent le titre de *kengios*; et chaque kengio a ses kotos ou ses conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des districts particuliers, et qui sont distingués du commun des aveugles par la largeur de leurs culottes. Kæmpfer vit à Nangasaki un kengio et deux kotos, dont l'autorité s'étendait sur tous les aveugles de la ville et du pays d'alentour.

Les idoles étrangères sont venues disputer aux camis les adorations des Japonais. Boudso ou Boudsod est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

L'extrême ressemblance entre la nouvelle religion japonaise et celle des bramines, fit conclure avec raison, à Kæmpfer, que le *Xaca* des Chinois et des Japonais est le même que Boudda; c'est ce que nous avons déjà vu. Ce célèbre voyageur observe à ce sujet que cette religion s'est répandue comme le figuier d'Inde, qui se multiplie de

lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attraît le plus séduisant de la religion de Xaca, pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu dans une plus heureuse vie. De là ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge et de tout sexe qui courent à la mort de sang-froid, et même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs dieux, et qu'ils seront admis au bonheur sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont ils placent le paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au ciel, et veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment et se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, et où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs âmes. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-dessous desquels il se trouve des mines de soufre dont il sort quelquefois des flammes, et ne cessent point d'invoquer leurs dieux

en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voient la flamme qui commence à s'élever; alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; et, fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abîme : et d'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, et se laissent fouler aux pieds ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme ; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion du Boudso. Un grand nombre de ces idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête et sur tout le corps, jusqu'à deux cents cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pèlerinages, marchant nu-pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces et les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans les lieux où les daims et les chamois passeraient avec moins de hardiesse, et marquant à ceux qui les suivent le chemin tracé de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front qui en demeure écorché. Le pèlerinage que certains bonzes, nommés *damabagis*,

disciples de Xaca, font de temps en temps, et que les plus zélés sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportemens de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances, d'après le nouvel historien du Japon, qui les a recueillies de plusieurs mémoires dont il garantit la sûreté.

Environ deux cents pèlerins s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Méaco; ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues, et les chemins qu'ils choisissent par les bois et les déserts sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour; d'ailleurs, ils vont pieds nus, et chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage; à la vérité ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin et le soir, et qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, et chacun doit porter sa provision pour ce temps; mais comme elle manque, ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, et la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter, mais il faut prendre des guides. Certains bonzes, nommés *genguis*, qui se rendent exprès dans une bourgade nommée *Ozino*, sont employés à cette

fonction ; ils conduisent les pèlerins l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes, connus sous le nom de *goguis*, qui sont les directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de bonzes mènent une vie extrêmement pénitente : on ignore dans quels lieux ils se retirent ; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquens entretiens avec les démons. Enfin, tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux que comme des hommes ; ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, et pour des saints d'un ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins ne peut être conçue que par ses effets : ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, et toutes les règles établies ; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, et l'y laissent exposé au plus affreux désespoir : dans cette situation, un malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe et roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte : un fils qui pleurerait

son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils recevrait le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les bonzes font asseoir tous les pèlerins, les mains en croix, et la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières; il faut demeurer dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures : de grands coups de bâton puniraient le moindre mouvement; tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Après cette préparation, toute la troupe se remet en marche : en approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pèlerinage, les goguis ont dressé une machine par laquelle ils font sortir une longue barre de fer qui soutient une balance fort large : ils placent les pèlerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contre-poids pour l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, et le pèlerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les bonzes croient

s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce mouvement le fait tomber dans un précipice dont le seul aspect est capable de troubler sa vue et sa raison. Aussitôt que l'un a fini, un autre prend sa place : lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la statue de ce dieu est en or massif et d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca; ensuite ils emploient vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. De là, prenant congé de leurs directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, et chacun prend alors le chemin qui lui convient pour se retirer.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés et bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du dieu dont il suit la secte : en arrivant, ils forment divers escadrons; c'est le prélude d'un combat qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, les lances et le sabre; on se traite alors avec toute la fureur de la haine; aussi n'est-ce que le rendez-

vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vider. Chacun se venge sous le masque de la religion et sous les auspices des dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts et de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kæmpfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagemens du mariage, et quelles en sont les cérémonies; mais il paraît que les inclinations n'y sont guère consultées : on se marie au Japon sans s'être connu ; ce sont les parens des deux côtés qui forment le nœud ; à la vérité, cet aveugle contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux sexes, et que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort dans les femmes, et quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes du monde qui aient trouvé l'art de gagner et de se conserver le cœur de leurs femmes par cette rigueur, car on vante leur attachement et leur fidélité. Les histoires du Japon en offrent de continuels exemples : on y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse avec l'usage qui permet aux pères et aux mères d'exposer les enfans qu'ils ne sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire un acte d'humanité en délivrant ces innocentes créatures

d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes riches qui n'ont point d'enfans adoptent eeux de leurs parens et de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de se retirer, et leur abandonnent la conduite de leurs biens; ils ne s'en réservent que ce qui est nécessaire à leur subsistance et à l'entretien de leurs autres enfans : le partage des cadets est modique : les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des degrés et des proportions, comme dans la noblesse. Les marchands composent le premier ordre, les artisans le second, et les laboureurs le troisième.

Les funérailles du Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes et de la variété de leurs opinions. Les ministres des temples vont prendre le corps, et le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône; mais avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisir. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, et ensuite ils pleurent sa perte.

CHAPITRE III.

Histoire naturelle.

Les Japonais vantent beaucoup leur climat; il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très-long-temps, que les femmes y sont très-fécondes, et qu'on y est sujet à peu de maladies : le temps néanmoins y est fort inconstant; l'hiver, l'air y est chargé de neige, et les gelées sont fortes; en été, surtout dans les jours caniculaires, les chaleurs sont insupportables : les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus abondantes tombent aux mois de juin et de juillet, que cette raison a fait nommer *sarsuki*, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les contrées plus chaudes des Indes orientales : le tonnerre et les éclairs y sont fort fréquens.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces îles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit nulle part tant de ces trombes ou de ces colonnes d'eau dont nous avons parlé plus d'une fois : les Japonais les prennent pour des dragons d'eau qui ont une longue queue; aussi les nomment-ils, dans leur langue, *tatsmakis*, c'est-à-dire dragons jaillissans. Les côtes du Japon ont

deux fameux tourbillons qui en augmentent le danger : ces terribles écueils sont un fond inépuisable d'allusions pour les poëtes et les prédicateurs japonais.

En général, le terroir du Japon est montagneux, pierreux et naturellement peu fertile; mais l'activité et le travail infatigable des habitans leur font tirer des rochers mêmes et des lieux les plus secs tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; d'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson et toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas; ils ont beaucoup de lacs, de fontaines et de rivières, quelques-unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, et qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts ; aussi la plupart ont-elles leur source dans des montagnes d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de juin et de juillet. On distingue entre les plus célèbres, 1°. celle d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne; elle se précipite du haut d'une montagne avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans le temps même où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hommes robustes qui connaissent parfaitement son lit; les accidens y sont néanmoins assez rares, parce que, suivant la loi du pays, les guides sont responsables de la sûreté des passans; 2°. la rivière d'Omi, qui tire son nom de la province où elle prend sa source, et qui

se forma dans l'espace d'une nuit, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne; 3°. celle d'Aska, remarquable par le changement continuel de son lit. Kæmpfer ne nomme aucune rivière du Japon qui ait un long cours et soit navigable.

On connaît peu de pays aussi sujets aux tremblemens de terre; ils y sont si fréquens, que les habitans s'en alarment peu, quoiqu'ils soient quelquefois assez violens pour renverser des villes entières. Le peuple attribue ces violentes secousses à une grosse baleine qui se remue sous terre. On fait un récit effrayant des désordres qu'elles causèrent en 1586, depuis la province de Saeaja jusqu'à Méaco. La ville d'Icdo, résidence des empereurs cubosamas, fut presque entièrement abîmée en 1703, et plus de deux cent mille Japonais furent ensevelis sous ses ruines. En 1730, on publia dans toutes les nouvelles de l'Europe que Méaco, ancienne capitale de l'empire et séjour ordinaire des daïris, avait été renversée dans toute son étendue avec perte d'un million d'habitans. Kæmpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les îles de Gotto et la petite île de Suikbusima, qui n'ont jamais senti la moindre secousse : le fait est reconnu. C'est d'ailleurs une chose étonnante que le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. Une petite île, voisine de Firando, a brûlé pendant plusieurs siècles; une autre, vis-à-vis de Satsuma, jette continuellement du feu. Dans la province de Findo, sur la cime d'une haute montagne, on voit une

large ouverture qui était autrefois la bouche d'un volcan, quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la province du Chicugen, près d'un lieu nommé *Kuja-Nossa*, une mine de charbon qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers, n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Fesi, dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, et par la neige dont elle est toujours couverte, exhalait autrefois des flammes; elles ont disparu depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne; mais on voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable; la terre y est chaude, et même brûlante en divers endroits; il en sort plusieurs sources d'eau chaude. Le Japon a quantité d'autres volcans, et diverses sortes d'eaux médicinales. Caron, voyageur hollandais, parle de plusieurs sources qui passent sur des couches de divers minéraux; il en vit une qui sort d'une grotte dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre autour de cette grotte des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant; l'eau est d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'espace d'une heure à chaque fois; mais lorsque le vent souffle de l'est, et qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises dans l'espace de vingt-quatre heures; enfin, le même voyageur décrit une autre source qui a quelque chose

encore de plus singulier. Elle sort d'une espèce de puits dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses et fort pesantes : elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance et avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La première eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses : sa chaleur surpasse le degré au quel on peut échauffer l'eau commune, et se conserve aussi beaucoup plus long-temps.

Cette multitude de volcans et de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de soufre; mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kæmpfer connaissait peu de pays où cette substance fût plus abondante. On en tire souvent une si prodigieuse quantité d'une île de la province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a eu la hardiesse d'y aborder : elle passait auparavant pour inaccessible, à cause d'une fumée noire et épaisse qui en sort continuellement, et qui présentait des monstres horribles à l'imagination des peuples voisins. Personne ne doutait que l'île ne fût habitée par des esprits infernaux. Un particulier moins timide demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes résolus, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quelques bois, il trouva un terrain fort uni et si couvert de soufre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyait sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'île fut nommée *Ivogasima*, c'est-à-dire l'*île de soufre;* et depuis

cette découverte, elle rapporte chaque année au prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres qui n'y croissent que sur les côtes. En général, le soufre est une des principales richesses du Japon.

Il se trouve de l'or dans plusieurs provinces de l'empire. C'est une partie considérable du revenu impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune mine sans la permission du gouvernement, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte, mais on en trouve aussi dans le sable, en le lavant; et le cuivre du pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes mines de ce précieux métal, et celles dont l'or passait pour le plus pur, ont été long-temps les mines de Sado, une des provinces septentrionales de Niphon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se lève aucun droit pour l'empereur. Les mines de Surunga sont aussi très-estimées; mais les unes et les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler, dans la vue apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai a fait reconnaître qu'elles rendent six pour cent. Une montagne située sur le golfe d'Okus, dans le district d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avait occupé était mêlé d'or pur. Malheureusement on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte.

Un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la mine de boue et d'argile à la hauteur de plusieurs brasses, et le travail fut abandonné. Dans la province de Chicungo, une autre mine qui donnait beaucoup d'or s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler. On est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture dans le rocher qui est à l'entrée, l'eau pourrait s'écouler; et cette entreprise avait été formée : mais un orage survenu dans le moment qu'on allait commencer le travail, fit juger que la divinité du lieu ne voulait pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui était sous sa protection. De même, un torrent sorti tout d'un coup d'une montagne où l'on allait ouvrir une mine d'or, dans l'île d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les habitans, et fit prendre la fuite aux ouvriers.

La province de Bungo a des mines d'argent. Katami, lieu situé au nord du Japon, en a de plus riches encore. L'argent du Japon passe pour le meilleur du monde; autrefois même on l'échangeait à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment *sova* ou *saouas*, dont la couleur tire sur le noir, et qui est un mélange de cuivre et d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art dont on n'approche point dans les autres contrées de l'Asie; et lorsqu'il est employé, il ne cède en rien à l'or pour l'éclat et la couleur.

Mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces îles, et suffirait seul pour les enrichir. On le tire principalement des provinces de Surunga, d'Alsango et de Kijnokuni. Le plus fin et le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alsango est si grossier, que, pour l'employer facilement, il faut sur soixante-dix catis, en mêler trente. Celui de Surunga est non-seulement très-fin et sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or, et les Japonais séparent mieux ces métaux qu'ils ne faisaient autrefois: les raffineurs de la côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. Le laiton est assez rare au Japon, et beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de calamine, et qu'il faut en faire venir du Tonquin, en gâteaux plats qui se vendent fort cher. La province de Bungo produit un peu d'étain si blanc et si fin, qu'il n'est guère inférieur à l'argent; mais les Japonais n'en font presque aucun usage.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois provinces de Nincasaka, de Bitsiu et de Fisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, et se vend presque aussi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer sont à plus haut prix au Japon que ceux qui ne sont que de cuivre ou même de laiton. Ces deux métaux ne servent que pour les ustensiles, les crochets, les crampons et d'autres pièces qui entrent dans la construction des navires et des édifices. Pour la cuisine, les pots sont d'une composition de fer, et

fort peu épais. Les plus vieux sont les plus estimés, parce qu'il y entre un alliage dont on a perdu le secret. La houille ne manque point au Japon : elle abonde dans la province de Tsikusen, dans les environs de Kuganissu, et dans les provinces septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer qu'on laisse sécher. On recommence la même opération jusqu'à ce que le sable paraisse assez imbibé de sel : alors on le ramasse; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance; et le sel qui en sort est chauffé dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel ammoniac; on n'y connaît pas même leurs qualités ni leurs usages. Le vif-argent et le borax y viennent de la Chine. Kæmpfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties hétérogènes, que les Japonais ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare et d'un prix excessif dans leurs îles. Ils en font le principal ingrédient d'une eau mercurielle qu'ils croient souveraine pour la guérison des ulcères, des cancers et d'autres maux. Le cinabre naturel se prend dans plusieurs mala-

dies, et l'artificiel s'emploie dans les couleurs; l'un et l'autre viennent de la Chine. Le commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques particuliers qui jouissent d'un privilége exclusif. Kæmpfer ne dit rien du plomb; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

On trouve dans les montagnes de Tsengaar, situées à l'une des extrémités septentrionales du Japon, différentes espèces d'agates, dont quelques-unes sont d'une rare beauté, bleuâtres, et approchant beaucoup du saphir. On en tire aussi des cornalines et du jaspe. Les côtes de Sikokf sont couvertes d'huîtres et d'autres coquillages qui renferment des perles. Les plus grosses et les plus belles se trouvent dans une sorte d'huître nommée *akoia*. Elle est à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie et luisante au dehors, un peu rabotteuse et inégale en dedans, d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que le noir ordinaire, et difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, et dans le golfe d'Omura. Le profit qui en revient aux princes de Satsuma les a portés à défendre qu'elles soient vendues au marché. Elles sont rares : Kæmpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire : si l'on en met quelques-unes dans une boîte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, qui se nomme *takaraga*, on voit naître à côté de chacune une ou deux petites perles qui se détachent d'elles-mêmes au bout

de trois ans, temps auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc-Pol, et d'autres voyageurs, assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kæmpfer décrit cette coquille que les Japonais nomment *avabi* : elle est d'une seule pièce presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers et au fond de la mer, et percée d'un rang de trous, qui deviennent plus grands à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. Sa surface extérieure est rude et gluante; il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, et d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre, d'où il s'élève quelquefois des excroissances de perles blanchâtres. Cependant une grosse masse de chair, qui remplit sa cavité, est le principal attrait qui la fasse rechercher des pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès pour la détacher des rochers. Le même voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Dans une rivière de la province d'Ietsingo, on trouve de la naphte de couleur rougeâtre, que les Japonais nomment *tsutsonoabra*, ou terre rouge : elle se tire de certains endroits où l'eau est presque dormante, et l'on s'en sert dans les lampes au lieu d'huile. Les côtes de Satsuma et des îles de Riuku offrent souvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano ou des provinces de Kijnokuni et d'Isiu. Kæmpfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une baleine assez commune dans la mer du Japon, et nommée *Fiak-*

siro par les habitans, c'est-à-dire, poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excrémens de l'animal, qui sont comme de la chaux, et presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge s'il s'y trouvera de l'ambre gris; aussi le nomme-t-on *kusuranofu*, nom qui signifie excrément de baleine; mais ce n'est pas de là qu'il tire son origine. De quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les côtes, il paraît qu'il sert de nourriture à ces baleines, et qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles : avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouze de vache, et d'une odeur très-désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant sur l'eau, ou jeté sur le rivage, le divisent en petits morceaux qu'ils pressent pour lui donner la forme de boule : à mesure qu'il durcit, il devient plus solide et plus pesant. D'autres le mêlent et le pétrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité et relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier; mais si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussitôt par la couleur, l'odeur et les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante; s'il est véritable, il se dissout et se répand avec égalité. Les Japonais n'ont connu que des Chinois et des Hollandais la valeur de l'ambre gris. A l'exemple de la

plupart des nations orientales de l'Asie, ils lui préféraient l'ambre jaune.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges et de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine et des îles Moluques. Mais les Japonais en font peu d'estime; ou si le hasard en fait tomber dans le filet d'un pêcheur, il les porte au temple le plus voisin, pour les offrir à Iebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'élément auquel cette divinité préside.

Un voyageur, qui avait fait un long séjour à la Chine, a prétendu qu'il ne se faisait point de porcelaine au Japon, et que celle qui se vend parmi nous à ce titre se faisait à la Chine pour les Japonais, qui l'y venaient acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'est pas moins que celle qui porte le nom du Japon se fabrique dans le Fisen, la plus grande des neuf provinces de Sikokf ou du Ximo. La matière est une argile blanchâtre qui se tire en abondance des montagnes voisines d'Urisijno, de Süvota, et de quelques autres endroits de la même province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pétrie et bien lavée pour devenir transparente; et ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme en proverbe, que les os humains sont un des ingrédiens dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la

fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, et qu'elle paraît mériter cette préférence, surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté ; ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, et celle de Chantilly encore plus : l'une et l'autre la surpassent même par le dessin et par la finesse des traits.

Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kæmpfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces îles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans les provinces septentrionales, où quantité de villes et de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *kadsi* est le mûrier à papier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter ; il s'élève avec une vitesse surprenante, et ses branches s'étendent fort loin. De son écorce on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mèche, du drap, diverses sortes d'étoffes, et d'autres objets.

L'*urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité ; il produit un suc blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir

tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes. A la table même de l'empereur, la vaisselle et les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, et qui se nomme *faasi*. Il croît sur les collines et les montagnes; mais son suc n'a pas la bonté de l'autre, et ne fournit pas la même quantité. Le véritable urusi est une espèce particulière au Japon. Celui d'Iamatto est le plus estimé. Kæmpfer observe que l'arbre au vernis qu'on trouve aux Indes est tout-à-fait différent de l'urusi des Japonais.

Le Japon a plusieurs espèces de lauriers. Celui qui porte des baies rouges est le *faux cannelier*, ou plutôt, à cause de sa viscosité, le *cassia-lignea*. Il ressemble parfaitement au vrai cannellier, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa figure, et la substance des feuilles.

Le *kus*, ou l'arbre du camphre, est une autre espèce de laurier. Les paysans de la province de Satsuma et des îles de Gotto font le camphre par une simple décoction des racines et du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il est à très-vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingts jusqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon pour un seul catti de véritable camphre de Bornéo.

Le *tsianoki*, ou l'arbrisseau du thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon, quoiqu'elle y soit reléguée sur les bords des champs de

riz et d'autres lieux, où elle ne peut recevoir de culture. La boisson commune des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles de cet arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes et les plus tendres; on les met en poudre, qu'on jette dans une tasse d'eau chaude.

L'arbre qu'on nomme *sansio* est d'une moyenne grandeur, et muni de pointes ou de piquans. Les Japonais se servent de son écorce et de ses cosses au lieu de poivre et de gingembre; ils mangent ses feuilles comme celles du *richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs îles.

Les figuiers et les châtaigniers sont fort communs dans cet empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du nord. Elles produisent aussi une espèce d'if fort haut que les Japonais nomment *kaja*, et qui porte des noix renfermées dans une véritable pulpe. Leur grosseur et leur forme sont celles de la noix d'arek. Elles n'ont pas un goût fort agréable lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleurs en séchant. Leur huile a des qualités purgatives qui la rendent fort saine; et le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces: elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres: les glands de la première, qui est aussi la plus grande,

se mangent bouillis ; le fruit du naatme, autre arbre du pays, est d'une bonté singulière, et beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon que dans les jardins des curieux ; mais les oranges et les citrons y croissent en abondance.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres et leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guère d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots et des prunes. Les prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres ; les unes blanches, les autres couleur de pourpre : elles ont des petits grains comme les mûres. On ne cultive au Japon les cerisiers et quelques autres arbres que pour les fleurs ; mais par cette culture elles deviennent aussi grandes que les roses, et sont charmantes au printemps.

Le sapin et le cyprès sont les arbres les plus communs dans les bois et les forêts de toutes ces îles. On en construit les maisons et les vaisseaux ; on en fait des cabinets, des coffres, des boîtes et des cuves : les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, et qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autre avantage à tirer, le peuple en ramasse soigneusement les feuilles avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, et d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper aucun sapin ni aucun cyprès

sans la permission du magistrat; et ceux mêmes à qui elle est accordée doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le bambou est très-commun au Japon, et d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes.

Le *finoki* et le *suggi* sont deux sortes de cyprès, dont le bois, quoique léger et blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La cour a quelquefois défendu d'en couper; mais cet ordre est mal observé dans les provinces éloignées. Le *ksamaki*, c'est-à-dire, le *maki* puant, le *ssinoki*, espèce de chêne, et l'*isunoki*, ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très-communs, dont la plupart des maisons sont bâties. Le *fatznoki*, autre arbre qui croît aux environs de la ville d'Ieseri, et la racine du camphrier, fournissent le meilleur bois et le plus rare pour les cabinets, les bureaux et d'autres ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une extrême beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte sur le Japon pour l'agrément et la variété des fleurs qui ornent ses champs, ses collines et ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les jardins, où l'art et la culture achèvent de leur donner une perfection admirable.

Entre les principales, on nomme le *tsubaki*, espèce d'arbrisseau dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses : il croît dans les bois et les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que, s'il

faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cents mots pour les exprimer. Le *satsuki* est un autre arbrisseau qui porte des fleurs de lis, et dont les jardins offrent plus de cent différentes espèces; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette et l'autre incarnate, dont Kæmpfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *sakanadsio* est encore un arbrisseau qui porte des fleurs de lis, mais beaucoup plus grandes que celles qu'on vient de nommer : il est plus rare, et l'on en compte trois sortes. Le *momidsi* est une espèce d'érable qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles : on en distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles : les unes sont violettes en été, et les autres ne le deviennent qu'en automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du *fasi* changent aussi de couleur, et deviennent violettes en automne.

Il est impossible de représenter la variété des marguerites et des lis du Japon. Les premières, dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des maisons et des jardins; les autres font un jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de narcisses et de giroflées; mais Kæmpfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur ni si agréable ni si vive que celles de la même espèce qui croissent dans les autres pays, et qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs : il en est de même

de la plupart des fruits du Japon ; leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique que celui des fruits de la Chine et des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre et de coton qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le *sijto*, ou le chanvre sauvage, croît abondamment dans la plupart des lieux incultes : on en fait toutes sortes d'étoffes fines et grossières. La semence de plusieurs plantes produit une huile qui a divers usages dans la médecine et pour les besoins domestiques. Telle est celle du *kiri*, grand arbre dont les feuilles ressemblent à celles de la bardane : sa semence est semblable à celle de la guimauve. Le daïri porte dans ses armes la feuille de cet arbre avec trois boutons épanouis.

Kæmpfer doute qu'il y ait quelque pays au monde où l'on entende mieux l'agriculture ; ce qu'il attribue, d'un côté, à la multitude des habitans, et de l'autre, au défaut de commerce et de communication avec les étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre en friche au Japon ; non-seulement le plat pays, qu'on n'emploie jamais en pâturage, mais les montagnes les plus hautes produisent du blé, du riz, des légumes, et une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses et unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile : tout est fumé et dis-

posé avec un art infini. Il ne manque à ces insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art, et l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir ennobli comme à la Chine.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente et de toutes sortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent, ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, et que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante, et garantissent les seigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les propriétaires ont six dixièmes de tous les fruits de leurs terres, et les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les fermiers du domaine impérial ne donnent que quatre dixièmes aux intendans de l'empereur; les six autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années; mais dans les baux on a toujours égard à la bonne ou mauvaise qualité du terroir, et la loi porte que, si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui se nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre.

C'était anciennement la seule nourriture d'un pays où la religion défend l'usage de la viande; mais, soit dispense ou relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge et le froment, et deux sortes de féves. Le riz du Japon, surtout une espèce qui est la plus commune dans les provinces septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes; il est d'une blancheur de neige, et si nourrissant, que les étrangers qui n'y sont pas faits en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reste au-delà des provisions annuelles est employé à faire une bière qui se nomme *saki*. Le riz se sème dans la saison des pluies, et ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir, et dont on n'est pas forcé à faire un autre usage. Les plus convenables à cette culture sont les terres basses et plates qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Fisen est une des plus fertiles en riz, et produit le meilleur; aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts par des canaux tirés des rivières, et quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux et du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, et d'en faire des gâteaux : les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûris-

sant. Le froment est à vil prix, et ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves croissent facilement au Japon, et sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitans; mais comme ils fument la terre avec les excrémens humains, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les supporter.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, et sur les côtes mêmes de la mer. Il y en a très-peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités vénéneuses. Ainsi du koniokf, qui est une dangereuse espèce de *gouet*, ils font une bouillie assez douce et de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *varabi* ou *ren*, ou de la féve d'Égypte, que quelques-uns nomment fleur de *tarate*, et d'une autre racine qu'ils appellent *kasne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, et qu'on mange aussi seule après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes qui croissent dans la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent; ce sont les femmes

des pêcheurs qui les préparent et qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente et quarante brasses de profondeur.

On peut voir dans l'histoire du Japon de Kæmpfer et dans son ouvrage latin qui a pour titre, *Amœnitates exoticæ*, un détail fort étendu de toutes les plantes du Japon; mais le plan de cet Abrégé ne nous permet pas de faire sur chaque pays une botanique complète.

Les animaux domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où le dogme de la métempsycose fait respecter leur vie. On trouve au Japon le cheval, le taureau, le chien et le chat. On n'y voit ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphans. Les Portugais y avaient porté des moutons et des chèvres, qui avaient passablement multiplié; mais les Japonais, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, et qu'ils ne savent pas en travailler le poil et la laine, les ont laissé devenir sauvages.

Les chevaux japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent ni en beauté ni en vitesse à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma et d'Oxu. Les taureaux et les vaches servent uniquement pour l'agriculture et le charroi. On ne connaît au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux : les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles d'énorme grosseur, qui

ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, et qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Fisen, mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la transmigration des âmes soit reçue à la Chine comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, et mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'empereur Tsinajos, qui occupait le trône des cubosamas du temps de Kæmpfer, il y avait plus de chiens au Japon qu'on n'en avait jamais vu dans cet empire, et peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passans. Dans chaque rue, on était obligé, par un ordre particulier de l'empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux, et de les nourrir. On y avait bâti de petites loges pour leur servir de retraite lorsqu'ils étaient malades, et pour les y traiter avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture : il était défendu, sous de grosses peines, de les insulter ou de les maltraiter. C'était un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées à leurs maîtres, qui avaient seuls le droit de les punir. Cette étrange attention à les conserver venait d'une idée superstitieuse de l'empereur, qui était

né sous le signe céleste auquel les Japonais donnent le nom de *chien.* Voici, à ce sujet, un conte japonais : « Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'empereur, et l'ordre ridicule qui causait tant d'embarras à toute la nation. Son compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât point son impatience et ses plaintes; mais, dans la nécessité d'obéir à la loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il devait remercier les dieux de ce que cet empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant. »

Les Japonais n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse; cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays si rempli d'hommes et si mal pourvu de gibier, ceux qui en ont le goût n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires et jaunes, et leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris; leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Les quadrupèdes sauvages du Japon sont les lièvres, les daims, les sangliers, que quelques sectes permettent de manger en certains temps de l'année; les singes, les ours, les tanukis, les chiens

sauvages, les itutz, les tins, le renards, les rats et les souris.

L'île de Mijosima est célèbre par une espèce particulière de daims qui sont fort doux, et naturellement apprivoisés. Les lois du pays défendent de les tuer, et font un devoir aux habitans d'enterrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonais qui manquerait à cette obligation serait condamné à quelques jours de travail pour les temples ou pour le public.

Les singes du Japon sont extrêmement dociles, mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur; ils ont la queue courte, le visage et le dos rouges et sans poil. Kæmpfer en vit un auquel on donnait cent six ans : c'est beaucoup. Les provinces du nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages qui ont le museau grand et ouvert. Le tanuki est un animal d'une espèce très-singulière; sa couleur est d'un brun obscur, et son museau ressemble à celui d'un renard : il n'est pas fort gros. Kæmpfer le prend pour une espèce de loup. L'itutz et le tin sont deux animaux de couleur roussâtre, qui ne seraient pas différens, si le tin n'était plus gros que l'autre. Ils vivent si familièrement sous le toit des maisons, qu'on peut les mettre au rang des animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille et au poisson. Toutes ces îles sont remplies de rats et de souris. Les habitans apprivoisent de gros rats, et leur apprennent à faire divers tours

d'adresse, surtout à Osaka, qui est comme le rendez-vous de tous les charlatans de l'empire. Les renards ne sont guère moins communs : le peuple les croit animés par le diable ; ce qui n'empêche pas les chasseurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellens pinceaux pour écrire et pour peindre. On ne voit dans aucune île du Japon ni tigres, ni lions, ni panthères, ni d'autres espèces de grands animaux féroces.

Entre les insectes, celui qu'on nomme *fourmi blanche* passe pour le plus nuisible : c'est un petit ver délié et blanc comme la neige, à l'exception de la tête et de la gorge, qui sont d'un brun obscur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'est-à-dire *perceur*, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre ; et, s'il peut entrer dans un magasin, il détruit en peu de temps les meilleures marchandises. Le seul préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis ; et lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, il ne faut pas craindre que l'autre puisse s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, et, pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent le long des chemins des voûtes et des arcades qui tiennent à la terre : elles marchent avec une vitesse incroyable, et souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'apercevoir de leur arri-

vée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excrémens; mais Kæmpfer assure que quatre pincettes recourbées et tranchantes dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les désordres dont on les accuse. Il rapporte que, s'étant une fois couché assez tard, il aperçut le lendemain sur sa table des traces de leur route, et qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avaient fait dans l'espace de quelques heures à l'un des pieds montans de la table; un autre en travers de la table même, et un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentraient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excrémens aient assez d'âcreté pour un effet si prompt; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matière dont ces petits animaux composent leurs voûtes.

Les lézards du pays ne diffèrent pas des nôtres. On y voit peu de serpens. Le fitakuts ou fibakari, qui est un des plus remarquables, a la tête plate et les dents aiguës. Sa couleur est verte; il a pris son nom de la longueur du jour ou de l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon, parce que ceux qui en sont mordus meurent avant le coucher de cet astre. Les soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage.

Dans les jours consacrés à la mémoire d'une personne morte, il n'est pas permis à ses parens ni à

ses amis de tuer un oiseau ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'empereur, il est défendu dans tout l'empire de tuer ou de porter au marché aucune créature vivante.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les îles du Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux domestiques. Le principal est le tsuri ou la grue, qu'une loi particulière réserve pour le divertissement ou l'usage de l'empereur. Cet oiseau et la tortue passent pour des animaux d'heureux augure, opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, et sur mille récits fabuleux. Les appartemens de l'empereur et les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre d'*o-tsurisama*, c'est-à-dire *monseigneur la grue*. On en distingue de deux sortes, l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise ou couleur de cendre.

On distingue deux sortes d'oies sauvages qui ne se mêlent jamais; les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré, toutes si communes et si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilége de ceux qui achètent ce droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leur ravage. Entre plusieurs espèces de canards, le

plus commun, qui se nomme *kinmodsui*, est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables, mais le rouge domine autour du cou et de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, surtout une espèce particulière qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs, et par une admirable queue qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les bécassines sont fort communes. Quelques sectes en mangent, et se permettent aussi les faisans, les oies et les canards. On ne connaît qu'une espèce de pigeons sauvages, qui ont le plumage noir et bleu, et qu'on éloigne soigneusement des maisons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend feu aisément. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Les meilleurs faisans viennent des provinces septentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol que par curiosité pour leur grandeur. Les éperviers ne sont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales.

Le *fotetenis* est un oiseau nocturne d'un goût exquis, et qu'on ne sert même aux tables des grands que dans des occasions extraordinaires.

Les Japonais ont des abeilles qui font de la cire et du miel, mais en petite quantité.

Entre les papillons, on en distingue un fort

grand, nommé *jamma-tsio*, ou papillon de montagne, qui est tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *komuri* est une grosse mouche de nuit, très-belle, tachetée de diverses couleurs, et tout-à-fait velue.

De plusieurs escarbots d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui ressemble beaucoup à la mouche de fumier. Il est luisant, noir; il a deux cornes recourbées et larges, dont la plus grande est placée sur le nez, comme celle du rhinocéros, et la plus petite sort de l'épaule. Cet animal marche avec peine et vit sous terre. On appelle *sebi*, et quelquefois *semi*, une autre espèce d'escarbot de couleur brune, qui fournit aux naturalistes la matière de plusieurs observations. On en compte trois sortes : le plus gros, nommé *kuma sebi*, a la figure et la grosseur de ces mouches qui ne volent que le soir en Europe; mais il est sans ailes. Au printemps, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'hiver. Ses jambes déliées lui servent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles et à tout ce qu'il peut saisir; bientôt il crève ; et son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche qui s'y trouvait renfermée, et qui ressemble aussi à un escarbot, mais qui paraît d'abord plus grande que sa prison : quelques heures après, cette mouche s'envole en bourdonnant. Lorsqu'elle rompt l'étui qui l'enfermait, et qu'en même temps elle déploie ses ailes, elle fait un bruit aigu et perçant, que les Japonais croient entendre

à la distance d'un mille. Kæmpfer assure du moins que les bois et les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparaissent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre pour y subir une nouvelle métamorphose, et reparaître l'année d'après. C'est ce que le même voyageur n'eut pas occasion de vérifier; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement et d'un ton bas, et qui, augmentant ensuite par degrés en vitesse et en force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fuseau d'un boutonnier. Il commence au lever du soleil, et finit à midi.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très-rare, à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre ailes, dont deux sont transparentes et cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avaient été polies et embellies d'un charmant mélange de taches et de lignes bleues et dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre les bijoux les plus curieux. Elle a fait naître aux poètes japonais l'idée d'une fable qui explique l'ardeur inconsidérée avec laquelle on voit les mouches se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet insecte, et que, pour se délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Les mouches,

ne consultant que leur passion, lui obéissent aveuglément, et, courant contre le premier feu qu'elles rencontrent, elles ne manquent pas de s'y brûler.

Les côtes de chaque île abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux habitans; quelques-uns sont d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. On comprend sous le nom général de vokais les poissons, les écrevisses et les coquillages.

Le plus utile de tous les poissons de ces mers est le kudsuri ou la baleine. On en pêche sur toutes les côtes de l'empire, particulièrement sur celles de Khumano et de toute la partie méridionale de la grande île de Niphon, autour des îles de Tsussima et de Gotto, et sur les côtes d'Omura et de Nomo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme au Groenland; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cette pêche que les nôtres; ils sont petits, étroits; un des bouts se termine en pointe fort aiguë, et chacun porte dix rameurs, qui les font vogner avec une vitesse incroyable. La pêche commence au mois de décembre. Dans une seule année, on a pris jusqu'à deux cent soixante-quatorze baleines aux îles de Firando et de Gotto.

Les Japonais en connaissent plusieurs sortes, qui ne diffèrent pas moins de nom que de figure et de grosseur. Celle qui se nomme *sebio* est la plus grosse : on en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa

chair d'ailleurs est si bonne et si saine, que les pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid et les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*avo-sangi*, ou la *kokadsura*, est une petite baleine de couleur grise et cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du sebio. La *nangass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long : elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau, avantage qu'elle a sur les autres baleines, qui sont obligées de s'élever à tout moment sur la surface des flots pour respirer. La *sotrokadsura*, c'est-à-dire la baleine des aveugles, a reçu ce nom parce qu'on lui voit sur le dos la figure d'un byvu, espèce de luth, qui est l'instrument ordinaire des aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses.

Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plupart ont noire, la chair, qui est rouge et semblable à celle du bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *fiacksiro*, c'est-à-dire longs de cent brasses, et toutes les parties internes se mangent différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir dans leur fraîcheur ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. Des parties nerveuses et ten-

dineuses, blanches et jaunes, on fait des cordes qui sont principalement d'usage dans les manufactures de coton et pour les instrumens de musique. Enfin, des os de la mâchoire, des nageoires et des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particulièrement de belles balances qui servent à peser l'or et l'argent.

Le *furube* est un poisson venimeux; et les Japonais qui sont las de vivre choisissent souvent ce poisson, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, qui finissent par un violent crachement de sang, après lequel on expire.

Le cheval marin, ou le chien marin des mers du Japon, est un phoque. Toutes ses parties se mangent, sans exception. Il se pêche souvent dans le golfe d'Iedo, entre la ville de ce nom et Kamekura.

Le *tai*, que les Hollandais des Indes nomment *steenbraessem*, est regardé des Japonais comme le roi des poissons, et passe parmi eux pour un animal d'heureux augure, parce qu'il est consacré à Iebis, dieu de la mer. Rien n'approche de l'éclat de ses couleurs tandis qu'il est dans l'eau. C'est un mélange de rouge et de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la carpe; mais il est si rare, qu'il ne se vend pas moins de mille cobangs.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE. — ASIE.

LIVRE VI.

Sibérie.

LIVRE VII.

Japon.

FIN DE LA TABLE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06220 2208

